

XXIV Anno 1991

76-77

Sicilia Archeologica



In copertina:

BF, Stampe Gatto - busta 4/21: La città di
Trapani, nella provincia di Mazara, nel Regno
di Sicilia (dis. F. Seson)

Sicilia Archeologica

SICILIA ARCHEOLOGICA è una palestra di incontro di uomini e di idee in un clima di obiettività e di libertà.

Gli articoli firmati esprimono le opinioni scientifiche dei rispettivi autori e non impegnano che la loro personale responsabilità.

Tutti i diritti di riproduzione sono riservati.

Manoscritti e fotografie, anche se non pubblicati, non si restituiscono.



Una copia per l'Italia	L. 10.000
per l'estero	L. 12.000
Copie arretrate per l'Italia	L. 12.000
per l'estero	L. 15.000

Abbonamenti:

Italia	L. 25.000
Estero	L. 30.000
Sostenitore annuo	L. 60.000

Per gli abbonamenti fare remessa a mezzo assegno postale o bancario intestato all'Azienda Provinciale Turismo Trapani - Via Vito Sorba, 15 - 91100 Trapani.

Rassegna Quadrimestrale di studi, notizie e documentazione edita dall'Azienda Provinciale Turismo Trapani

Mario Barbara, presidente

Antonio Allegra, direttore



Vincenzo Tusa, direttore responsabile

Annamaria Precopi Lombardo, redattore capo

Sebastiano Tusa, redattore

Direzione, redazione, amministrazione:

AZIENDA PROVINCIALE TURISMO TRAPANI

Via Vito Sorba, 15 - Tel. 27273 - 91100 TRAPANI

Fondatore: GASPARE GIANNITRAPANI

Registrata dal Tribunale di Trapani il 23-3-1968 al n. 100 del Registro delle pubblicazioni periodiche.

Stampa della Tipo-Litografia



- Trapani Via Col. Romej. 71-75 - Tel. (0923) 22165

sommario

Anno XXIV - n. 76/77

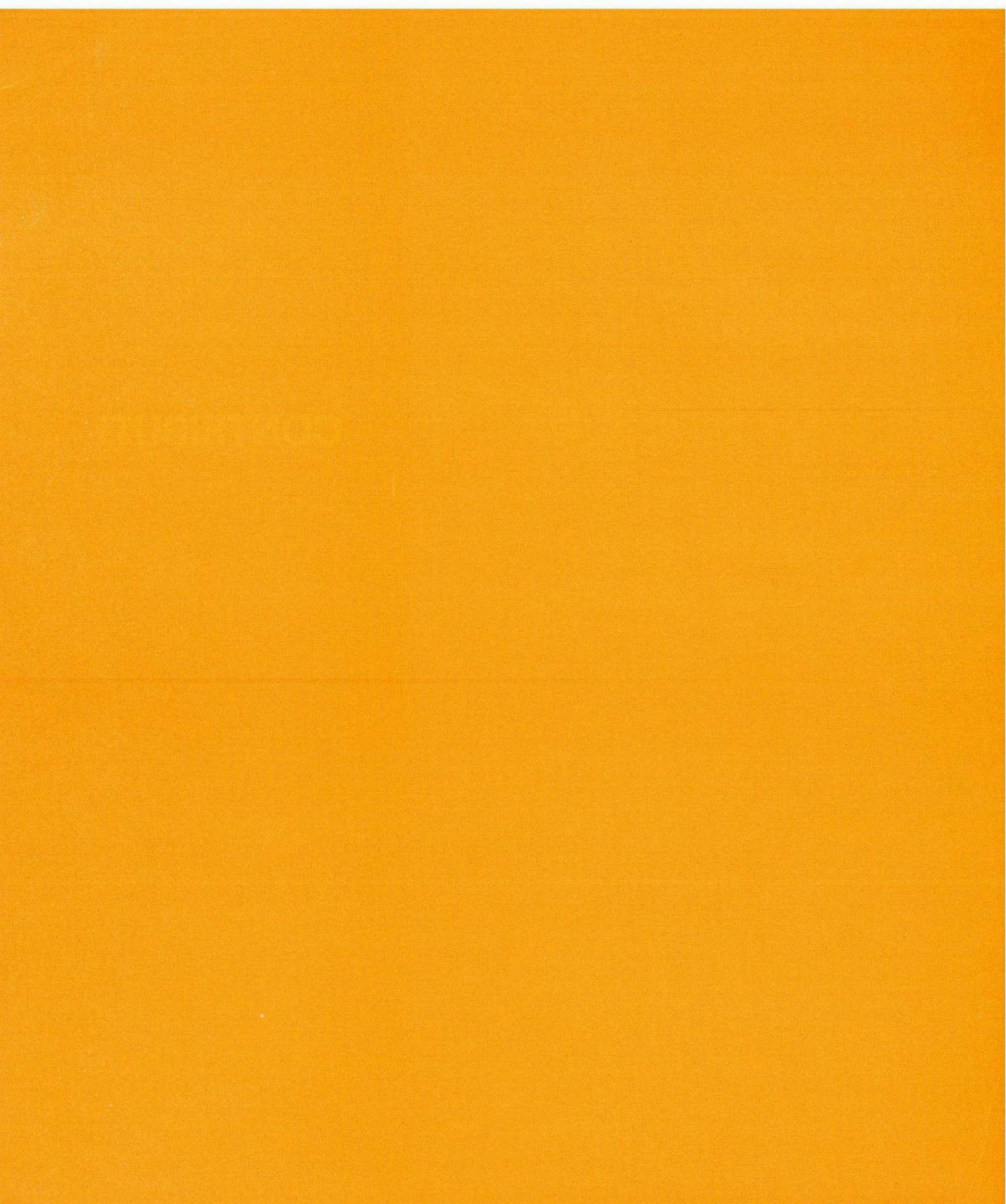
CONTRIBUTI

Martine H. Fourmont	7	Recherches sur les activites artisanales d'un quartier de Selinonte
Aldo Messina	43	La cuba di Comiso
Gioconda Lamagna	47	Adrano - Necropoli occidentale, saggi di scavo 1990 Nota preliminare
Giuseppina Battaglia Fabrizio Nicoletti	53	Ricerche tipometriche sui tranchets campignani di Poggio Biddini Ragusa
Daniele Castrizio	67	Circolazione monetaria bizantina nella Sicilia orientale
Maria Grazia Griffo Alabiso	77	La strada di Mozia nello stagnone di Marsala
R. Ross Holloway	81	Ustica, località faraglioni rinvenimento di una scultura della media età del bronzo
Pippo Lo Cascio Ferdinando Maurici	87	Un insediamento medievale lungo il fiume Milicia: Pizzo San Nicola

DEDICATO AI GIOVANI

Vincenzo Tusa	105	Goethe a Catania (II)
Annamaria Precopi Lombardo	107	ΤΑΦΙ di Costantino Kavafis
	109	«Sicilia Greca» di Georges Vallet
Aldina Cutroni Tusa	111	Il Museo civico archeologico di Caltanissetta
Francesca Spatafora	113	Di terra in terra

CONTRIBUTI



RECHERCHES SUR LES ACTIVITES ARTISANALES D'UN QUARTIER DE SELINONTE

Ces pages rassemblent un matériel à première vue disparate, composé de six documents datables du tournant des VII^e- VI^e siècles au IV^e siècle av. J.-C. Plus que pour leur valeur esthétique, ils ont été choisis pour l'information qu'ils livrent sur l'activité du quartier dont ils proviennent.*

L'îlot «FF1 Nord», situé au Nord-Ouest de la rue F qui traverse l'acropole de Sélinonte d'Est en Ouest et longe la zone du téménos, a fait l'objet de sondages liminaires, puis d'une fouille systématique. Cinq

campagnes s'y sont déroulées depuis 1979 (1). Les recherches sont localisées dans les tiers médian (fig.1) et inférieur (fig.2) de l'îlot. Les niveaux puniques tardifs du tiers supérieur, en bordure du grand axe Nord-Sud, avaient été mis en valeur par I. Bovio-Marconi (fig.3); ils ont été redégagés, nettoyés, restaurés quand nécessaire, et relevés graphiquement, en attendant d'être ultérieurement fouillés.

L'investigation d'un îlot de l'acropole dans son ensemble devrait permettre de saisir le processus de



Fig. 1 - Le quartier FF1 Nord, à l'Ouest du grand axe Nord-Sud. Tiers médian de l'îlot. Photo M.F.



Fig. 2 - Tiers inférieur de l'flot FF1. Angle de la rue F et de la rue du Rempart Ovest. Photo M.F.

son implantation et de son développement; elle complète la série des premiers sondages menés dès 1973 dans les unités EE2 et BB1 et les recherches sur le réseau des rues, et constitue un chapitre important du dossier confié par Vincenzo Tusa à Roland Martin et à son équipe (2) sur l'urbanisme de la colonie mégarienne. On verra qu'avant même que ne soit publié un rapport préliminaire sur la totalité des travaux réalisés sur «FF1 Nord», les documents présentés dans cet article sont déjà porteurs de renseignements éclairants.

La première partie du texte traite de chacun de ces documents (3) considéré séparément, tandis que la deuxième partie rassemble les remarques générales qu'ils suscitent. Il s'agit là de premières réflexions, correspondant à autant de dossiers ouverts; elles ne sauraient en aucune façon constituer des conclusions abouties sur les questions abordées: l'histoire de la recherche a montré combien Sélinonte ne se

révèle que progressivement, avec réticence presque, dans sa complexité.

1. Moule de statuette féminine orientalisante (fig. 4)

Provenance: carré 79/3 + 4. Inv.: 79/404 (de l'inv. céramique). Matériau: terre cuite, argile sombre, brun rouge. Hauteur cons.: 7,3 cm. Epaisseur max. cons.: 3,5 cm. Cassé sur ses 4 côtés.

Moule fragmentaire conservant la moitié supérieure droite d'une figurine féminine: tête surmontée d'un haut polos (4) présentant un large bandeau droit à sa base; chevelure en bandeaux, terminée par 3 boucles perlées tombant sur le devant du buste; partie supérieure du torse et épaule.

Le visage en forme de U évasé (5), aux propor-



Fig. 3 - Tiers supérieur de l'flot FF1. Angle de la rue F et du grand axe Nord-Sud. Photo M.F.

tions allongées, présente des traits fortement construits. Le nez, droit, aux ailes à peine épatées, est prolongé par l'arcade sourcilière, bien marquée, que l'on suit de l'angle interne de l'oeil jusqu'à la tempe. L'oeil, que l'on dirait «à fleur de paupière» plutôt que protubérant, est de forme générale allongée, avec une ligne courbe continue pour la paupière. L'iris n'est pas indiqué - dans la matrice du moins. L'oreille, grande, est placée assez haut, très en avant sur la tempe; elle semble «rajoutée», car mal intégrée au visage bien que peu saillante; le lobe porte une boucle ronde. La bouche est clairement indiquée; les contours sont fins; les lèvres jointes, les commissures à peine relevées traduisent une expression qui reste en-deçà de l'ébauche d'un sourire. Le menton assez fort, le maxillaire inférieur plutôt robuste et la pommette légèrement saillante trahissent une ossature puissante sous le modelé charnu. La chevelure est

coiffée en 2 parties distinctes: au-dessus du front, large et triangulaire, un épais bandeau en bourrelet compact, presque horizontal, est ramené derrière l'oreille; 3 boucles perlées se répandent sur le buste et complètent une répartition des masses dans laquelle on reconnaît nettement une composition de style «dédalique». Un haut polos, évasé vers le sommet comporte à sa base un large bandeau plat dont il semble sortir, comme s'il était «emboîté» dans un élément indépendant - diadème? Il contribue à donner à la figurine une allure empreinte de noblesse et à en faire, très vraisemblablement, la représentation d'une divinité (6).

Le fragment conservé ne permet évidemment pas de définir si cette statuette appartient au type debout ou assis. Les dimensions du visage invitent à restituer une figure haute de 23 à 25 cm si elle était représentée debout, ou de 12 à 15 cm si elle était

assise. On peut penser que seule la face antérieure était moulée tandis que la face postérieure était «fermée» par simple modelage selon un procédé habituel dans tout le monde grec jusqu'en plein archaïsme et conservé très tardivement en Sicile (7). Dans le cas présent, le polos est un élément intégré à la matrice et non rajouté à main levée dans un deuxième temps comme en témoigne de nombreux autres documents (8).

On ne peut par contre affirmer que la partie inférieure de la figurine ait été fabriquée par moulage. Les statuettes assises du type Syracuse - Géla - Sélinonte (9), démontrent en effet l'existence de séries dont seule la partie supérieure était tirée d'un moule, le reste étant simplement modelé.

Du point de vue stylistique, les figurines issues du moule sélinontin appartiennent à la famille «dédalique». L'ensemble des traits répond en effet à cette appellation: stricte frontalité, polos, traitement de la chevelure. L'étude de détail laisse pourtant sur une impression indéfinissable d'«à peu près» par rapport aux canons traditionnellement établis pour les différents styles régionaux de cette phase importante de la plastique dorienne (10). Plus que le visage qui, lui, trouve assez facilement sa place dans les séries de type corinthien, l'élément perturbant est avant tout le polos dont la forme, elle, ne se rencontre pas à Corinthe. Sa hauteur prononcée, son profil convexe, évasé vers le sommet, et la présence d'un bandeau plat ici nettement différencié par un ressaut, évoquent, sans qu'aucune comparaison pleinement satisfaisante ne vienne étayer la proposition, les productions crétoises (11). La chevelure résiste aussi quelque peu à une intégration facile dans une série corinthienne propre: la combinaison du bandeau en épais bourrelet - horizontal ou presque - et des boucles perlées n'est pas la plus fréquente dans les représentations figurées - plastiques ou graphiques - de cette grande métropole. Dans l'iconographie céramique, le bandeau de ce type constitue un traitement fréquent au Protocorinthien - à côté de la frange à «accroche-cœurs» - et tend à disparaître vers la fin du Corinthien Ancien. Il en va de même dans le décor plastique des vases (12) où il ne semble pas franchir les années 580-570 (13).

Dans les terres cuites architecturales des sites de Grèce du Nord placés dans le sillage corinthien, le temple B1 de Calydon (14) et peut-être la toiture 1 de Thermos (15) en présentent sur leurs antéfixes à têtes féminines, tandis que pour les autres édifices de ces sites on adopte la frange à accroche-cœurs ou à festons.

En Crète, ce bandeau paraît être très tôt concurrencé par la frange à boucles (16). Vers l'Est, les ateliers de coroplastes continueront à l'employer en pleine deuxième moitié du VI^e s. (17).

En Occident, Tarente dont on admettra que le dédalique appartient à un double courant, crétois et laconien (18), offre des exemples de la combinaison bandeau - boucles perlées dès le milieu du VII^e s. (19), ce qui paraît être une des occurrences les plus anciennes.

A Sélinonte même, il est intéressant de rappeler que c'est ce bandeau qui apparaît sur les lampes de marbre considérées comme des imitations locales de l'exemplaire à frange à boucles sculpté dans un matériau provenant des Cyclades (20).

A Géla, ce sont les figurines dites de «type corinthien» dont la coiffure est ainsi traitée (21).

Hors du monde dorien, le bandeau en épais bourrelet est également présent dans des oeuvres de céramique cycladique, tel le plat de Bellérophon et la Chimère de Thasos (22), ou à Athènes, sur le col de l'amphore du peintre de Nessos (23) représentant le combat d'Héraclès et du Centaure. Il s'agit donc d'un type de frange commun à tous les sites du monde grec à l'époque orientalisante, surtout dans ses phases anciennes, qu'ils soient d'origine dorienne ou ionienne. Mais, presque partout - sauf dans la région de Rhodes et à Corinthe pour la très particulière série des «statuettes-trônes» et ses imitations - il n'accompagne plus les figurines de l'archaïsme, une fois les toutes premières décennies du VI^e s. passées.

En fait, c'est, pour la forme générale du visage et pour celle de son bourrelet en bandeau, avec l'antéfixe du Laphrion B1 de Calydon que le moule de Sélinonte trouve sa meilleure comparaison. Le contexte céramique auquel il appartient en fait un objet utilisé en association avec des vases du Corinthien Ancien et des coupes ioniennes B1 (24) c'est-à-dire un mi-

lieu qu'il faut situer au tournant du VII^e s. et du VI^e s. Il semble constituer un des rares exemples, sinon le seul, de matrice orientalisante, de style conventionnellement appelé «dédalique», connue pour la Sicile (25) et atteste l'existence d'ateliers de coroplastes actifs à Sélinonte à la fin du VII^e ou plus tard dès le début du VI^e siècle (26).

2. Moule bivalve en pierre (fig.5)

Provenance: carré 83/8 + 85/1 (27). Matériau: fin calcaire. Largeur: 6,7 cm. Hauteur: 6 cm. Epaisseur: 1,7 cm. Un éclat a fait partiellement disparaître l'angle supérieur droit.

Moitié de moule bivalve en pierre représentant un avant-train de cheval à droite. Ce moule est étudié dans ma contribution à la *Miscellanea* offerte à Vincenzo Tusa (28).

Sa trouvaille est un témoignage de la présence d'ateliers métallurgiques sur l'acropole même de la colonie mégarienne dès la fin du VII^e ou le début du VI^e s. av. J.-C. (29). On verra ci-dessous (30) le contexte élargi dans lequel il est déjà possible de le replacer.

3. Protomé féminine (fig.6)

Provenance: Carré 85/20 + 86/13; rue du Rempart Ouest. Matériau: terre cuite; argile fine, dure, ocre orangé soutenu; rare calcaire, fin mica abondant. Hauteur: 18,8 cm. (31).

Protomé (32) féminine à polos de faible hauteur, posé sur un bourrelet, placé au sommet du crâne. La zone latérale est occupée par un large méplat, évasé vers le bas, figurant un pan du voile qui était retenu sous le polos. La chevelure, divisée en bandeau de part et d'autre d'une raie médiane que l'on peut ici restituer, descend en larges ondulations - 8 - formant un feston - 7 éléments de feston qui encadre le front triangulaire au profil fuyant. Le bandeau couvre lourdement la tempe avant de remonter un peu pour pas-



Fig. 4 - Moulage de statuette orientalisante. Photo Chuzeville.

ser derrière l'oreille. Placé à la limite de la chevelure et du bourrelet du polos, le trou de suspension est décalé vers la gauche de l'axe médian.

L'oreille, derrière laquelle passe théoriquement le voile, est particulièrement bien collée sur le crâne, beaucoup plus que sur la plupart des objets de ce type. Elle est faite de trois bourrelets qui disparaissent, en se regroupant, sous une grosse boucle circulaire et plate. Le visage est de forme ovale. L'oeil, placé haut et relativement près de l'arcade, est de taille plu-

tôt moyenne - entre la plage triangulaire de la racine du nez et la tempe, il restait peu de place; étiré obliquement vers la tempe, peu ouvert, il est enchassé dans des paupières formant un véritable renflement en amande autour du globe proéminent: courbe simple avec sommet légèrement décalé vers l'extérieur pour la paupière supérieure, courbe double pour la paupière inférieure qui se pince vers l'angle interne. L'arcade sourcilière est rendue par un arc régulier qui vient mourir sur la tempe; sa ligne se prolonge naturellement par le nez, élargi en «fleur de lotus» à sa racine (33). Le plan de jonction entre la joue - à la pommette haute et pulpeuse - et l'aile du nez, de type nettement «anatolien», présente une fossette qui accompagne l'expression en demi-sourire de la bouche bien ourlée, fine mais asymétrique: la lèvre supérieure, au «bec» très net, est plus large à gauche et s'effile vers l'extrémité à la commissure relevée tandis qu'elle est plus courte dans sa partie droite. La lèvre inférieure dessine plus simplement un croissant et présente un léger retroussis dans sa partie centrale. Le menton est lourd, son modelé plein et sans détail. Dans son ensemble, ce visage, certes harmonieux, est en fait si peu expressif que pratiquement rien ne peut être ajouté à la description concrète de ses éléments constitutifs. Notons immédiatement ici l'extrême parenté relevée entre cette protomé de l'acropole et celle trouvée par E. Gabrici à la Malophoros (34).

L'étude comparative de son style avec les types définis par F. Croissant la rattache à la forme dite «rhodienne» et oriente vers les productions regroupées dans le «type J», dont on se rappellera que la localisation ne peut être précisée pour l'instant, même s'il est indéniable que le lieu ou la région où furent élaborées les variantes s'y regroupant est à chercher en «Ionie centrale et insulaire». Mais, en fait, l'«air de famille» réel avec ces séries ne va pas jusqu'à une parfaite intégration des critères définissant le type. Les parties du visage - oeil, oreille, bouche tout particulièrement - sont assurément ressemblantes mais flottent dans la construction d'ensemble des volumes. Cette particularité, la présence du polos, totalement ignoré dans les protomés illustrant ce type, constituent deux arguments dirimants. Le manque de calage des parties constitutives, par rapport aux

exemples de référence, l'asymétrie de la bouche, la position irrégulière du trou de suspension se rapportent au savoir-faire de l'atelier producteur dont ils trahissent la maladresse. La représentation du polos, pour naturelle et traditionnelle qu'elle paraisse dans l'iconographie des figurines de terre cuite de style «ionisant», mérite plus ample réflexion.

J'ai déjà souligné qu'elle était absente dans le «type J» mais à reprendre l'ensemble de l'étude de F. Croissant, on a la surprise de constater qu'en fait presque aucune protomé d'aucun des types que l'auteur définit, ne porte avec certitude ce genre de couvre-chef. Ce constat quelque peu inattendu montre combien pour les protomés «le développement (de cette série originale) apparaît comme indépendant de celui des figurines» (35). Pour l'ensemble des quelque 140 planches, comportant chacune plusieurs figures, F. Croissant emploie le terme «polos» pour:

1. Le type M, «Corinthe» - variantes M1 et M2 -; mais «polos» avec des guillemets, et F.C. signale qu'il s'agit d'une tradition d'appellation instaurée par les fouilleurs américains. Quant à lui, il propose tout aussi bien «diadème» comme pour les variantes M3 et M4 (36).

2. Le type P, «Béotie», pl. 127 et 129, n° 212 (P2), pl. 129, n° 213 (P2). Il s'agit d'un polos bas, légèrement évasé vers le haut (37).

3. Le type S, «béotien corinthianisant», pl. 137, n° 230 et 231. J'aurais plus volontiers parlé de diadème.

4. Le type T, «atticisant», pl. 138, n° 233 et 234; pl. 139, n° 235, 236 et 237; pl. 140, n° 238, 239. J'opterais personnellement pour diadème plutôt que pour polos, car l'objet représenté emboîte la calotte crânienne jusqu'aux oreilles et s'épanouit parfois très largement.

5. Le type U, «Nord du Péloponèse», pl. 141, n° 242 (Delphes, type U1), et n° 246 (Argos, type U3); pl. 144, n° 245 (Delphes, type U2), n° 248 (id., type U4). Là encore, je vois plutôt des diadèmes.

En résumé, les rares cas de protomés avec le polos concernent essentiellement les types continentaux, autour des deux grands centres que sont Athènes et Corinthe (38).

Si l'on considère maintenant le groupe des 25 ou 26 protomés de Géla illustrées et publiées par P. Orlandini (39), on remarque en premier lieu qu'aucune d'elles ne peut être introduite de façon satisfaisante dans la typologie de F. Croissant, et ceci ne signifie aucunement que cette dernière soit inopérante. C'est bien plutôt, comme pour la protomé de l'acropole de Sélinonte, que l'on se trouve devant des objets hybrides, présentant des similitudes mais seulement des similitudes avec les références de Grèce propre, parce que ce sont des fabrications inspirées de modèles (40) importés et parfois même d'autres domaines de la plastique. Dans la plupart des cas, une dizaine au maximum (41), où un rapprochement peut être envisagé, il se fait avec les séries issues des ateliers de Milet (type «B»), Phocée («E»), Eolide («F») ou encore Clazomènes («G»); de l'Ionie centrale et insulaire («J») et de l'Ionie du Nord («N»). Jamais il n'emporte la conviction. Quant au reste des protomés, elles semblent procéder du montage encore plus complexe d'éléments disparates n'autorisant aucune comparaison, même ténue, avec les types établis par F. Croissant. C'est certainement, comme le croit d'ailleurs P. Orlandini (42), que l'ensemble des exemplaires considérés a été produit à Géla même.

Si l'on essaie de dresser un bilan pour les 25 protomés de Sélinonte illustrées par Gabrici - qui n'oublie pas de mentionner que leur nombre est beaucoup plus important - on obtiendra le résultat suivant (43):

- pl. XLVIII, 1 polos
- pl. XLIX, 2 plutôt diadème malgré G.
- pl. XLIX, 3 (Col.252) polos avec bourrelet à la base.
- pl. L, 1 (Col. 252-254) polos simple, non indiqué par G.
- L, 2 (Col. 252-254) type avec ou sans polos.
- L, 4 (id.) polos simple, «vertical» dit Gabrici.
- L, 7 (id.) idem.
- pl. LV, 1 (Col.267) «polos appena accennato» avec bandeau à la base; très proche du diadème
- LV, 2 (Col.267-268) haut polos pour G.
- LV, 4 (Col. 267) polos + bandeau, proche du diadème?

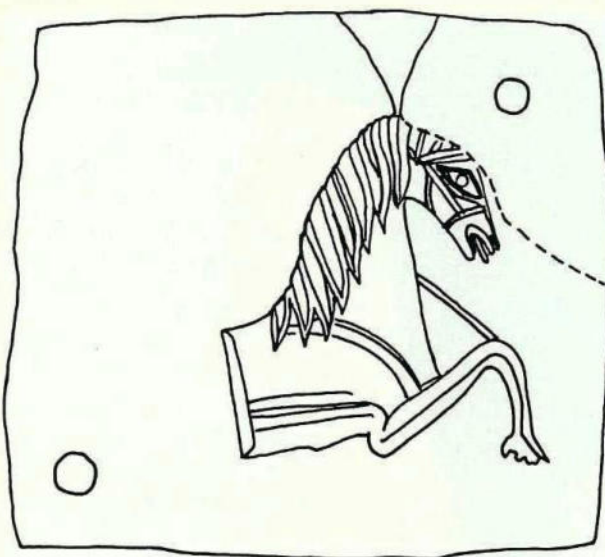


Fig. 5 - Moule bivalve. Dessin M.F.

- LV, 6 (Col. 268) polos non indiqué par G.
- LV, 7 (Col. 268) polos
- pl. LVI, 1 (Col. 268-269) polos
- LVI, 4 (Col. 269) polos/diadème (cas limite)
- LVI, 8 (Col. 269) polos
- pl. LVIII, 2 (Col. 271) polos simple, assez haut
- LVIII, 4 (Col. 271) polos/diadème (cas limite) non indiqué par G.
- LVIII, 6 (Col. 271) polos bas
- LVIII, 9 (Col. 272) polos simple
- pl. LXIV, 2 (Col. 278) polos non indiqué par G.
- pl. LXV, 2 (Col.279) : «polos più corona alla base» (ex. jumeau de notre protomé)
- pl. XVI, 1 (id.) «polos con diadema» curieuse variante du précédent ex.
- pl. XVI, 3 (id.) «polos e benda».

On ajoutera une remarque qu'il fait à propos de pl. XL, 7 (44): «numerosi esemplari anche col polos». Nous y reviendrons plus loin (45).

Ce décompte ne peut en aucune façon être considéré comme complet et l'on attend avec impatience la publication en cours de préparation par l'équipe «Malophoros» actuelle de toutes les terres cuites recueillies par l'illustre savant, auxquelles viendront

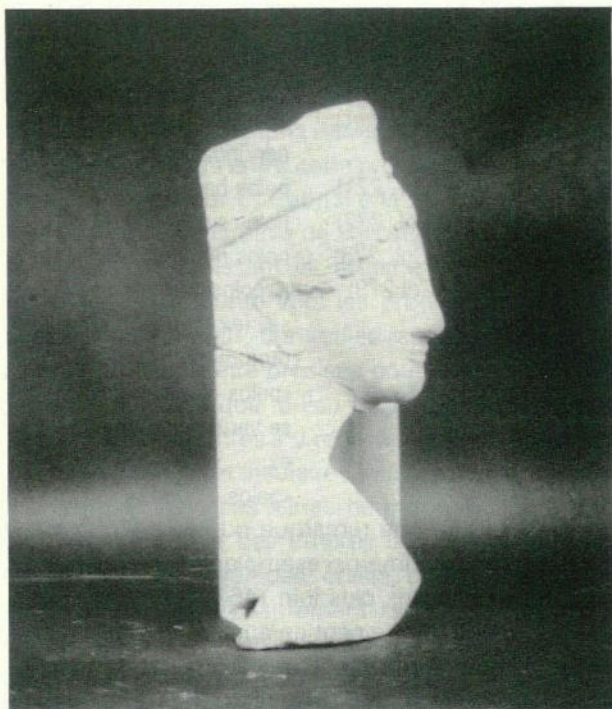
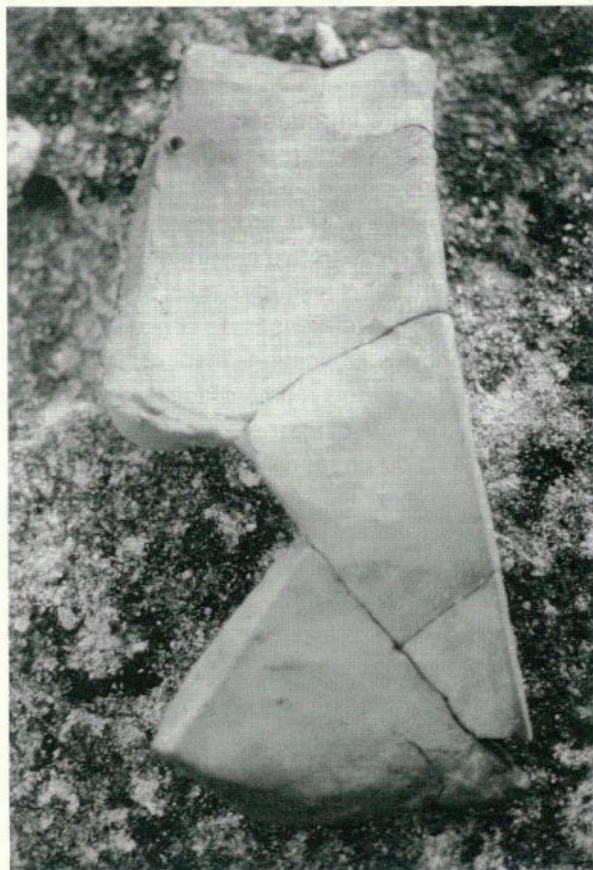
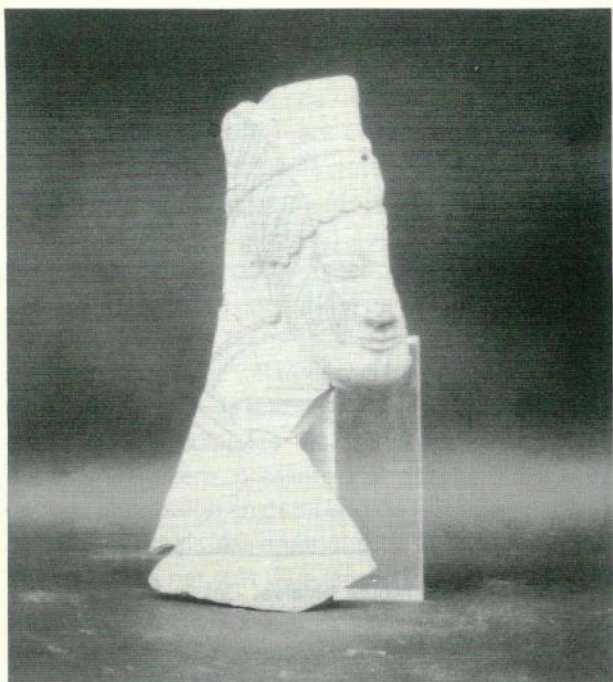


Fig. 6, a, b, c - Protomé féminine. Face, profil et dos.
Photo G. Imparato, CNRS/URA 1220, Naples.

s'ajouter celles des fouilles qu'elle conduit sur le même point du site depuis plusieurs années.

Pour partiel qu'il soit, ce bref bilan met toutefois en évidence le caractère étrange - et étranger - des protomés au polos par rapport aux séries «non coloniales». Cette bizarrerie est facilement masquée par la grande fréquence de ce type de couvre-chef dans la petite coroplastie de tradition ionienne aussi bien que corinthienne et crétoise, mais aussi dans la grande sculpture (46). Il est encore intéressant de voir que ce n'est assurément pas la production de protomés de Corinthe qui va influencer les autres ateliers car celle-ci - qui assume d'ailleurs une forme «à plastron» bien particulière - ne commence que dans le dernier quart du VI^e siècle (47) par héritage du décor d'applique attesté sur les pyxides à partir de la fin du VII^e et du début du VI^e siècle (48).

Les protomés ioniennes arrivent en Sicile entre 550 et 540, nous précise F. Croissant (49), mais elles

n'ont pas le polos. E. Gabrici (50) a de son côté constaté que «le maschere grandi e piccole figurano nei depositi di tutti i periodi; ma sono abbondanti nel periodo più antico». Un décalage semble exister entre ces deux chronologies. Les pièces d'importation apparaissent donc en Sicile avec une ou deux décennies de retard par rapport au grand mouvement «ionisant» que l'on constate dans l'art monumental (51). C'est également à partir de 560-550 que sont introduites les antéfixes à protomé féminine (52).

V. Kästner souligne la nouveauté que constitue cette iconographie en Sicile à une date relativement haute et s'interroge sur l'origine de cette formule et des coroplathes qui l'ont développée. Ici non plus, Corinthe n'est certainement pas créatrice du prototype puisqu'aucune antéfixe à tête humaine n'y a été exhumée à ce jour (53). Mais, une fois encore, on peut considérer que les appliques plastiques de la céramique protocorinthienne et corinthienne jouent un rôle d'influence dans la transposition d'une formule à un autre domaine (54).

Il sera certainement profitable de reprendre le problème des protomés indépendantes en Sicile en tenant compte de ces phénomènes parallèles et c'est avec grand intérêt qu'après la parution de la publication consacrée par J.P. Uhlenbrock à Géla (55) on attend aujourd'hui l'étude d'Elsbeth Wiederkehr sur le matériel sélinontin lui-même.

Si l'on essaie maintenant de serrer de plus près la datation de notre protomé, plusieurs difficultés surgissent: la nature même du document, reproductible sur une longue durée, ne permet en général que de définir une large fourchette chronologique et d'en indiquer les éventuelles têtes de série; à ceci s'ajoute l'absence d'homogénéité du contexte stratigraphique (56). Seules restent donc les comparaisons stylistiques. Sur ce point l'exemplaire de Malophoros n'est guère d'un grand secours (57). Les meilleurs rapprochements paraissent devoir s'établir avec la «Coré» de Lyon - même couvre-chef -, la Coré Acr., 672 et la figure d'Artémis sur la frise Nord du Trésor de Siphnos à Delphes. En rappelant la différence fondamentale existant entre la grande sculpture de marbre et les terres cuites reproductibles «à l'infini», il est

raisonnable de proposer pour notre protomé une date à partir du dernier tiers du VI^e siècle. Si la comparaison avec la protomé XLV, 2 de Gabrici conduit à une impression de quasi identité entre les deux pièces, celle-ci se trouve nuancée par deux particularités:

- la bouche dissymétrique a dans les deux cas une lèvre supérieure plus petite d'un côté, mais là encore le côté plus court - et à la commissure tombante - se trouve placé à droite sur la protomé de FF1 tandis qu'il est à gauche sur celle de la Malophoros. Les deux défauts sont donc inversés.

- la protomé de FF1 a une hauteur de 19 cm environ, celle de la Malophoros de 21 cm.

Ces détails conduisent à voir dans la protomé de l'acropole un tirage issu d'une matrice obtenue par surmoulage de l'exemplaire identique (58) - mais un peu plus grand et peut-être légèrement plus ancien - mis au jour par E. Gabrici lors de la fouille du sanctuaire de la Malophoros.

Je ne trouve pas de raison technique expliquant l'inversion du détail cité ci-dessus dans les différentes phases de la fabrication. La seule explication qui me vienne à l'esprit se trouverait dans le retournement du cliché au moment de l'impression des planches d'illustration d'E. Gabrici. En fait, il faudrait dégager la protomé de la Malophoros des concrétions qui la recouvrent pour en suivre avec certitude le dessin de la bouche. En l'absence d'analyse d'argile, les arguments développés à propos de l'étude iconographique et stylistique n'autorisent pas, pour l'instant, à considérer la «protomé Gabrici» comme une importation. Elle constituerait plutôt déjà une adaptation avec variante - par adjonction d'un polos - d'un modèle ionien (59).

Pour terminer, on reviendra sur le caractère presque exceptionnel de la trouvaille d'une protomé hors d'un sanctuaire ou plus généralement hors d'un contexte votif ou à la rigueur funéraire (60). Personnellement je n'ai pas connaissance d'un autre cas pour Sélinonte.

La réponse à cette «anomalie» est peut-être bien contenue dans le titre même de cet article. Où trouve-t-on en effet les objets destinés à être accrochés dans un temple sinon dans ce temple même et sur le lieu où on les produit?

4. Moule de la partie inférieure d'une figurine de terre cuite (fig. 7)

Provenance: carré 85/20 + 86/13 (61); rue du Rempart Ouest. Matériau: terre cuite; argile très claire, tirant sur le jaune pâle, plus rosée par endroit. Hauteur: 6 cm. Largeur max.: 6,7 cm. Épaisseur max.: 7,5. Cassé sur le côté gauche. Un petit tenon ménagé dans la partie postérieure facilitait la manipulation de cette matrice.

Moule, archéologiquement complet, de la partie inférieure des jambes et des pieds d'une statuette de terre cuite.

Un long chiton dont le drapé est amassé sur l'axe médian des jambes s'orne d'un groupe de trois plis symétriques et plats, et forme une sorte de crevé en feston. L'ourlet vient reposer sur la partie supérieure des pieds qu'il couvre jusqu'au métatarse. De part et d'autre de ces plis médians, la jupe semble également traitée à plat. L'empreinte, trop rapidement réalisée en 1986, ne permet pas un moulage correct de l'extrémité des orteils, pourtant distinctement façonnée, sauf de celui des pouces à l'ongle parfaitement dessiné. Les phalanges sont longues et l'anatomie générale remarquablement rendue: les os sont présents sous la peau, la cambrure nerveuse est équilibrée par la rétraction de la dernière phalange, le bourrelet autour des ongles est pulpeux. L'attitude dans laquelle la statuette complète était représentée est difficile à préciser avec certitude; les pieds joints, la symétrie totale du vêtement en font une figure statique, et l'ourlet très long, posant à plat sur les pieds, constitue un bon argument pour restituer la position. Les dimensions totales devaient s'approcher du tiers de la grandeur nature.

L'étude stylistique du vêtement doit, à mon avis, prendre en considération deux critères superposés dans la réalité et que l'on dissociera ici:

1. Le groupe de plis médians agrémentant le chiton laissé lisse par ailleurs;
2. Le crevé à triple feston symétrique qui termine ce groupe de plis médians, traités à plat dans leur partie supérieure.

Si l'on parcourt en premier lieu l'iconographie céramique, on remarque que le vêtement à plis regroupés dans l'axe médian se rencontre au moment où, dans le dernier tiers ou même dernier quart du VI^e siècle, la technique de la figure noire décline et se trouve concurrencée par les premières oeuvres réalisées en figure rouge. On citera l'amphore pointue du Peintre d'Archéloos (62), conservée à Toledo et la plaque funéraire de la Collection Gillet, attribuée au Peintre de Sappho (63). Pour la figure rouge, la coupe du Peintre d'Andokidès, de Budapest (64), et l'amphore pansue, de Munich, attribuée à Psiax, constituent les meilleurs exemples dans la génération des «pionniers» (65).

Il est d'ailleurs intéressant de se rappeler que le Peintre d'Andokidès a travaillé dans les deux techniques et que Psiax associe son oeuvre à celle du potier Andokidès au moins pour une, sinon, plusieurs, amphores (66). C'est avec Euphronios que l'on voit apparaître, semble-t-il, le traitement enjolivé et remarquablement graphique des plis en feston. Les figures du psykter (67) représentant la mort de Penthée annoncent en quelque sorte la longue série des riches draperies de la période suivante. On songera aussi à l'amphore pansue d'Euthymidès, décorée du thème de Thésée et Hélène (68), à cette autre de Phintias (69). Oltos (70) et le Peintre de Nicosthénès (71) marquent également bien cette tendance à l'enrichissement du dessin mais conservent le même type de vêtement qui renvoie à un moment de la mode (72), qui se perd au début du V^e siècle. Le Peintre de Berlin (73), dont on a souligné l'attachement à la tradition archaïque, est certainement l'un des derniers à l'illustrer. La recherche de comparaisons dans la plastique monumentale aboutit au même constat: ce sont les oeuvres du dernier quart du VI^e siècle et des deux premières décennies du V^e qui présentent des figures dont le vêtement est ainsi rendu. On pourrait en suivre l'évolution en partant de l'Athéna du fronton Est du Trésor de Siphnos (74), pour arriver à la métope 5, représentant Thésée et Athéna, du Trésor des Athéniens (75), à Delphes, et au fronton Ouest du temple d'Athéna Aphaia à Egine (76). Le traitement du vêtement est dans ces deux derniers exemples particulièrement proche de celui de la sta-

tuette que les coroplastes sélinontins tiraient de la matrice que nous étudions. On ajoutera encore, en petite plastique, la belle terre cuite de Tarente, datée des années 480 par J. Charbonneaux (77) et considérée par l'auteur comme une oeuvre «archaïsante». A Sélinonte même, ce sont les métopes du temple F (78) et celles du temple E qui marqueraient les deux bornes chronologiques pour ce type de drapé (79). Dans la petite plastique de terre cuite, on songera aussi à la plaque de piédestal (80), considérée par Gabrici comme une importation ionienne pour la couleur de son argile.

La qualité presque exceptionnelle de cette matrice en fait un objet à part dans les séries des figurines de Sélinonte. En l'absence d'un contexte céramique homogène, et sur les critères stylistiques étudiés, on proposerait une datation au tournant du VI^e siècle av. J.-C., plutôt vers les 500-490. Le moule ne correspond en tout cas pas à une génération très éloignée de son archétype, s'il ne le constitue pas lui-même. On serait tenté d'y reconnaître la reproduction d'un modèle de la grande plastique de la colonie mégarienne, n'était la couleur claire de l'argile qui évoque une origine éventuellement gélénne (81).

5. Statuette d'Asclépios (fig. 8-9)

Provenance: carré 85/20 + 86/13; rue du Rempart Ouest. Matériau: terre cuite; argile dure, inégalement colorée de beige orangé clair à ocre orangé; mica, très peu de calcaire; nombreux défauts de cuisson - bulles - visibles en surface; pas de traces de peinture. Hauteur conservée: 37,8 ou 38 cm.. La partie postérieure n'est pas moulée mais lissée à la spatule. Un large trou d'évent carré a été pratiqué à la base du torse.

Statuette masculine debout, de face, sur une base quadrangulaire à deux degrés, à demi-enveloppée dans un himation laissant nus l'épaule et le torse à droite. La figure prend appui sur la jambe gauche; la jambe droite, légèrement écartée, est à peine fléchie et avancée, les épaules, restées horizontales, confirmant la faiblesse du hanchement.

Les bras n'ont pu être reconstitués dans l'état actuel de la restauration, mais il est intéressant de remarquer deux caractéristiques techniques qui donnent des indications quant à leur position. Le bras gauche est tenu serré jusqu'au coude sous l'himation, tandis que l'avant-bras, replié, était fixé dans un trou circulaire. Il constitue par conséquent une pièce rapportée, moulée ou modelée à part. Cette technique est assez traditionnelle chez les coroplastes siciliens et sélinontins en particulier. Plus rare, me semble-t-il, est la solution adoptée pour fixer le bras droit qui s'articulait sur une excroissance en forme de moignon (fig. 9). Ce bras était détaché du corps, comme le démontre l'absence totale de cassure ou d'arrachement sur la partie conservée. Il devait être légèrement tendu vers l'avant. Un élément pouvait trouver sa place entre le bras, le flanc, particulièrement plat, et le rabat de l'himation, très saillant vers l'extérieur. Si rien ne permet encore de procéder à son recollage matériel, il est fort probable qu'un fragment de tête conservant la partie supérieure d'un visage, une chevelure en mèches mouvementées, coiffée d'une couronne torsadée appartienne à cette figurine (82). Les dimensions des deux parties correspondent, de même que serait cohérente l'iconographie.

En dépit de la perte de tout attribut tenu en main, c'est vers une représentation d'Asclépios que les comparaisons orientent l'étude. L'absence de marque sur la face supérieure de la base ne permet pas de préciser où le bâton autour duquel le serpent devait s'enrouler prenait appui: travaillé à part (83), il a été rajouté à la figurine avec le bras droit. La *corona tortilis*, interprétée ici «à la sélinontine» et rendue par l'enroulement de deux boudins d'argile, est essentiellement portée par le dieu-guérisseur (84).

De face, l'himation présente un rabat triangulaire qui barre assez haut la poitrine et recouvre le pan d'étoffe passant sur l'épaule gauche. Seuls ce rabat et le pan de l'épaule comportent effectivement des plis, redessinés et précisés après moulage, semble-t-il. Le moule utilisé est altéré et réduit le vêtement à une simple masse lisse, au point que le tombé de draperie que l'on s'attend à trouver sur le côté gauche, depuis l'avant-bras jusqu'au sol, est totalement indé-

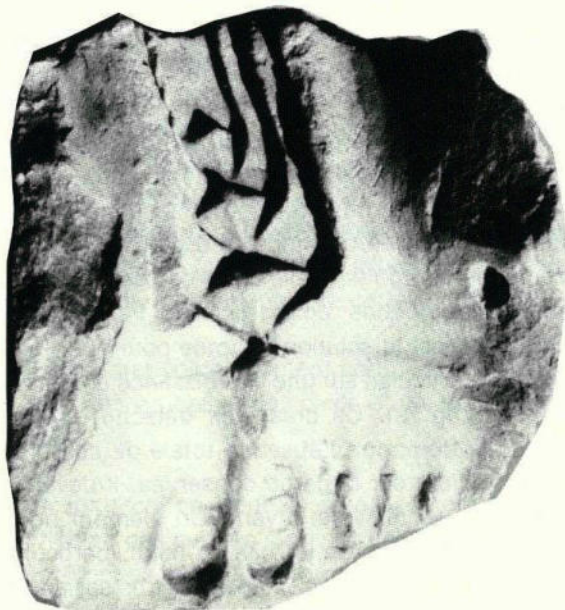


Fig. 7 a, b - Moule et moulage de la partie inférieure d'une figurine. Photo M.F. et J.-Cl. Vaysse.

férencié. Il n'est pourtant pas soustrait au volume général et subsiste sous la forme d'un renflement latéral non caractérisé qui donne une largeur excessive à la statuette. C'est au type «Giustini» (85) qu'appartient l'ensemble des caractéristiques iconographiques évoquées ici.

A considérer les études sur les terres cuites et plus généralement sur l'iconographie dans la plastique de Sicile, on est frappé par l'extrême rareté des représentations masculines: les déesses règnent sur l'île. E. Gabrici présente quelques figurines provenant de la Malophoros, mais aucune n'est comparable à notre statuette. La recherche de comparaisons conduit à considérer tout particulièrement quatre des cinq figurines hellénistiques de Morgantina que M. Bell (86) propose prudemment d'identifier à «Hadès (?)». Le fragment 297 conserve un avant-bras qu'enlace un serpent; il devient l'élément d'articulation du raisonnement.

Trouvées dans le sanctuaire de Perséphone, les statuettes masculines de Morgantina doivent pour

M. Bell être l'image d'une divinité chthonienne: «its meaning must be chthonian. The god cannot then be Asclepios, to whom the snake is sacred nor Dionysos...» (87). Ayant exclu Dionysos et réfutant par là l'interprétation de Sjöqvist, M. Bell rejette également l'identification à Asclépios, malgré la présence du serpent, car il faut auprès de Perséphone un dieu chthonien, ce que, semble-t-il dire, n'est pas Asclépios. Ne peut-on pourtant rappeler qu'avant d'être le dieu-guérisseur, si vénéré à partir de la fin du V^e siècle, date à laquelle se développent les deux grands sanctuaires d'Epidaure et d'Athènes, Asclépios est pendant un temps un héros chthonien, dieu agraire déchu, comme l'accepteraient volontiers R. Martin (88), F. Robert (89) et d'autres; L. Séchan et P. Lévêque (90) poussent plus loin l'interprétation et proposent de voir en Asclépios «un dieu résurgent» hérité de l'époque minoenne: «Lié... à Déméter dont on sait les accointances crétoises, Asclépios serait, à l'origine, comme Hyakinthos, divinité minoenne de la végétation...» dont le caractère chthonien apparaîtrait

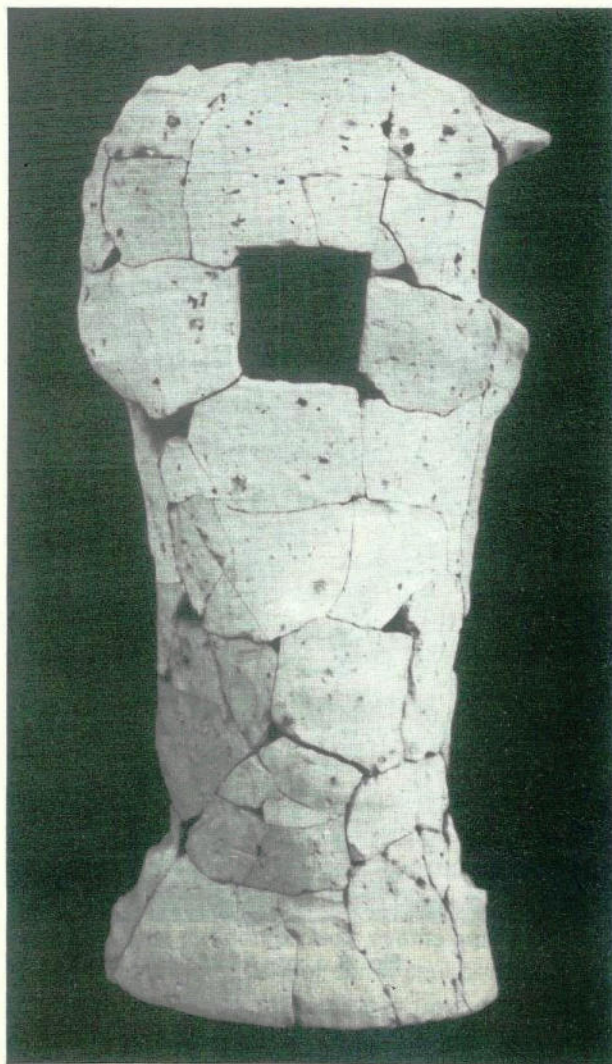


Fig. 8 a, b - Asclépios. Face et dos. Photo G. Imparato.

dans l'étymologie même du nom (91) qui en ferait un «dieu-taupe».

Un tel dieu n'aurait-il pas sa place dans la mythologie sicilote? La parenté formelle et iconographique ne rapproche-t-elle pas cette série de l'exemplaire sélinontin? Le style est certes différent: c'est aux oeuvres statuaire de la suite de Praxitèle que font indéniablement penser les terres cuites de Morgantina (92); la date proposée par M. Bell se justifie pleinement.

Regardant de plus près les fragments de

Morgantina classés par M. Bell (93) sous la rubrique «Miscellaneous Male Figures», on est tenté d'aller plus loin et de replacer la belle tête n° 690 (94) dans la série des images d'Asclépios. Les cheveux, la barbe et surtout le regard levé dans une orbite enfoncée la rapprochent du «type Este» dont B. Holtzmann (95) rappelle que le prototype, datable du IV^e siècle et vraisemblablement d'avant 348 (96), «a été le plus souvent attribué à Bryaxis, à cause de sa parenté avec la tête de Sérapis de ce sculpteur» qui se serait inspiré du groupe d'Asclépios et Hygie réalisé en

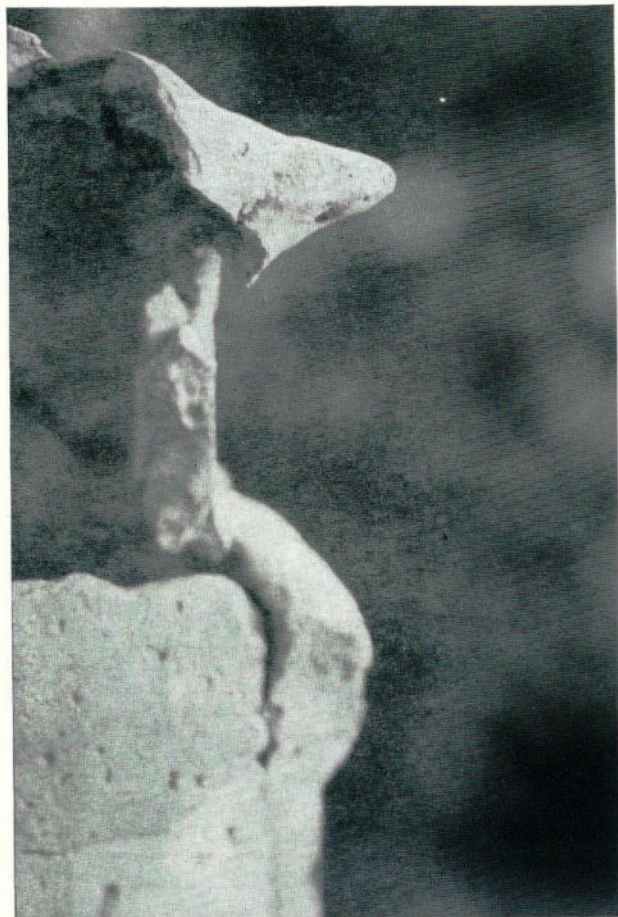


Fig. 9 a, b - Asclépios. Détail de l'épaule et du flanc. Dos et face. Photo M.F.

marbre par Scopas et trouvé près de la statue d'Athéna dans le temple de Tégée. N'est-il pas intéressant que Pausanias (I, 406) raconte avoir également vu un groupe d'Asclépios et Hygie dans l'Asclépiéon de Mégare (97)?

En fait, le culte et les images d'Asclépios dans l'Occident grec sont assez peu connus. L'ambiguïté du type iconographique le rend, serpent mis à part, très banal et facile à confondre avec un Zeus, un Poséidon ou même un Sérapis (98). Or il n'est qu'à voir la totalité des illustrations de l'article de B. Holtzmann pour comprendre qu'évidemment, le serpent enroulé autour du bâton a disparu dans la plupart des cas des sculptures de pierre. La fragilité de la terre cuite ne peut qu'augmenter le risque de perdre cette informa-

tion. La réduction à l'extrême du schéma iconographique dans les représentations du dieu sur les monnaies, par exemple à Agrigente (99), considéré par Ciaceri comme un lieu important dans la diffusion du culte d'Asclépios, a souvent détourné de la bonne identification. Ainsi, plusieurs raisons concourent à rendre Asclépios presque totalement absent des études iconographiques portant sur la période préromaine en Occident. La remarque est confortée par le silence complet sur ce sujet dans l'abondante bibliographie consacrée par S. Besques aux terres cuites d'Italie et des îles pour ces cinquante dernières années (100).

L'exemplaire de Sélinonte est issu d'un moule où les détails ont déjà disparu. Il s'agit d'un tirage relati-

vement éloigné de l'archétype. Plusieurs générations de matrices peuvent toutefois exister sur un laps de temps très court et être utilisées en même temps sur divers sites. Le raisonnement sur le contexte archéologique (101) en fait, comme tous les objets trouvés dans le même niveau stratigraphique du sondage sur la rue du Rempart Ouest, un document antérieur au dernier tiers du IV^e siècle et certainement même à 350 -340 av. J.-C., c'est-à-dire appartenant à la période immédiatement consécutive au développement du culte d'Asclépios en Grèce propre et peu après la création du type Giustini (102), sensé représenter la statue de culte du sanctuaire athénien.

6. *Hecataion* (fig. 10-12)

Provenance: carré 85/20 + 86/13; rue du Rempart Ouest. Matériau: terre cuite; l'argile présente les mêmes caractéristiques que la statuette précédente. Hauteur cons.: 34 cm env. Parties moulées et parties modelées.

Cette terre cuite provient encore de la rue du Rempart Ouest où elle fut trouvée dans le même niveau stratigraphique que les documents 3-5. L'état fragmentaire dans lequel elle fut trouvée a donné lieu à un travail de remontage très complexe où la collaboration habile de L. Lentini, restaurateur pour la zone archéologique de Sélinonte m'a été particulièrement précieuse (103).

La disposition dans l'espace des trois images s'organise autour d'un volume cylindrique «non figuratif», c'est-à-dire que, curieusement, la colonne à laquelle s'adossent en principe les reliefs est ici non représentée. Le polos unique (104) qui coiffe les trois têtes posées sur trois corps partiellement distincts se substitue à cet élément dont le sommet dépasse généralement les figures: l'effet de masse reste ainsi inchangé. Les seules parties que l'on pourrait identifier comme une portion visible de colonne sont les «zones de soudure» entre les têtes que le coroplaste a fermées par modelage; une coupe horizontale montrerait rapidement que ces espaces présentent une

courbure concave et non pas convexe.

Les figures sont conservées jusqu'à ce que l'on appellera le bas du tronc. Le vêtement lui-même est pratiquement non matérialisé: aucun relief pour indiquer les plis d'un chiton (105), au point qu'on ne saurait dire si la figure est réellement vêtue et que l'impression d'une ébauche vient à l'esprit. Les épaules arrondies, le léger gonflement à la hauteur de la poitrine sont les seules parties distinctes sous une chape dont la surface garde par endroit des traces de lissage à la spatule qui incitent à penser à un travail de modelage plus que de moulage. Des trous circulaires et groupés deux par deux recevaient les avant-bras rapportés qui venaient s'encaster à la hauteur de la ceinture. Les attributs tenus en main ont évidemment disparu. N'aurait-on pas construit l'ex-voto en juxtaposant trois bustes à épaules identiques et en leur ajoutant une plaque d'argile pour compléter la figurine? La limite inférieure de la partie conservée est particulièrement intéressante à examiner. On constate en effet que les derniers fragments recollés dans l'axe médian de chaque image de l'*hecataion*, qui, à cette hauteur se développe sur un volume pratiquement tronconique, sont coupés et non cassés, tandis que de part et d'autre la «jupe» continue encore. Au stade actuel de la restauration (106), il est difficile de proposer une interprétation certaine pour ce détail. On restituerait volontiers à cet endroit trois événements quadrangulaires dont le rebord supérieur serait seul conservé. La dimension de la pièce exigeait ces trous (107) pour éviter des problèmes au moment du passage dans le four. La forme même de l'objet réalisé ayant la particularité de ne pas véritablement comporter de face postérieure où cacher ces événements supplémentaires, le coroplaste s'est vu obligé de les placer au beau milieu de la face antérieure de chaque figure.

Une autre explication pourrait tenir au type iconographique. On aurait dans ce cas la partie jointive entre la triple statuette et les trois Charites qui, dans nombre d'*hecataia* sculptés, dansent autour de la déesse. Mais aucun indice n'oblige ni n'autorise pour le moment à compléter de la sorte l'*hecataion* de Sélinonte.

L'étude d'E. Harrison (108) montre qu'à l'Agora d'Athènes 17 exemplaires sur 22 au total sont cons-



Fig. 10 a, b - Hecataion. Photo M.F.

titués de la triple Hécate sans adjonction de Charites. Ce type d'*hecataion* simple est donné comme attique par excellence (109). Peut-être est-il licite d'y voir la reproduction la plus proche de la création d'Alcamène dans le dernier tiers du V^e siècle et sur laquelle je reviens ci-dessous.

L'aspect inhabituel de l'objet fait que seules les trois têtes identiques peuvent donner lieu à une étude stylistique. Le visage est arrondi, le menton fort et proéminent. Deux rangées de boucles en coquilles forment, de part et d'autre d'une raie médiane, deux épais bandeaux qui encadrent un front large et triangulaire. Les yeux semblent pointus sous leurs paupières nettement renflées. Le nez, fin, présente un profil légèrement busqué. La bouche est petite, les lèvres très charnues. Yeux, nez, bouche, par leur forme et par leur mise en place dans le volume général de la tête, confèrent au visage une expression aigüe que renforce un léger sourire. Deux grosses boucles eu-

ville plate couvrent presque toute la partie des oreilles laissée libre par la chevelure. Ces têtes sont très proches des séries de terres cuites de la fin du V^e et du début du IV^e siècle sur de nombreux sites de Sicile: outre Sélinonte, on pense bien entendu à Agrigente et à Géla, ou encore à Morgantina (110).

La chevelure à boucles en coquilles évoque la grande sculpture attique de la deuxième moitié du V^e siècle et, à défaut d'autre document, on a présent à l'esprit l'Hermès Propylaïos d'Alcamène qui ne nous est connu qu'à travers des copies, plus particulièrement celles de Pergame et de l'Agora d'Athènes (111).

L'*hecataion* sélinontin n'est certes pas un hermès ni un xoanon puisque six bras venaient animer la triple figure, mais son hiératisme est fortement marqué et le «corps» est conçu comme une statue-pilier.

La tradition attribue à Alcamène l'invention de l'*hecataion* à trois corps indépendants, mais

Ch. Picard (112) souligne qu'«il ne paraît pas exact de penser qu'il serait parti lui-même d'un fétiche tri-céphale, pour distinguer ensuite 3 statues ... Il reste certes possible qu'Alcamène ait commencé par trois hermès distincts, traitant d'abord la forme féminine à la manière archaïsante qu'il avait adoptée pour le Propylaïos» (113). Outre qu'il s'agit d'un «bricolage» d'atelier (114), la version sélinontine que nous examinons pourrait être considérée comme proche de la forme nouvelle donnée par Alcamène à la triple déesse. Dans ce cas, la figure n'est pas un hermès au sens habituel du terme puisqu'elle possède des bras; la façon de concevoir le «corps» et le vêtement supposé le recouvrir en conserve toutefois l'esprit.

Le fragment de skyphos à figures rouges trouvé dans les fouilles du Céramique, récemment publié par E. Simon (115) offre une représentation voisine de notre document, abstraction faite des solutions différentes apportées par le peintre et le coroplaste aux difficultés rencontrées pour rendre la triple forme dans l'espace. Les *hecataia* connus sont presque tous des figurations tardives que l'on date aujourd'hui, avec Harrison (116), de la fin de l'époque hellénistique et de l'Empire. Ils sont, à l'exception de quelques rares exemplaires (117), en marbre ou en calcaire, ce qui expliquerait leur préservation. Les documents réalisés en d'autres matériaux plus fragiles ne nous sont pas parvenus (118). Les conditions particulières de l'histoire de Sélinonte et les bouleversements qui s'ensuivent (119) ont permis de conserver cet exemple unique, semble-t-il, dans la bibliographie. On peut lui assigner la même date qu'à la statuette d'Asclépios précédemment étudiée (120), c'est-à-dire la première moitié du IV^e siècle av. J.-C. Dans le cas même de ce document, les comparaisons avec les bustes à épaules permettraient peut-être de proposer le début du deuxième quart du siècle pour la matrice ayant servi à construire la triple image qui se place en début de la série des *hecataia* répertoriés, immédiatement après l'exemplaire figuré sur le skyphos du Céramique et certainement avant celui de Brauron (121) qui serait déjà du III^e siècle.

Les documents présentés dans cet article ne conduisent pas directement, pour les plus anciens

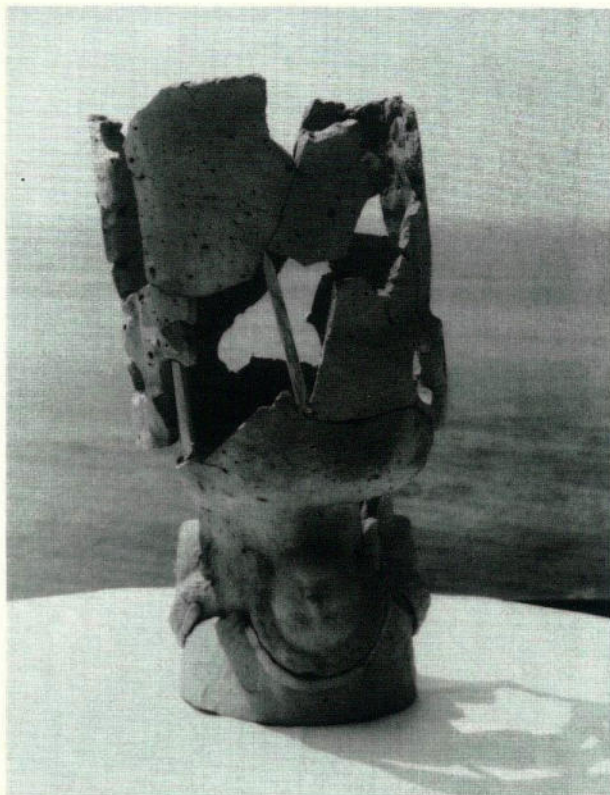


Fig. 10 c - Hecataion. Photo M.F.

d'entre eux, à reprendre la question de la date de fondation de Sélinonte, si largement débattue depuis plusieurs décennies. Les fouilles menées depuis 1976 sur l'îlot FF1 Nord ont fait connaître du matériel céramique nettement plus ancien que les fragments accompagnant la matrice de figurine orientalisante ou le moule au petit cheval (122). Il faudra attendre d'être plus avancé dans l'étude de cette céramique archaïque pour connaître avec clarté le processus d'implantation des colons mégariens sur cette partie de l'acropole, pour définir les unités architecturales et préciser leur chronologie respective.

A propos du premier document, un grand nombre de remarques viennent à l'esprit. Avant tout, il n'est fait aucune mention de moule «dédalique» connu dans l'article essentiel qu'E. Meola consacre aux terres cuites géléennes de ce style, en 1971. Je ne sais si, depuis lors, les sites siciliens en ont livré. Pour cette raison, la matrice sélinontine se présente



Fig. 11 a, b - Hecataion. Vue des trois faces. Photo G. Imparato.

comme une pièce rare, sinon unique à ce jour. Rare, elle l'est aussi pour sa facture soignée. Elle l'est encore par le type de son couvre-chef qui, nous l'avons vu, entre difficilement, ou plutôt n'entre pas dans ce qui est connu des productions corinthiennes dont l'ensemble des autres éléments la rapproche toutefois. J'ai cru pouvoir comparer ce polos à ceux que l'on attribue plus particulièrement à la Crète.

Si, avec l'aide d'E. Meola, on dresse le bilan du dédalique dans la coroplastie sicilienne (123), on constate que, seule jusqu'à présent, Géla livre des terres cuites «crétoises»: une d'importation, une d'imitation de caractère purement crétois, une autre encore, hybride, d'influence «créto-corinthienne». Cette dernière est particulièrement intéressante puis-

qu'elle serait une pièce locale de style mixte, comme la figurine tirée de la matrice sélinontine.

On voit encore que, dans l'état actuel de nos connaissances, pratiquement seule Géla recélait des statuettes redevables à Rhodes ou à son influence (124) et que tous les autres sites à avoir livré des objets dits «dédales» - Megara Hyblaea, Syracuse, Catane - sont nettement liés à la plastique corinthienne. Pour Sélinonte, l'inventaire des documents précise d'abord que tous (125) proviennent du sanctuaire de la Malophoros. La trouvaille sur l'acropole d'une nouvelle terre cuite - qui plus est d'un moule - appartenant à ce groupe stylistique est la première signalée. C'est d'autre part le seul objet présentant un polos haut à bandeau en couronne à la base: il sort par

là même de la forme strictement corinthienne qu'assument les figurines et décors recueillis par Gabrici. Pour l'aspect partiellement «crétois» de la statuette on donnerait naturellement un rôle important à Géla dans la transmission d'un moule ou d'un modèle, selon l'attribution que les analyses archéométriques réserveraient à l'argile. Pour la parenté corinthienne ou corinthianisante, ce sont plutôt les colonies de la côte orientale qui ont pu jouer le rôle de centre diffuseur. On pense tout particulièrement à Mégara pour son lien direct avec Sélinonte, et à Syracuse pour sa filiation avec Corinthe et sa proximité avec Mégara (126). Il faut aussi noter que c'est cette même zone orientale de l'île qui livre de la plastique dédalique en pierre comme en témoigne la statue «xoaniforme» de Mégara que l'on classe traditionnellement dans cette catégorie malgré l'absence de la moitié supérieure de la figure (127). Toutefois, on ne saurait négliger le rôle de relais éventuel de Géla dans la transmission vers l'Ouest de schémas dédaliques corinthiens dès la fin du VII^e siècle, ce qui correspond à la pleine période d'installation des colons à Sélinonte et à une phase d'activité intense à Géla.

L'occasion est peut-être également donnée avec cette matrice de revenir sur la question de la chronologie relative entre les terres cuites dédaliques de Sélinonte et les innombrables séries de type ionien: faut-il établir un rapport d'antériorité, de contemporanéité ou de postériorité entre le premier et le deuxième groupe stylistique? Pour tenter d'envisager cette question, on ne peut, à mon sens, dissocier l'étude des documents de petite plastique de ceux de la céramique.

Dès 1927, E. Gabrici (128) observait pour sa part que, lors des fouilles «stratigraphiques» qu'il avait menées dans la région du téménos et du mégaron primitif du sanctuaire de la Malophoros, les niveaux archéologiques les plus profonds, au contact immédiat avec la terre vierge, ont livré un matériel céramique exclusivement composé de «vasi Corinzi piccoli e isterogeometrici» tandis que les niveaux moyens comportaient des importations corinthiennes - cette fois les grands vases côtoyaient les petits - associées à des fragments «rhodiens» (129).

C'est dans ces couches qu'apparaissent selon

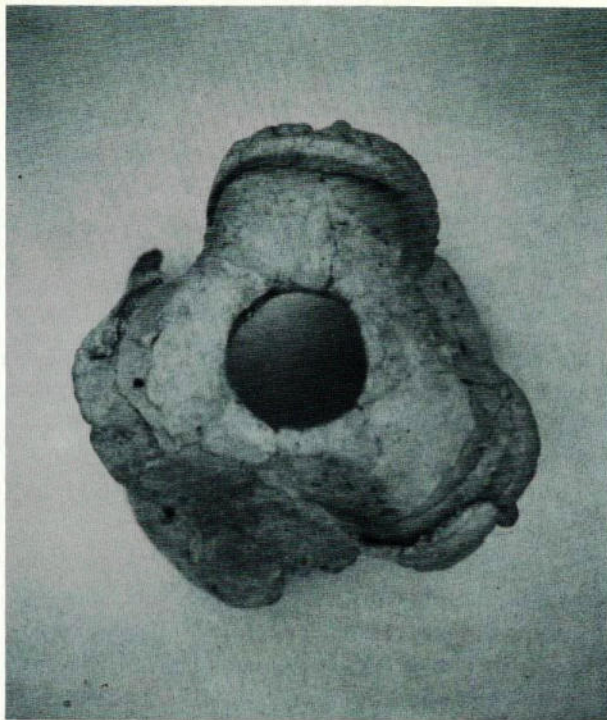


Fig. 12 - Hecataion. Partie supérieure et sommet de la figurine. Photo M.F.

lui, en faible quantité, les premières figurines dédaliques et les figurines «di fabbricazione ionica»; ces dernières constituent l'essentiel des terres cuites recueillies dans la strate postérieure à la construction du mégaron primitif, à côté des productions locales, lesquelles deviennent majoritaires en plein VI^e siècle, et supplantent progressivement les importations ioniennes qui vont disparaître. L'étude des carnets de fouilles de Gabrici faite par Martine Dewailly (130) dans sa récente thèse apporte des indications nouvelles. Celle-ci écrit (131) que «les dépôts votifs les plus anciens sont assignables aux années 590/580 av. J.-C., date également de la construction du mégaron». Elle ajoute, immédiatement après, que «la déposition des objets a pu débuter alors que le pronaos existait, mais cela est peu probable». On ne discutera pas ici la restitution des divers états du mégaron et l'on ne gardera que l'éventualité de l'existence de dépôts avant la phase de modification subie par l'édifice.

C'est en fait à propos de l'inventaire des objets exhumés lors de la fouille du grand autel que M. Dewayilly mentionne dans les carnets d' E. Gabrici la présence de figurines dédaliques:

- «un fragment de statuette dédalique, quelques alabastres rhodiennes...», secteur I, couche d;
- «une statuette féminine dédalique», secteur VII-IX, couche c et d mélangées.

Cette dernière précise encore que la couche d de Gabrici correspond au début de la phase II du sanctuaire - qu'elle situe entre 590 et 575, avec une préférence pour la date basse -, tandis que la couche c est un remblai constitué sur d en fin de phase II, soit vers le milieu du VI^e siècle.

Il n'est malheureusement pas aisé de savoir à quel «dédalique» se rapportent ces statuettes. S'agit-il de figurines d'un style très avancé, plutôt «sub-dédalique» comme on le qualifie souvent, ou bien d'objets proprement dédaliques? En définitive, la révision des carnets de Gabrici ne paraît pas pouvoir donner pour l'instant une réponse nette à la question de l'antériorité éventuelle à Sélinonte des premières terres cuites dédaliques sur les importations ioniennes, et l'on ajoutera que la question est obscurcie par la très probable confusion de la part de Gabrici entre les deux couches les plus anciennes qu'il n'a pas toujours pu distinguer, et peut-être obscurcie encore par la chronologie adoptée par les uns ou les autres pour dater la céramique corinthienne du site. En tout état de cause, la récente contribution donnée par G. Rizza et E. De Miro à *Sikanie* fournit un exemple de figurine de terre cuite, provenant de la Malophoros et conservée au musée de Palerme, qu'ils qualifient de «tardodedalica d'ispirazione corinzia» et datent du dernier quart du VII^e siècle (132).

Au Nord de l'acropole, les fouilles conduites par A. Rallo-Franco (133) dans l'habitat n'ont pas donné lieu à ce jour au signalement de figurines dédaliques. Il est toutefois intéressant de récapituler brièvement ici le contexte céramique lié à la stratigraphie de cette région de Sélinonte. Une strate indigène antérieure à la colonisation - et ne contenant que du matériel indigène - précède une phase mixte (134) où la céramique indigène côtoie les importations de Corinthien Ancien. La première strate grecque comporte des

séries CA et mégariennes; la deuxième des séries mégariennes - les plus nombreuses -, corinthiennes - Corinthien Ancien principalement, mais quelques fragments sont «transitionnels» et quelques autres du CM -, cycladiques et Orientales - bucchero «samien» et «éolien», deux coupes A1, une coupe A2, quantité de B1 (Rhodes semble statistiquement être alors le plus dynamique des centres exportateurs). L'ensemble de ces matériels trouve une datation entre le dernier tiers du VII^e et le début du VI^e siècle av. J.-C. (135).

Manuzza diffère des autres zones du site par la présence d'un niveau d'établissement purement indigène qui, pas plus que sur l'acropole jusqu'à présent, n'est mentionné par E. Gabrici pour la Malophoros: il considère que l'occupation de cette zone commence avec la colonisation et avec la céramique de Corinthe et seulement de Corinthe. Nous dirons plutôt après les travaux de M. Dewayilly que les importations corinthiennes y sont majoritaires mais que le matériel oriental - coupes ioniennes - n'est certainement pas exclu (136).

Sur l'acropole, la couche dont est tirée la matrice dédalique présente un faciès, semble-t-il, un peu différent puisque des fragments du Corinthien Ancien - petits et grands vases - y ont été recueillis en association avec du matériel de Grèce de l'Est, des vases mégariens et des fabrications sélinontines (137). Ce faciès est donc celui d'un développement bien assuré où la colonie reçoit encore des vases de sa métropole, mais où, avec l'aide de celle-ci, elle entretient déjà des relations importantes, directes ou indirectes, avec les grands centres de Grèce propre et de Grèce de l'Est. C'est l'époque où les colons ont établi des ateliers sur le site même, travaillent l'argile locale et produisent des vases dont certains ressemblent beaucoup - dans la forme et le décor - à ceux de la cité-mère.

L'étude comparative des importations dans les deux domaines de la céramique et des terres cuites conduirait en fait, contrairement à ce que laisse supposer Gabrici, à attester - vraisemblablement dès le CA (138) - à la Malophoros comme dans l'habitat l'association de matériel provenant de Corinthe et de Grèce de l'Est (139).

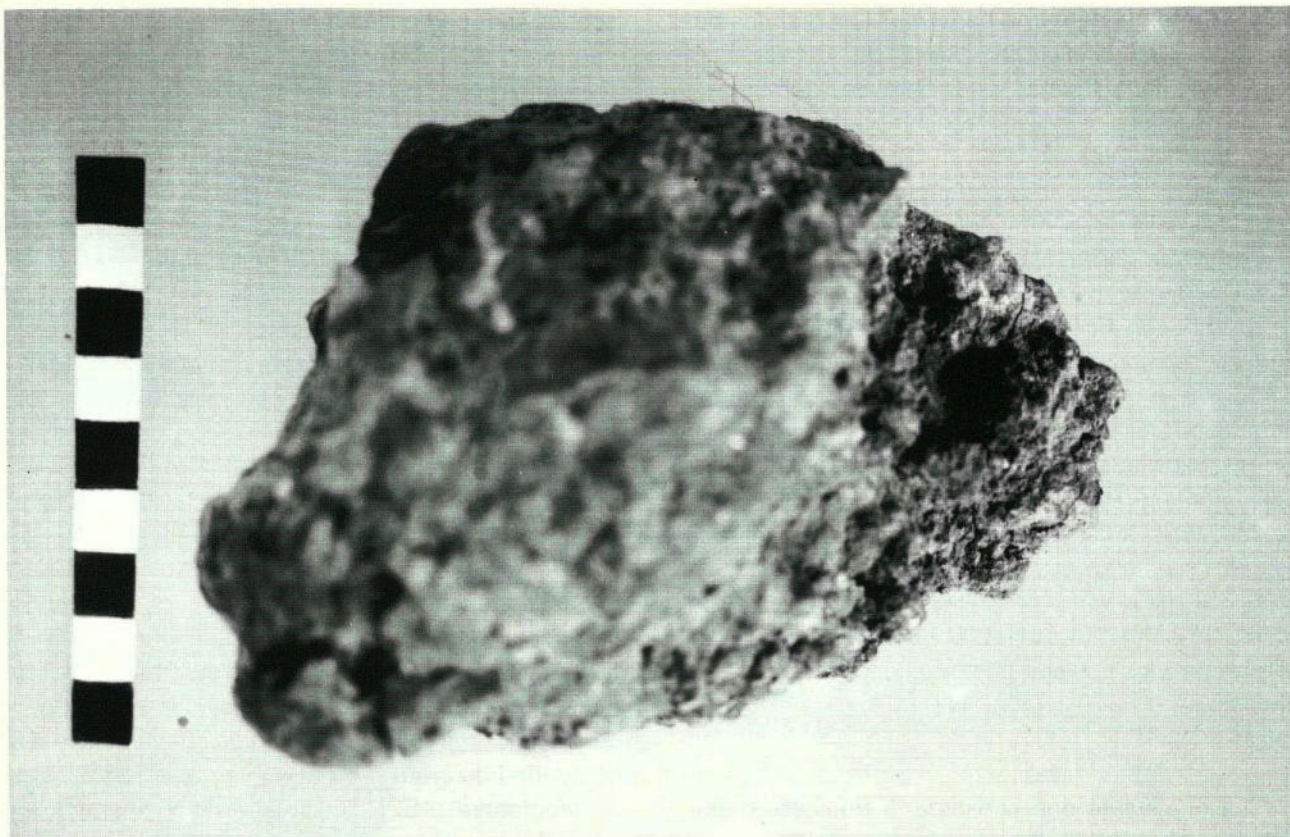


Fig. 13 - Matière métallique scorifiée provenant des niveaux archaïques. Photo M.F.

De façon générale et dans l'état actuel de mes connaissances, il me semble qu'à côté d'un style dédalique corinthien ou corinthianisant qui caractérise la majorité des figurines de terre cuite et peut s'agré-
 mer d'autres éléments (140), un autre «style» semble se rencontrer à Sélinonte dans les lampes de marbre ou de pierre qui, comme le montrent V. Tusa (141) et l'origine même du matériau de l'exemplaire le plus soigné, procède d'un courant cycladique, si faiblement représenté en céramique sur les sites de Sicile (142). Le matériau et l'étude du traitement de la chevelure des têtes féminines de ces lampes inviteraient peut-être à reconnaître dans certaines d'entre elles des imitations locales (143). En tout cas, les deux lampes «décorées d'une protomé féminine (...) de style dédalique» trouvées par Gabrici lors des sondages pratiqués dans le téménos primitif semblent bien, pour M. Dewailly elle-même, devoir être consi-

dérées comme des matériels antérieurs au dépôt votif avec lequel elles sont consignées (144).

Enfin, un troisième style se signale par la figure de *perirrhanterion* (145) dont l'esthétique se place en effet assez bien dans la sphère laconienne.

Par le nombre, c'est Corinthe qui domine l'ensemble des importations et des imitations et ceci jusqu'au moment où elle-même cesse de fabriquer des figurines de ce type, c'est-à-dire beaucoup plus tard (146) que la période à laquelle la tradition et les publications archéologiques ont coutume de faire correspondre ledit «dédalique». A cet égard, il apparaît presque inutile sinon embarrassant de créer un «sub-dédalique» sélinontin, expression pourtant fréquente, dans la mesure où ce mot renvoie à une notion confuse, car double, de style d'abord, mais aussi d'époque. Ce qui gêne en l'occurrence, c'est la date très basse de certaines figurines de ce style. N'est-ce

pas la Crète qui détourne l'analyse? Les grandes publications, principalement celles de G. Rizza et V. Santa Maria Scrinari pour Gortyne, démontrent que le dédalique crétois ne franchit pratiquement pas la fin du VII^e siècle av. J.-C. (147). Mais les ateliers de Corinthe ont une tout autre évolution et «font» du dédalique tant qu'ils «font» de l'orientalisant en céramique (148), même si, parallèlement, se développe l'esthétique archaïque proprement dite.

Il est enfin intéressant de revenir sur le lien étroit qui unit le mouvement dédalique à sa naissance à l'adoption du moule sur les différents sites où nous le rencontrons (149).

Même s'il paraît encore difficile de trancher pour Sélinonte la question de l'antériorité des têtes de série dédaliques sur la petite plastique ionienne -ici sans distinction de matériau - l'on restera sur l'impression prudente que la statuette mentionnée par Rizza et De Miro, certaines lampes et le *perirhanterion* pourraient être plus anciens que la plupart des séries de terre cuite.

La nouveauté que constitue la trouvaille d'une matrice pour la fabrication de mobilier métallique incite à réexaminer l'ensemble des documents de ce domaine connus à ce jour en tenant compte de l'existence d'un ou, plus vraisemblablement, de plusieurs ateliers sur l'acropole même de Sélinonte. C'est sur leur localisation et leur étendue que l'on peut déjà donner quelque précision. A relire la totalité des cahiers de fouilles concernant l'îlot FF1, on s'aperçoit en effet qu'un bon nombre des «carrés» où nous avons pu atteindre le sol vierge, livrent, dans leurs niveaux inférieurs et souvent dès la première installation, des indices probants d'une activité métallurgique. Malgré les bouleversements profonds subis par ces niveaux primitifs en de nombreux points (150), un décompte, basé sur la révision des commentaires et inventaires de l'ensemble des campagnes depuis les premiers sondages, en 1976, fournit la preuve qu'au moins 20% de la surface fouillée ont livré des scories métalliques (fig.13), ce qui est un témoignage plus concret encore que les nombreux objets de fer et de bronze mis au jour sur le chantier. Ces

scories sont particulièrement denses sur le tiers inférieur de l'îlot, aux abords de sa limite Ouest et de la rue du Rempart, c'est-à-dire dans le voisinage même du point où fut exhumée la matrice au petit cheval. A moins de 5 m au Nord de ce point, malheureusement encore incomplètement dégagé de la berme et dans un carré dont il faudra poursuivre la fouille, un gros objet de large diamètre, pris d'abord pour un pithos ou une vasque, doit selon toute vraisemblance être le reste d'un fourneau (fig. 14). Ses parois sont robustes; sa face externe porte de petites cavités faites par l'empreinte d'un doigt régulièrement reportée, qui forment une sorte de décor mais facilitent également la préhension; la face interne est souvent plus sombre, presque bleutée sur certains fragments. Il n'est pas possible dans l'état actuel des travaux de préciser de façon certaine la datation du niveau (151) auquel appartient cet objet non loin duquel furent recueillies des scories. Quelques premiers échantillons de ces matières métalliques scorifiées, brunes, d'aspect spongieux, encore assez pesantes et dont certaines présentent une face arrondie attestant leur place au fond du creuset du fourneau, ont été confiés à un laboratoire (152). On devrait prochainement en connaître la nature et la teneur en métal. Leur aspect oxydé évoque la rouille du fer. Un autre fragment métallique en forme de barre de section quadrangulaire est dense, compact, et relativement brillant. Ne s'agit-il pas plutôt d'un minerai déjà traité physiquement, chimiquement et réduit?

Les fragments du corps supérieur du fourneau sont aujourd'hui partiellement remontés par le restaurateur L. Lentini (153). La parenté formelle de ces fragments avec ceux trouvés dans le quartier industriel de Byrsa, à Carthage, est grande (154). Il faudra compléter la fouille et le recollage de l'ensemble des morceaux de ce bas-fourneau pour en connaître les dimensions conservées. En attendant, on prendra grand intérêt à se reporter aux propositions de reconstruction d'un exemplaire complet par S. Lancel et par J.-P. Thuillier (155).

Plus haut, à mi-pente et au coeur de l'îlot, une autre zone qui recélait elle aussi des scories de même type dans ses strates primitives garde la trace de deux cercles de terre durcie par le feu sur une épais-



Fig. 14 - Carré 85/7 + 8, près de la rue du Rempart. Restes de fourneau. Photo M.F.

seur importante (fig.15). Il pourrait s'agir des marques laissées par deux autres bas-foyers.

D'autres points de la fouille doivent être ré-examinés qui fourniraient de nouveaux indices de cette activité sur l'îlot. On sait déjà par les sondages menés dans les années 1973-1976 que celui qui lui est symétrique, sur le côté Est du grand-axe Nord-Sud, a lui aussi livré des scories (156).

De nombreux objets métalliques en bronze, en fer, et en moindre quantité en plomb, ont été exhumés de la fouille FF1, dont une bonne part provient des niveaux archaïques. Leur état est souvent médiocre, et exigera des soins délicats.

Le sanctuaire de la Malophoros a donné dans le passé et continue de donner des armes, des vases et des fragments de mobilier métallique, ainsi que des bijoux et des outils (157). On pensera également au

beau bassin de bronze à rebord perlé trouvé par A. Rallo-Franco dans une des tombes de la petite nécropole archaïque du plateau de Manuzza (158) qui pourrait être l'un des vases de bronze les plus anciens du site, parvenu avec les premiers colons. Ce type est surtout connu en Sicile orientale et Mégara en a livré plusieurs exemplaires. Vue la datation proposée par A. Rallo dans le dernier quart du VII^e siècle, l'état actuel de nos connaissances ne nous permet pas d'affirmer que ce vase a été fabriqué à Sélinonte.

On rappellera enfin que la matrice au petit cheval trouve des références stylistiques dans les arts graphiques d'Athènes et de Corinthe pour une grande part de ses détails étudiés. On établira un certain parallélisme avec le moule de la figurine de type dédalique et l'on notera l'emprise vraisemblablement très



Fig. 15 - Carré 86/8, niveaux archaïques. Terre durcie par le feu. Photo M.F.

forte de la sphère corinthienne sur les premiers ateliers sélinontins.

Malgré leur grande disparité les documents 3-6 et d'autres encore, parmi lesquels deux péplophores (159) (fig.16), ont été mis au jour ensemble dans le sondage pratiqué sur la rue de Rempart Ouest. La fig. 17 en fait foi. Rappelons que l'étude iconographique et stylistique conduit à proposer une datation dans le dernier tiers du VI^e siècle et le tout début du V^e siècle pour les deux premiers objets, et dans la première moitié du IV^e siècle pour les deux derniers. Il y a là un point de chronologie - et de stratigraphie - difficile

à éclaircir dans l'état actuel d'avancement de l'étude du matériel céramique.

Le niveau stratigraphique auquel elles sont liées - fond de la strate 7, à la limite de 8 - est mélangé et semble contenir de la céramique archaïque aussi bien que des fragments attiques de la fin du V^e siècle; une bonne part du matériel est composée de séries locales communes dont l'étude minutieuse permettra peut-être, après restauration, d'établir des groupes chronologiques distincts et d'y reconnaître des vases de la première moitié du IV^e siècle, période qu'il est particulièrement difficile d'isoler sur l'îlot comme en d'autres régions du site.

On voit nettement sur la coupe stratigraphique (fig.18) que les murs B,C,D ont été détruits et/ou



Fig. 16 a, b - Péplophore. Face et dos. Photo G. Imparato.

successivement arasés, et que sur les deux couches correspondant à leur nivellement, on a fondé la muraille Ouest (A). Les strates 5 et 4 conservent à leur surface des lentilles de sol qui caractérisent deux états dont le plus ancien paraît devoir dater de la deuxième moitié du IV^e siècle - céramique dans le style de Gnathia, amphore du type de la tombe 469 de la nécropole de Contrada Diana à Lipari (160). A cette époque, un espace libre est ménagé à l'intérieur de la zone fortifiée, sur environ 7m (Est-Ouest), à l'emplacement même du sondage, créant ainsi une sorte de petite place. Immédiatement au Sud, au contraire, la rue du Rempart est étranglée et réduite à une largeur de 2-3 m par l'adjonction d'un mur d'angle qui fait une sorte d'avant-corps par rapport à l'édifice

pré-existant. Ce mur présente une orientation qui «sort» de la maille des constructions de la ville grecque dont la mémoire se perd. C'est ce faciès du quartier que verront les Romains, lorsqu'en 250, ils s'empareront de Sélinonte.

La prise en considération simultanée d'une part des indices chronologiques, qu'il faudra absolument préciser, et des éléments stratigraphiques d'autre part, n'aboutit pas encore à la résolution totale des questions que pose la fouille du quartier FF1 et de la portion de la rue du Rempart qui le jouxte. Elle aide cependant à mieux poser les problèmes. Il faudra entre autre vérifier si les couches 7 et 6 ne correspondent pas à un étalement des niveaux de destruction de 409-408. Il faudra aussi faire une part, car il sera



Fig. 17 - Les terres cuites de la rue du Rempart au moment de leur trouvaille. Photo M.F.

peut-être vain d'essayer d'en trouver partout la trace, à une phase de réoccupation, postérieure à la destruction de la fin du V^e siècle, mais que reflètent désormais clairement la statuette d'Asclépios et la triple Hécate. Ces objets expriment la religiosité d'une population grecque ayant survécu au siège et à la prise de la ville par les Carthaginois, et qui a dû se réinstaller de façon irrégulière sur le site. Ce maintien de l'occupation de l'habitat est plus clairement décelable sur la colline de Manuzza (161) jusqu'à la fin du premier quart du IV^e siècle environ. A cette époque les maisons sont abandonnées et une importante nécropole s'implante sur la zone. Il semble que la réoccupation du quartier - avec restructuration du plan en de nombreux points - n'ait donc duré qu'une génération. Parmi les tombes, deux paraissent datables du deuxième quart du siècle, mais la majorité d'entre elles doivent être placées à partir de la moitié du IV^e siècle, et plutôt dans la deuxième moitié, jusqu'au début du III^e siècle.

A l'Ouest du Modione, la fouille systématique de l'«Edifice Triolo Nord» par la Mission Malophoros, met également en évidence une phase de réoccupation du temple après 409 av. J.-C. (162). L'édifice s'effondre peu après, probablement «intorno alla metà del IV secolo a.C.».

Les Puniques ont considérablement remodelé le profil de l'acropole, nivelant très souvent les couches

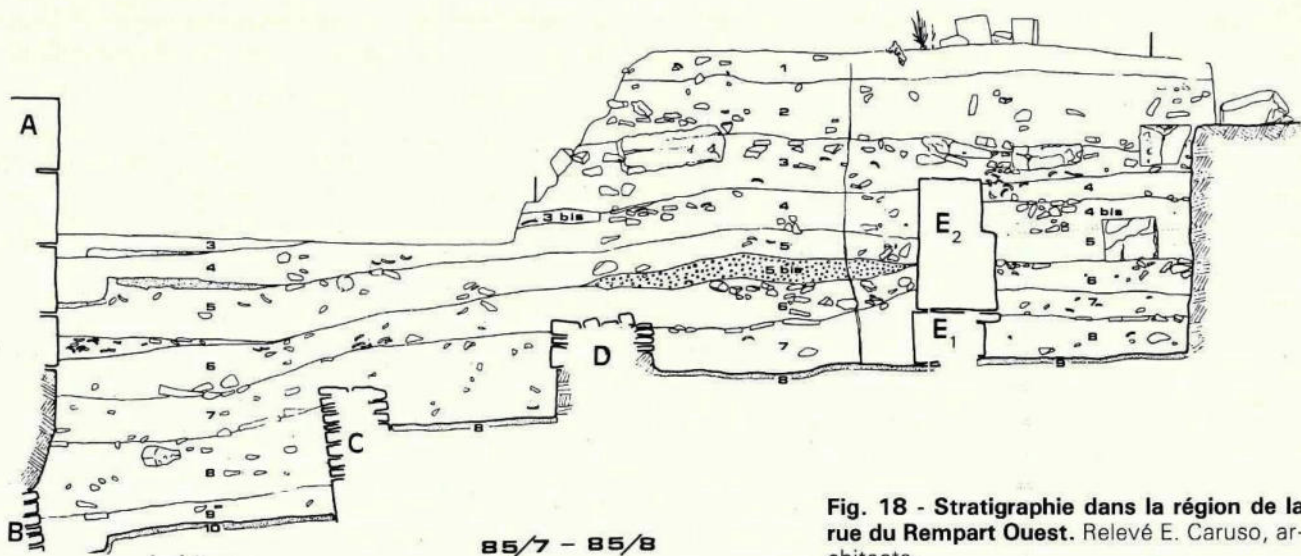


Fig. 18 - Stratigraphie dans la région de la rue du Rempart Ouest. Relevé E. Caruso, architecte.

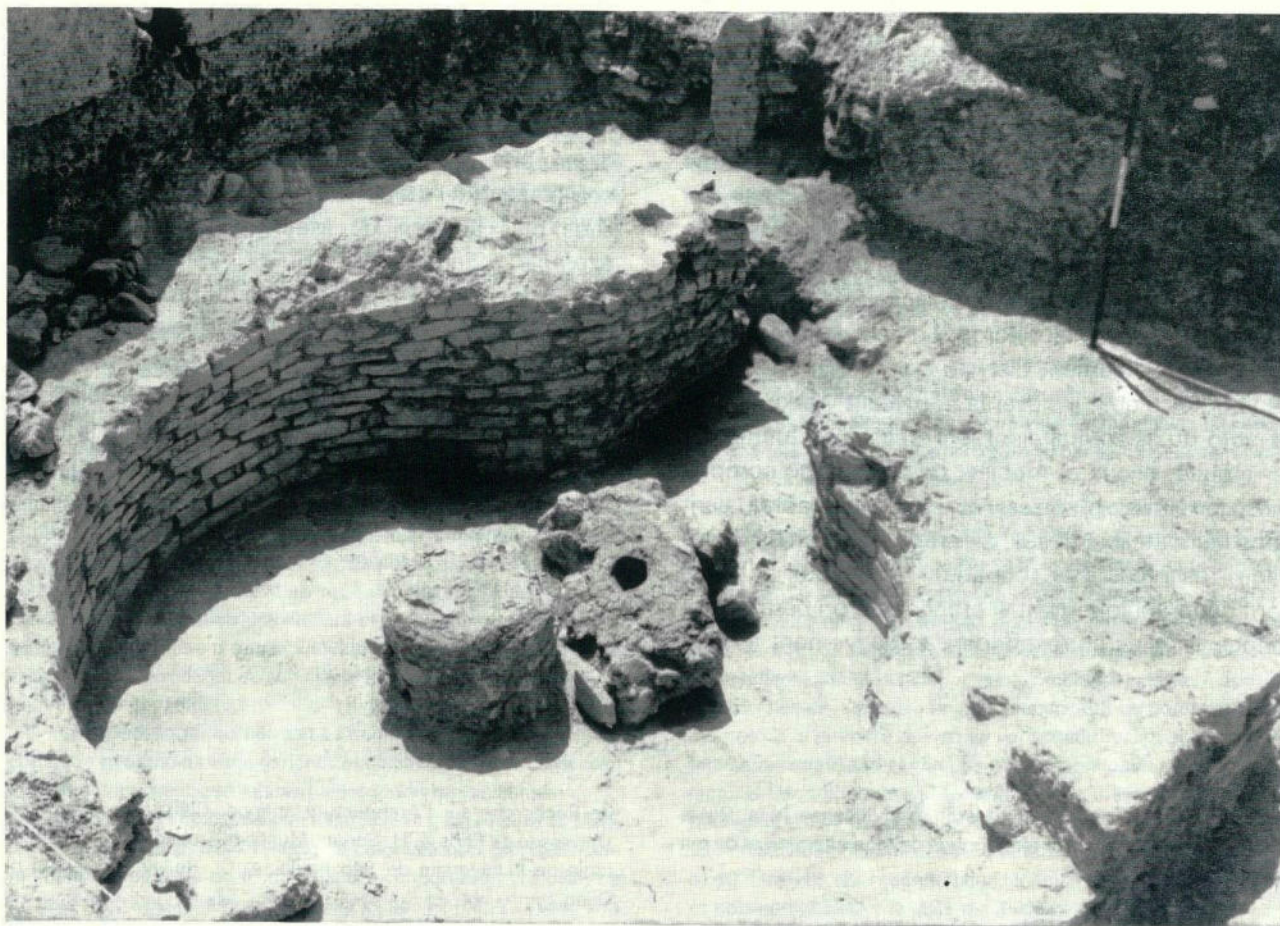


Fig. 19 - Carré 86/6. Four de potier d'époque punique. Photo M.F.

antérieures et faisant par là-même disparaître les traces de l'habitat classique (163) de la période que l'on pourrait attribuer au début du IV^e siècle surtout. A. Di Vita (164) a pu isoler cette phase chronologique lors des sondages qu'il a pratiqués au Sud-Ouest de l'acropole, «devant» le temple C. Ailleurs, il n'est pas rare de rencontrer une stratigraphie où les niveaux «tardifs» sont au contact direct des installations archaïques (165). En d'autres points, en particulier à la périphérie de la zone à l'intérieur du rempart, on observe un épais remblai. Les espaces de circulation, moins affectés par ces remaniements, sont des lieux, qui, pour beaucoup, ont dû mieux préserver les vestiges de l'habitat grec (166); ce semble être le cas de la portion de rue - tardive - que nous avons fouillée le long du rempart occidental, et c'est ce qui explique

la conservation du deuxième groupe de figurines dont l'étude montre qu'elles ne peuvent dater du V^e siècle et doivent appartenir à un contexte «post 409», mais toujours grec, à situer dans la première moitié du IV^e siècle av. J.-C.

Enfin, on notera que si le tracé urbain est partiellement altéré lors de la fermeture de «la ville de l'acropole» (167) à l'intérieur de sa fortification, le type des activités pratiquées par la nouvelle population du quartier FF1 demeure essentiellement artisanal jusqu'en 250, comme l'atteste la trouvaille de trois fours de potiers (168) (fig.19) dans la partie médiane de l'îlot. Ces fours succèdent à d'autres, détruits, mais dont nous conservons la trace par le décompte des déchets de four et d'autres indices dans les niveaux antérieurs.

L'implantation sur cet îlot d'un dense quartier artisanal des arts du feu dès les premières générations de la colonie doit certainement être mise en relation avec sa situation topographique.

On imagine en effet volontiers l'importante zone de circulation que constituait la rue F qui reliait, en longeant le Nord du téménos de l'acropole, les deux ports de Sélinonte, mais aussi, plus largement, l'ensemble des temples de la colline de Marinella au sanctuaire de la Malophoros. Le lieu ne se prêtait-il pas remarquablement bien au commerce? Avant de vénérer les dieux, les clients pouvaient y acquérir les ex-voto qu'ils souhaitaient leur dédier, statuettes de terre cuite, bijoux et mobilier de métal, que coroplastes, orfèvres, bronziers et forgerons fabriquaient dans leurs ateliers (169), à l'arrière des pièces de façade, réservées à la «boutique». Ces deux activités sont géographiquement si proches qu'on peut se demander si elles correspondent effectivement à deux

groupes corporatifs distincts.

L'«attraction» des zones artisanales vers les axes principaux, en proximité des pôles religieux et civiques, en dépit des nuisances - fumées, odeurs acides, bruits - qu'elles engendrent, est un phénomène complexe que l'on constate assez clairement sur des sites plus anciens de Méditerranée orientale, par exemple, à Sarepta (170) ou à Chypre, à Enkomi, Kition, Athienou (171), pour l'Age du Bronze, et en Occident, dans la Carthage du IV^e siècle (172), mais aussi à Mégara Hyblaea (173), métropole sélinontine, où des ateliers de métallurgie ont été localisés au Nord-Ouest de l'agora dans des niveaux de la fin du VIII^e siècle, de peu postérieurs à la fondation de la colonie.

Martine H. Fourmont,
CNRS/IRAA,
PARIS.

NOTES

* Je dédie cet article à Roland Martin et à Vincenzo Tusa. Qu'ils trouvent dans ces pages le témoignage de mon affection et de ma gratitude.

1) A propos des premiers sondages et campagnes de fouilles, on verra M. Fourmont, Sélinonte: fouilles dans la région Nord-Ouest de la rue F, *SicArch*, 46-47, 1981, p. 5-26; Ead. dans *Carthaginesi in Sicilia all'epoca dei due Dionisi*, Table ronde, Palerme, 1981, *Kokalos*, XXVIII-XXIX, 1982-1983, pp. 195-204.

2) Autour de R. Martin ont travaillé B. Friedel, J. de La Genière (Université de Lille III), A. Lemaire, D. Theodorescu et M. Fourmont (tous trois de l'Institut de Recherche sur l'Architecture antique du CNRS). Au fil des années, les architectes J. Rougetet (Centre Jean Bérard), S. Faldetta et E. Caruso (Surintendance de Palerme), et les dessinatrices E. Abbate (Surintendance), M.-G. Froidevaux (IRAA, CNRS) et M. Pierobon (Centre J. Bérard) m'ont apporté leur collaboration à la suite de D. Theodorescu et A. Lemaire.

Les recherches que j'ai conduites sur l'îlot FF1 doivent beaucoup aux membres de la Surintendance et tout particulièrement à l'Inspectrice M.-L. Famà, aux assistants V. Colletta et S. Causi, au gardien D. Etiopia et au restaurateur L. Lentini.

3) L'étude de ces documents a, à de multiples moments, profité des conversations amicales tenues à leur sujet avec S. Besques, conservateur en chef honoraire au Département des Antiquités grecques et romaines du Louvre, M.-Fr. Billot, Institut

de Recherche sur l'Architecture antique, CNRS, B. Holtzmann, Université de Paris X, H. Sarian, Musée d'Archéologie et d'Ethnologie de l'Université de Sao Paulo, et Cl. Rolley, Université de Dijon.

4) Par tradition je conserve le terme «polos». M. Dewailly, Le dinività femminile con polos a Selinunte, *SicArch*, 52-53, 1983, pp. 6-7 et nn. 9-10 p. 10, a pourtant démontré que ce terme ne se trouve qu'à 3 reprises dans les textes anciens - Pausanias. Le mot «kalathos» rend d'ailleurs mieux compte de la forme du couvre-chef porté par la statuette étudiée ici mais voir n. 39, p. 31, ci-dessous. Une autre difficulté naît de l'usage de ce terme dans la littérature archéologique. Il semble en effet appliqué selon les auteurs et parfois dans un même texte, à des objets fort variables. On se reportera p. 8. D'après le *Dictionnaire* de P. Paris et G. Roque, 1909, *πόλος*, désignant la voûte céleste, en est arrivé à avoir le sens de couvre-chef pour Déméter et Héra; *Κάλαθος* est employé pour corbeille, corbeille du chapiteau corinthien et ornement de tête. Le *Dictionnaire* Bailly ne fait pas mention de ces interprétations.

5) D'après E. Meola, Terrecotte orientalizzanti di Gela («*Daedolica Siciliae III*»), *MAL*, XLVIII, Serie Miscellanea I, 1, Rome, 1971, fig. 14, p. 45. Ici le rapport L/I = 1,9/1,7 soit $1 < L/I < 1,2$. Ce rapport est celui du visage, c'est-à-dire sans la chevelure; ce point n'est malheureusement pas très clair chez E. Meola, p. 41, où je ne suis pas parvenue à comprendre à quel endroit précis de la tête les mesures étaient prises. L'auteur parle

toutefois de «visio», ce qui semble exclure la chevelure.

6) M. Dewailly, *loc. cit.*, p. 8; G. Fanara, *ibid.*, p. 14. A. cette interprétation traditionnelle s'ajoute toutefois celle de N. Bookidis et R.S. Stroud, *American Excavations in Old Corinth, Corinth Notes N° 2, Demeter and Persephone in Ancient Corinth*, 1987, fig. 13 p. 15, qui voient dans certaines figurines de terre cuite provenant du sanctuaire de Déméter et Perséphone de l'Acrocorinthe et coiffées du polos, la représentation de prêtresses attachées au culte des déesses.

7) On verra par ex. les figurines étudiées ci-après, p.14-16.

8) E. Meola, *loc. cit.*, pl. II, e et p. 53; pl. V, b et p. 55. A Thasos - N. Weill, *Etudes thasiennes*, XI, 1-2, *La plastique archaïque de Thasos, Figurines et statues de terre cuite de l'Artémision*, I, *Le haut archaïsme*, Athènes-Paris, 1985, p. 160 - cette technique correspond à la série 2 de la Dame au polos, contemporaine de la disparition de l'*epiblema* et du rebord horizontal de la coiffe, remplacé par une stéphane en demi-cercle, ajustée à la forme de la tête. Une autre série est représentée par le maintien du polos haut, comme dans le type ancien; ce polos est moulé en demi-cercle plein, et agrémenté d'un rebord horizontal à sa base. La Dame au polos, création des ateliers thasiens, combine des traits traditionnels crétois à d'autres «novateurs» venant d'Asie Mineure et des îles au tout début du VI^e siècle (pour les associations céramiques, voir p. 163).

Pour «dédalique» qu'elle soit à l'origine, la Dame au Polos, en constitue néanmoins «une variante originale» (p. 166). C'est bien le même sentiment que laissent les documents siciliens.

A propos de l'*epiblema* placé sur le polos, on reverra E. Meola, pl. XXIII, a et p. 70-71 - origine coloniale non précisée -, de même que peut-être pl. II, d, et p. 65 - importation crétoise. La figurine Mormino (E. Meola, pl. XXIV et pp. 72-74; V. Tusa, *Una statuetta di terracotta di tipo «dedalico»*, 1984) trouverait aussi des comparaisons possibles avec Thasos pour son haut (?) polos décoré en relief - «référence» crétoise.

9) E. Meola, *loc. cit.*, pl. IV, a, Syracuse, Musée nat., inv. 13857; pl. XVII, a et b, Gela, Musée nat., inv./ (cass. 279) et 8114; pl. XVII, c, inv. Géla 21428 (Syracuse, Musée nat.); G. Fanara, *loc. cit.*, fig. 1-2, p. 13 (Palerme, inv. 4083); p. 14 et n. 12, p. 15 pour des exemplaires provenant d'autres sites de Grèce et de Sicile. Il s'agit d'un type corinthien.

10) Il est intéressant de remarquer qu'E. Meola, p. 46 et 74, souligne également ce sentiment d'approximation que l'on retire à considérer le dédalique de Corinthe elle-même. Tout se passe comme si la Crète était seule à répondre aux critères de ce style. Cette impression est peut-être due - en bonne part - à l'histoire de la recherche qui au début du siècle, a pris connaissance du «phénomène» dédalique en étudiant les oeuvres crétoises. A Corinthe, encore, le style dédalique se maintient bien au-delà de 620, date limite établie par Rizza pour Gortyne.

11) Voir p. 20 sq.

12) Mis à part les figurines du type cité ci-dessous n.13, le groupe plastique du British Museum (Kl. Wallenstein, *Korinthische Plastik des 7. und 6. Jahrhunderts vor Christus*, Bonn, 1971,

pl. 4,4 et p. 100) (=type II/A), présentant 2 femmes assises sur un char, est un des exemples corinthiens les plus anciens (630-620) qui associe ce bandeau aux boucles perlées. *Ibid.*, pl. 3, 2.5 et p. 98-99 (=type II/A 2), l'aryballe à décor plastique de Berlin, attribué par Dunbabin et Robertson au Peintre de Mac Millan, et par Benson au P. d'Ekphantos, daté de 650 environ, et, pl. 3,3.6 et p. 101 (=type II/B1 vers 640), la terre cuite de Corinthe fourniraient 2 cas où ce bandeau est associé à la coiffure à étage, au milieu du VII^e siècle. C'est en fait cette association qui semble préférée à Corinthe où l'on voit que le bandeau tend à disparaître lorsque ce sont des boucles perlées qui encadrent le visage.

13) Dans le décor de vases plastiques, le fragment d'Egine, Musée, inv. A 21 (inédit), semble être l'un des derniers exemples à le comporter. Il descend nettement sur les tempes et est partagé par une raie médiane; daté de 580-570 par Kl. Wallenstein, *ibid.*, pl. 14, 1,2, et p. 131 (type V/A 7).

14) E. Dyggve, *Das Laphrion der Tempelbezirk von Kalydon*, Copenhague, 1948, p. 143, fig. 156 p. 142, fig. 228 p. 229; cet antéfixe, attribué au «bunte Dach», est classé dans le groupe I a, daté par l'auteur, en accord avec Rhomaios, vers 610 av. J.-C. (p. 230 et n. 1); datation acceptée par Payne qui le place dans le CA; M. Mertens-Horn, *Beobachtungen an dädalischen Tondächern*, *Jdl*, 93, 1978, p. 54, y reconnaît la facture du «tournant du siècle», soit de la fin du CA aussi. Sur ce bourrelet étaient ajoutées à la peinture des stries verticales. Egalement N.A. Winter, *Terracotta Representations of Human Heads Used as Architectural Decoration in the Archaic Period*, thèse Ph. D., Univ. of Michigan, 1974 (repro. *Ann Arbor*, 1978), p. 14-15.

15) Pour Thermos: M. Mertens-Horn, *loc. cit.*, fig. 12 p. 40-44 et 46, qui reconnaît dans le toit 1 une influence argienne et non corinthienne, le date du 3^e quart du VII^e siècle.

16) Les statues assises de Prinias (P. Demargne, *Naissance de l'art grec*, Paris, 1964, fig. 456 p. 352), ont une frange à boucles stylisées.

17) F. Boitani Visentini, Le ceramiche decorate di importazione greco-orientale di Gravisca, dans *Les Céramiques de Grèce de l'Est* (Colloque J. Bérard, 6-9 Juillet 1976), Paris-Naples, 1978, p. 220-221 et pl. XCIII, fig. 12,2. D'après l'auteur, les exemples de Gravisca, Tarente, Tocra, Corinthe, Théra se placent dans le 2^e et le 3^e tiers du VI^e siècle. L'exemple de Gravisca présente un bourrelet divisé par une raie médiane à peine indiquée plastiquement. Le cas très particulier représenté par le décor de lyre en ivoire de Samos, où le jeune homme agenouillé qui figure sur le montant de l'instrument a une chevelure qui associe la frange à boucle à des masses ondulées verticalement, rassemblées par un lien sur la poitrine, doit aujourd'hui être reconsidéré en tenant compte de l'attribution de l'objet aux ateliers de Corinthe, attribution proposée par F. Croissant, *Matériaux pour une histoire du style corinthien*, *BCH*, 112, 1988, p. 92 sq.

18) Sur cette question, on se reportera à S. Besques et B. Bourgeois, Une tête dédalique de Tarente, Remarques sur sa restauration, *Revue du Louvre*, Juin 1985, n°3, p. 169-173.

19) M. Borda, *Arte dedalica a Taranto*, 1979, n°4,

pp. 34-35, n° 5, pp. 36-38 et fig. 6.

20) V. Tusa, *La scultura in pietra di Selinunte*, Palerme, 1983, p. 132-134, n° 41-44; p. 186-187; E. Paribeni, dans V. Tusa, *ibid.*, p. 26-27. Sa présence sur les chevelures des déesses de la métope de Déméter, Coré et Hécate n'est pas moins intéressante à constater et constitue une justification supplémentaire pour la date au tout début du VI^e siècle proposée par V. Tusa, *ibid.*, p. 109, n° 1.

21) E. Meola, pl. IV, b, p. 66-77 et n. 260 p. 67, pl. XVIII, a-c p. 66-77; il s'agit du type dont G. Fanara, *loc.cit.*, fig. 1-2, p. 13, étudie un exemple inédit de la Malophoros à Sélinonte et qu'elle date de la 1^{re} moitié du VI^e siècle, plutôt du début.

22) Thasos, musée, inv. 2085, provenant de l'Artémision, *Catalogue exposition «Mer Egée, Grèce des Iles»* (Paris, Louvre, 26 Avril - 3 Septembre 1979), Paris 1979 p. 117-118, n° 59, daté vers 660 av. J.-C.; F. Salviat et N. Weill, *BCH*, 84, 1960, p. 347-386, pl. IV-VI.

23) J. Charbonneaux, R. Martin, F. Villard, *Grèce archaïque*, Paris, 1968, fig. 50 p. 47: daté vers 620; l'épaisse frange n'est plus horizontale.

24) Il est impossible d'évaluer la durée d'utilisation de notre moule et donc d'affirmer qu'il est strictement contemporain de ce matériel. Pour les associations, voir ci-après, p. 21-23.

25) L'ample bilan proposé par E. Meola en 1971 pour l'ensemble des sites de l'île (p. 78-79) n'en mentionne pas.

26) Voir ci-dessous, p. 22.

27) Il s'agit de la même zone, fouillée sur 2 campagnes.

28) Sous presse.

29) La présence de coupes ioniennes de type A2 et B1 invite à fixer ce *terminus*.

30) P. 24.

31) Seule la partie gauche est conservée; la ligne est très épaufree mais l'angle gauche donne un repair assez bon pour prendre cette mesure. Hauteur: 19 cm environ. Argile ocre rouge soutenu - mica?; épais engobe ocre beige clair, quelques trous en surface, causés par des bulles d'air. Pas de traces de polychromie visibles à l'oeil nu.

32) On préférera définitivement le terme «protomé» à celui de «masque» et l'on se reportera à F. Croissant, *BEFAR*, 250, *Les protomés féminines archaïques, Recherches sur les représentations du visage dans la plastique grecque de 550 à 480 av. J.-C.*, Athènes, EFA/Paris, Diffusion De Boccard, 1983, p. 2 et n. 6, p. 16 et n. 3.

33) F. Croissant, *ibid.*, p. 192.

34) *MAL*, XXXII, 1927, Col. 279 et pl. LXV, 2: «Maschera muliebre con collo esageratamente lungo e due fascie laterali, esprimenti i lembi dello himation, sollevato sulla parte posteriore della testa (...). Ha il polos e alla base di questo una corona (?). alt. cm 21».

35) F. Croissant, *op.cit.*; cette remarque ne portait pas spécialement sur le polos.

36) *Ibid.*, p. 296, «C'est ainsi du moins que l'on désigne habituellement leur couvre-chef (cf. par exemple *Corinthe*, XV, 2, p. 100), mais à vrai dire je ne vois pas comment on peut décider

qu'il ne s'agit pas d'un diadème comme celui du sphinx de Thèbes (M.-Fr. Billot, *BCH*, 101, 1977, p. 408-409)». En fait, certains documents corinthiens figurés - sur des vases plastiques, des *perirrhantéria* et des terres cuites - sont représentés avec un polos et F. Croissant, p. 296, n'émet aucun doute sur l'origine corinthienne de ce type iconographique. Je dois personnellement de nombreux conseils et indications bibliographiques à l'amitié de M.-Fr. Billot.

37) Le polos de type béotien est étudié par E. Simon, *RA*, 1978, p. 205-220.

38) Ce sont les exemples pris dans la grande sculpture et dans les vases plastiques qui fournissent dans l'ouvrage de F. Croissant les véritables représentations de figures féminines coiffées du polos:

Sphinx de Spata (Athènes, MN 28), pl. 94-95;

Coré de Berlin (Berlin, 1800) pl. 96;

Coré de Lyon (Acr. 269 + Lyon) pl. 100;

Rhyton FR de Würzburg 624, pl. 114;

Rhyton FR de Tarquinia 6845, pl. 118.

Cette liste est évidemment restreinte et due à la stricte nécessité de la comparaison. Pour l'usage du terme «kalathos», on verra M. Dewailly, La divinité féminile con polos a Selinunte, *Sicarch*, 52-53, 1983, p. 7. On complètera cette étude par F. Croissant, *op.cit.*, sur l'apparition du kalathos au V^e siècle. Le mot est donc impropre pour les périodes antérieures et la coiffure assez haute parfois, évasée toujours, que l'on rencontre sur les protomés archaïques doit être un diadème.

39) Gela: la stipe votiva arcaica, *MAL*, XLVI, 1963, Col. 1-78, pl. I-XLVI. La thèse que J.P. Uhlenbrock a soutenu en 1978 à la New York State University sous le titre *The Protomai from Gela: History, Chronology and Style*, mentionne presque un millier de pièces issues d'environ une centaine de moules ou séries.

Elle a officiellement paru à Rome sous le titre *The Terracotta Protomai from Gela: A Discussion of Local Style in Archaic Sicily*, en 1988, époque à laquelle le manuscrit de cet article était déjà remis à la rédaction de *Sicilia Archeologica*. L'ouvrage n'a été diffusé en France qu'en 1990.

40) P. Orlandini, *ibid.* Col. 10.

41) Il s'agit plus particulièrement des: pl. I, b, e, f; pl. II, b, c, d, e; pl. IV, a - c.

42) *Ibid.* Col. 10.

43) L'urgence de constituer des monographies par site est indéniable. On comprend leur grand intérêt lorsqu'on lit la publication récente de M. Barra-Bagnasco, *Protomi in terracotta da Locri Epizefiri*, Turin, 1986; rien ne peut toutefois y être comparé de près à la pièce que nous étudions, ce qui est aussi un renseignement en soi, qui confirme le caractère étonnamment local de ce type d'objet dans son immense majorité.

44) *Ibid.* Col. 217.

45) Voir p. 26.

46) Pour l'ensemble de la bibliographie «récente» sur les t.c. on aura avantage à se reporter à S. Besques, D. Kassab, A. de Fe-noyl et P. Ballet, Cinquante ans de découvertes et de travaux sur

les figurines de terre cuite grecques et romaines, *RA*, 1985, p. 77-114 et plus particulièrement au chapitre III, «Italie méridionale, Sicile, Sardaigne», p. 97-108, sous la signature de S. Besques. Pour la sculpture de pierre, on verra par ex. J. Boardman, *Greek Sculpture, The Archaic Period*, Londres, 1978 et V. Tusa, *La scultura in pietra di Selinunte* (nombreuses occurrences), et la bibliographie attenante.

47) F. Croissant, p. 215.

48) Kl. Wallenstein, *Korinthische Plastik des 7. und 6. Jahrhunderts vor Christus*, Bonn, 1971, p. 39 et pl. 6, 3 - 4, section III/A1 = Payne, *NC*, pl. 47, 7 - 8; puis chapitre IV, p. 44-51, section groupe IV, où les pyxides sont réparties en 3 groupes: I (600-595), II (595-585), III (585-575).

49) F. Croissant, p. 6.

50) *MAL*, 1927, Col. 216-217.

51) N. A. Winter, *op.cit.*, et n. 84.

52) Barbara A. Barletta, *Ionic Influence in Archaic Sicily: The Monumental Art*, 1983, p. 220; l'auteur considère que cette influence touche Sélinonte au début du 2^e quart du VI^e siècle avec le décor «de deux monuments non ioniques: le temple aux acrotères en spirale et le Mégaron de la Malophoros». Pour un compte-rendu de l'ensemble du livre, on verra M. Fr. Billot, *RA*, 1989/2, p. 378-381.

53) Volker Kästner, *Archaische Baukeramik der Westgriechen, Untersuchung zur Entwicklung und zum Formenbestand der Trauziegeldächer in Kampanien, Unteritalien und Sizilien*, Thèse dactylographiée, Humbolt-Universität zu Berlin, 1982, p. 189. Le chapitre VI est consacré aux «Übriges Sizilien Fraukopfantefixe». L'exemplaire le plus ancien provient de Morgantina. Les sites de Syracuse, Mégara Hyblaea, Caltagirone et Himère en ont également livré.

54) On ajoutera le dossier des appliques sur les vases de bronze.

55) Voir ci-dessus n. 40.

56) Les objets 3-6 présentés dans cet article ont été trouvés, ensemble, avec notre protomé, et le matériel céramique en cours d'étude ne permet pas - ou pas encore - de préciser nos connaissances. On verra p. 26.

57) «Fase più sviluppata» selon Gabrici, c'est-à-dire le chapitre précédant celui consacré au V^e siècle.

58) N. A. Winter, *op.cit.*, pp. 137-138, estime à environ 10% le retrait causé par une opération de surmoulage pour une antefixe. C'est bien l'ordre de différence de grandeur que l'on constate entre les 2 protomés ici comparées.

59) On serait amené à élargir le dossier à la Campanie qui présente la même évolution, sans que rien, dans l'état actuel de la question, ne permette d'établir une relation décisive entre les deux régions, n'était le commerce corinthien.

60) F. Croissant, n. 5 p. 1. A la relecture des épreuves de cet article (avril 1991), je peux profiter de l'inventaire des protomés donné par J.P. Uhlenbrock, p. 128-129 (*op.cit.* ci-dessus n. 40), pour ajouter que l'unique autre protomé recueillie sur l'acropole provient des nettoyages exécutés en 1966 dans la région située à l'Est du temple A. Elle est de type agrigentin et appartient à un

ensemble composé de nombreux vases, de quelques figurines et de pesons qui pourraient être interprétés comme objets à caractère votif.

61) Voir p. 26.

62) J. Boardman, *Athenian Black Figure Vases*, Londres, 1974, fig. 209: 510-500 av. J.-C.; J. D. Beazley, *Paralipomena*, 168, 2 bis (Toledo, Mus. of Art, 1958-69): 510-500 av. J.-C.

63) Lausanne, Collection Gillet; J. Boardman, *op.cit.*, fig. 266; J.D. Beazley, *op.cit.*, 247: 500-480 av. J.-C.

64) Musée des Beaux-Arts 51.28; J. Boardman, *Athenian Red Figure Vases, The Archaic Period*, Londres, 1975, fig. 5. 3; J.D. Beazley, *ARV*, 1617, 15: 530-515 av. J.-C.

65) *Antikensammlungen* 2302; J. Boardman, *op.cit.*, fig. 11; J.D. Beazley, *op.cit.*, 6, 1: 520-500 av. J.-C. environ.

66) J. Boardman, *op.cit.*, p. 17.

67) Boston, Mus. of Fine Arts 10.221; J. Boardman, *op.cit.*, fig. 28; J.D. Beazley, *op.cit.*, 16.14: 525-500 av. J.-C.

68) Munich, *Antikensammlungen* 2309; J. Boardman, *op.cit.*, fig. 34.2; J.D. Beazley, *op.cit.*, 27, 4: 520-500 av. J.-C.

69) Paris, Louvre G 42; J. Boardman, fig. 41. 1; J.D. Beazley, 23, 1: 525-510 av. J.-C.

70) Londres, BM, E 8; J. Boardman, fig. 65; J.D. Beazley, 63, 88: 525-500 av. J.-C.

71) Rome, Villa Giulia, 27, 250; J. Boardman, fig. 97; J.D. Beazley 127, 30: atelier encore actif vers 510.

72) Outre la mode, on comprendra le plaisir du peintre à rendre ces festons dans la technique de la figure rouge qui autorisait tous les effets souhaités. Par contraste et à même époque, on voit combien il était plus laborieux de parvenir à un résultat identique avec le burin dans les dernières œuvres de la figure noire.

73) Vienne, Kunsthistorisches Museum 3725; J. Boardman, fig. 143; J.D. Beazley, 204, 109: 500-480 av. J.-C. Les derniers effets de ce style se font sentir dans les drapés du Peintre de Pan, vers 480; J. Boardman, fig. 338. 1, 2 et p. 181.

74) P. de La Coste-Messelière, *Delphes*, Paris, 1957, fig. 91 et p. 322: vers 525 av. J.-C..

75) Id., fig. 113 et p. 325: «490-489 av. J.-C.».

76) J. Boardman, *Greek Sculpture, The Archaic Period*, Londres, 1978, fig. 206. 1: 500-490 av. J.-C..

77) *Grèce classique*, Paris, 1969, fig. 105 et p. 102.

78) V. Tusa, *La scultura in pietra di Selinunte*, Palerme, 1984, n° 10 et 11, p. 118-119: fin VI^e, plutôt après 525 av. J.-C.

79) Id. n° 13. 15, p. 120-122: 470-460 av. J.-C. Il s'agit des dates les plus basses pour les documents de référence considérés dans cette étude.

80) E. Gabrici, *MAL*, 1927, pl. XXXII, 1 et col. 197-198.

81) Dans un tel cas, des analyses en laboratoire donneraient des renseignements très éclairants.

82) Il ne m'a malheureusement pas été possible de photographier ce fragment lors de mon dernier séjour à Sélinonte.

83) En cela, la terre cuite diffère totalement de la petite sculpture de pierre.

84) B. Holtzmann, s.v. «Asclépios», dans *LIMC II*, Bâle, 1984, p. 866.

85) B. Holtzmann, *op.cit.*, p. 894-895 et figg. 154-233.

86) M. Bell III, *Morgantina Studies, 1, The Terracottas*, Princeton, 1985, p. 167-168, pl. 66-67, n° 295-299, p. 88-91. J'exclurai du groupe le n° 295, pl. 66 et p. 167, dans lequel S. Besques m'invite à reconnaître une Aphrodite, et ne tiendrai pas compte de la série, trouvée dans un puits de Syracuse, que l'auteur (*ibid.*, p. 106-107, n. 81) rapproche de ce n° 295 de Morgantina.

87) *Op.cit.*, p. 89.

88) R. Martin et H. Metzger, *La religion grecque*, Paris, 1976, p. 71.

89) Thymèlè, *Recherches sur la signification et la destination des monuments circulaires dans l'architecture de la Grèce*, Paris, 1939, p. 325 sq.

90) *Les grandes divinités de la Grèce*, Paris, 1966, p. 228-229 et p. 236.

91) *Ibid.* p. 237.

92) Les têtes sont pratiquement interchangeables avec les types féminins contemporains.

93) P. 206-208, pl. 111 n° 678-695.

94) P. 207 et pl. 111.

95) *Op.cit.*, p. 895 et n° 320-354. Les types «Epidaure» et «Vélia» suivent la même iconographie.

96) Le n° 377 qui en est une variante provient d'Olynthe, détruite en 348 av. J.-C., d'après la chronologie traditionnelle. On sait toutefois que le matériel d'Olynthe, en cours de ré-examen, semble indiquer que le site a continué d'être habité après cette date. Pour cette question importante pour l'étude du IV^e siècle, voir S.I. Rotroff, *Three Centuries of Hellenistic Terracottas, A Chronological Commentary on the Contexts*, dans *Hellenistic Pottery and Terracottas* (réimp. *Hesperia*, 1987, par H.A. et D.B. Thompson), p. 183-184 et n.10.

97) Une monnaie de l'époque de Septime-Sévère nous en conserve l'image.

98) B. Holtzmann, *op.cit.*, p. 866.

99) D: tête barbue/R: serpent: 241-210 av. J.-C. *SNG Copenhagen*, «Sicily», n° 121-122.

100) Cinquante ans de découvertes et de travaux sur les figurines de terre cuite grecques et romaines, III, Italie méridionale, Sicile, Sardaigne, *RA*, 1985, p. 97-108.

101) Voir p. 26.

102) Vers 370; B. Holtzmann, *op.cit.*, p. 894.

103) Je lui dois également la matérialisation de tous les recollages pour les autres figurines présentées dans cet article.

104) Très rares sont les *hecataia* illustrés dans l'étude de Th. Kraus, *Hekate, Studien zu Wesen und Bild der Göttin in Kleinasien und Griechenland*, Heidelberg, 1960, qui présentent un polos unique: pl. 9, Venise, Mus. arch. 155; pl. 16, Paris, BN; pl. 24, Thasos, musée, inv. 639 (fragment de relief où les 3 figures sont adossées à un pilier triangulaire).

105) Pas de traces de peinture ni d'engobe.

106) Peu de fragments paraissent malheureusement pouvoir

être ajoutés par la suite.

107) Les 6 ouvertures d'encastrement des avant-bras et l'ouverture au sommet des têtes faisaient également office d'évents.

108) *Agora*, XI, *Archaic and Archaistic Sculpture*, Princeton, 1965, p. 86 sq. Le chapitre souligne le nombre important des *hecataia* trouvés à Athènes par rapport aux autres sites. Pour ces derniers, on verra Th. Kraus, *op.cit.*, Annexe II, p. 169-171, et III, p. 172-181. Sur les 8 ou 9 ex. illustrés, seuls 4 ont une provenance connue: pl. 18, 1-3, Copenhague, Nationalmus. ABd 159, de Larissa; pl. 20,2, Thasos, Mus. 1045, de Thasos; pl. 23, 1, Samos; pl. 23, 2, Athènes, Mus. nat. 303, d'Epidaure.

109) Ch. Picard, *Manuel d'archéologie grecque*, II, 2, Paris, 1939, commente Pausanias et rappelle que l'Hécate Epipyrgidia, consacrée auprès du temple d'Athéna Niké après 432 «n'était pas sans rapport avec les Charites, qui avaient eu leur niche cultuelle vers l'entrée de l'Acropole». Mais aucune description ni aucun *hecataion* datable du V^e siècle n'existe pour garantir que les Charites figuraient sur l'oeuvre d'Alcamène. Leur présence sur les copies conservées pourrait être due à une interprétation postérieure. Socrate, fils de Sophroniscos, passe pour avoir sculpté les Charites que Pausanias (II, 22, 8) a vues dans la même zone de l'Acropole. Il s'agirait d'une oeuvre antérieure à l'Hermès Propylaios et à l'Hécate Epipyrgidia, datée par Ch. Picard (*Manuel*, II, 2, p. 554 et n. 3), des années 470-460. Il est impossible d'affirmer qu'Alcamène avait, lui aussi, accompagné le nouveau type de la triple Hécate d'une ronde de Grâces et d'écarter l'hypothèse d'une adjonction par contamination d'une oeuvre sur l'autre pour les séries postérieures.

110) M. Bell, p. 138, n° 95 et 96, a-b; l'auteur identifie les bustes à épaules à Perséphone.

111) *Manuel*, II, 2, fig. 227 p. 555; *ibid.* n. 3 p. 554.

112) *Ibid.*, p. 559-560 et n. 4 p. 559.

113) On n'ajoutera rien ici au grand débat sur l'aspect archaïsant que l'on prête généralement à cette oeuvre. Voir Ch. Picard, *op.cit.*, p. 557-559; E. Harrison, *op.cit.*, p. 62-64 et 97.

114) On ne trouvera donc jamais de matrice correspondant à l'image complète de cet *hecataion*, mais seulement celle du buste à épaules ayant servi à le construire.

115) Hekate in Athen, *AM*, 101, 1985, p. 271-284.

116) Les dates hautes (IV^e siècle av. J.-C.) jadis proposées par Th. Kraus sont désormais controversées. E. Harrison, *op.cit.*, p. 87-88.

117) Principalement les bois d'Alexandrie: Alexandrie, Musée, inv. 19690; E. Breccia, *Monuments de l'Egypte gréco-romaine*, 1926-1934, pl. LXXXIV, 1; un autre ex. en bois est conservé au Metropolitan Mus., inv. 39. 11. 1, *AJA*, 44, 1940, fig. 3 p. 294. Quelques autres *hecataia* sont coulés dans le bronze: Paris, Bibliothèque Nat.

118) Pourtant Harrison, p. 95, et d'autres pensent que les *hecataia* devaient être nombreux à protéger les habitations et par ce fait même avoir été reproduits en matériau «bon marché» dont la terre cuite.

119) Ci-dessous, p. 26.

120) Ci-dessus, p. 14-16 et p. 26; outre les données strati-

graphiques, les deux terres cuites présentent des similitudes d'argile, de cuisson et de technique de façonnage.

121) Th. Kraus, *op. cit.*, pl. 23, 2 et p. 175. Il m'a semblé préférable de ne pas utiliser la typologie de Petersen, souhaitant laisser à H. Sarian toute facilité d'intégrer ce document à la classification qu'elle proposera dans *LIMC*, IV, s.v. «Hécate», à paraître prochainement.

122) Ci-après, n. 137.

123) Voir n. 5, ci-dessus.

124) Outre ces deux séries stylistiques expliquables par l'origine historique de cette colonie, on notera - pl. XII, a et p. 77 - la présence de figurines locales, d'influence rhodienne ou plutôt laconienne - p. 80. La plastique laconienne n'était pas alors attestée dans le dédalique de l'île. S'il faut en admettre l'attribution, cette terre cuite de Géla est la première reconnue, à laquelle il faut aujourd'hui ajouter le décor de *perirrhantion* en pierre publié par V. Tusa, *La scultura in pietra di Selinunte*, n° 28, p. 129.

125) E. Meola, *ibid.*, p. 79 et n. 319. Tous sont à dater dans le VI^e siècle, dit-elle. On nuancera en se reportant ci-dessous.

126) Les importations corinthiennes sont très précoces à Mégara et présentes dès la première moitié du VII^e siècle. A Syracuse, le seul document de plastique protocorinthienne est un décor d'aryballe; le reste est plutôt récent. A Sélinonte tous sont «di datazione posteriore al VII sec.». Pour Géla, «le importazioni e le imitazioni corinzie cominciano invece ad apparire solo negli ultimi anni del VII sec.». E. Meola, p. 78-79 et n. 317-322. L'étude des contacts entre les sites de Sicile devra évidemment être complétée par celle des routes maritimes.

127) On parle de «protodédalique».

128) MAL, 1927, col. 298.

129) Le matériel est actuellement entièrement révisé par l'équipe qui est chargée de la publier et de poursuivre les fouilles dans cette zone. Peut-être constatera-t-on bientôt que Gabrici, poussé lui aussi par la «mode» de son temps, écarte d'autres séries céramiques. Le problème se pose tout particulièrement pour la céramique locale, non reconnue alors. Les sélinontins auraient offert à leurs divinités les vases qu'ils estimaient le plus et qui leur parvenaient de façon régulière depuis plusieurs générations. Cela n'empêcherait nullement que dans la vie quotidienne, ils aient fait l'acquisition d'autres importations.

130) *Histoire du culte dans le sanctuaire de la Malophoros à Sélinonte*, thèse de doctorat, Université de Lille III, 1987.

131) *Ibid.*, p. 69 du manuscrit.

132) Le arti figurative dalle origini al V secolo a.C., dans *Sikanie*, p. 168-169 et fig. 153. Il s'agit là d'un objet qui pose à lui seul le problème du début des productions locales que nous reprenons ci-dessous.

133) Le importazioni greco-orientali a Selinunte a seguito dei più recenti scavi, dans *Les céramiques de Grèce de l'Est et leur diffusion en Occident* (1976), Paris - Naples, 1978, p. 99-103.

134) C'est cette même phase mixte qui caractérise le niveau primitif reconnu sur l'îlot FF1 où certains fragments corinthiens sub-géométriques et plusieurs coupes ioniennes constitueraient le matériel le plus ancien.

135) Selon le fouilleur, la céramique locale est absente à la fin du VII^e et au début du VI^e siècle et n'apparaît seulement qu'à partir du «primo quarto avanzato del VI secolo», en association avec le Corinthien Moyen (*ibid.*, p. 102).

136) Il est peut-être bon de rappeler ici une remarque d'A. Rallo-Franco (*ibid.*, p. 101) pour qui les productions corinthiennes devaient être plus prisées que les autres par les Sélinontins puisqu'au moment où naissent les ateliers céramiques locaux, ce sont ces vases qu'ils imiteront principalement, outre ceux de Mégara auxquels ils devaient être, pour des raisons que l'on pourrait dire «affectives», particulièrement attachés.

137) Le niveau, rappelons-le encore, ne correspond pas exactement à l'état 1 de la construction relevée dans cette zone, mais à une recharge de sol, légèrement postérieure. Pour l'inventaire des fragments les plus anciens recueillis dans la même région, voir mon intervention au Colloque *Megara Nysaea, Megara Hyblaea, Sélinonte*, organisé par la Société Française d'Archéologie Classique, Paris, Décembre 1982. Le texte est encore inédit à ce jour.

Voir également M. Fourmont, Sélinonte: fouille dans la région nord-ouest de la rue F, *SicArch*, 46-47, 1981, fig. 13 p. 14, figg. 16-18 pp. 16-17.

138) Le matériel CA est peu fréquent mais on le trouve signalé dans la zone de la Malophoros.

139) M. Riotto, Per un ampliamento della problematica sulla coroplastica selinuntina, *SicArch*, 54-55, 1984, pp. 64-65 et n. 10, p. 73, fait une analyse différente du constat de Gabrici. Pour lui, à croire l'illustre savant, l'association prétendue avec les figurines de type ionien conduirait à descendre la chronologie du groupe dédalique «intorno alla metà del VI secolo a.C.», datation qu'il refuse de retenir. Il en arrive donc à dissocier les 2 catégories de terres cuites: «possiamo facilmente distinguere nelle terrecotte selinuntine una prima fase dedalica, databile approssimativamente in uno spazio di tempo tra la fine del VII, fino a tutta la prima metà del VI secolo a.C.». Les dates se trouvent ainsi légèrement plus remontées que ce que propose E. Meola. Sans donner ses arguments, M. Riotto conclut que «le terracotte dedaliche precedono quelle ioniche d'importazione».

140) Notre moule, nous l'avons vu, n'entre pas totalement dans cette catégorie.

141) *La scultura in pietra di Selinunte*, n° 41-44, pp. 132-134. Les lampes proviennent des strates 1 et 2 de la Malophoros.

142) F. Villard, *Megara Hyblaea*, 2, *La céramique archaïque*, Paris, 1964, p. 75: pour Mégara. «quelques fragments», de la fin VIII^e à la deuxième du VII^e; *Id.*, Influence de la céramique orientalisante des Cyclades en Occident, dans G. Rougemont, *Les Cyclades, Matériaux pour une étude de géographie historique*, CNRS, Lyon, 1983 (Table ronde réunie à l'Université de Dijon les 11, 12 et 13 mars 1982). Les lampes, pour rares qu'elles soient - plus rares encore sont les exemplaires figurés -, se rencontrent en Italie du Sud, à Syracuse et à Sélinonte: le parcours semblerait tracé. Le courant cycladique reste faible mais existe dès le VIII^e siècle, comme l'attestent les fragments céramiques signalés par

F. Villard à Rhégion, Villasmundo, Mégara Hyblaea, Syracuse et Géla. Il s'intensifie quelque peu dans le VII^e siècle - Policoro, Milazzo -, surtout dans la deuxième moitié du siècle, si l'on suit les publications anciennes sur lesquelles s'appuie F. Villard. Outre la céramique, ce courant commercial est encore représenté au VI^e siècle par le Couros de Mégara et l'emploi fréquent des marbres insulaires dans la sculpture de Sélinonte - V. Tusa, *La scultura in pietra*.

143) Si l'on reprend les pages consacrées par V. Tusa aux lampes dédaliques en marbre trouvées à la Malophoros, on constate que la lampe n° 42 de sa publication - p. 133 -, qui est l'exemplaire le plus soigné et dont le marbre est donné pour cycladique, provient de la «stipe arcaissima» nelle fondazioni del «primitivo tempio della Malophoros» - il s'agit du mégaron; voir M. Dewailly, thèse, pp. 45-46. Le n° 43 - de marbre jaunâtre - a été recueilli dans la partie Ouest des propylées et daterait, comme le numéro précédent, de la fin du VII^e ou du début du VI^e siècle. Le n° 44 - de marbre gris - provient des strates «appartenenti al primo megaron, cioè al periodo più antico del santuario (fine VII a.C.)». Le n° 41, de marbre non précisé, a été mis en relation - par Gabrici - avec la couche correspondant «al secondo megaron» - V. Tusa, p. 133 -, soit le Temple.

144) «et, peut-être, (les) quelques statuettes de ce même style et de même provenance», dit-elle.

145) *Id.*, n. 28 p. 129.

146) Le type «a nastro» continue d'être fabriqué et exporté jusque vers le milieu de la deuxième moitié du VI^e siècle.

147) *Il santuario sull'Acropoli di Gortina*, Rome, 1968, p. 213-244; fin du «vrai» dédalique: vers 620 av. J.-C. P. Demargne (*Naissance de l'art grec*), Paris, 1964, p. 385, fait une remarque importante à propos de l'évolution du style en Crète: «Dans l'effort dédalique pour dégager la sculpture des formes primitives, la Crète fut la première (aussi) et elle n'échoua qu'au début du VI^e siècle, quand il fallait dépasser les formules dédaliques. D'autres alors prirent le relais».

148) E. Meola (p. 22) souligne l'aspect incomplet, partiel, que l'on décèle dans le dédalique de Corinthe et de Rhodes qui produisent elles-mêmes du «dédalisant» plutôt que du dédalique. Cette différence d'appréciation s'exprime encore par rapport au modèle de référence théorique construit autour des oeuvres crétoises (voir ci-après). La petite plastique thasienne - N. Weill, *op.cit.* - fournit un autre témoignage de déphasage chronologique. On voit ainsi se dessiner une sorte de couronne périphérique autour de 2 grands pôles - la Crète et Corinthe - qui développent un style et le diffusent au départ presque simultanément. Mais l'évolution fait que le foyer crétois a pu s'éteindre plus rapidement que son concurrent direct dont la vigueur des échanges commerciaux a favorisé le «marché dédalique» en Occident.

149) E. Meola, p. 20. Cette indissociabilité entre le style et l'introduction d'une nouvelle technique trouve sa preuve *a contrario* à Chypre où les ateliers «non dédalisants» n'adoptent pas le moule et continuent à produire des figurines modelées. On sait qu'en Sicile moulage et modelage seront employés sur les mêmes pièces.

150) On verra ci-dessous, p. 26, quelques aperçus de ces importants remaniements de la stratigraphie.

151) L'étude du matériel céramique n'est pas suffisamment avancée et la fouille est arrêtée à un niveau qui pose le problème épineux des V^e-IV^e siècles que l'on abordera ci-après. Il est préférable de ne pas se prononcer pour l'instant.

152) Istituto di Mineralogia, Fac. di Scienze, Università di Palermo.

153) L.L. me signale dans une lettre du 7.4.1987 que l'épaisseur d'un gros fragment, haut de 32 cm, est d'environ 3,5 cm. On jugera par le jalon présent sur la fig. 14 que le diamètre de la partie laissée encore en terre peut approcher le mètre.

154) J.-P. Thuillier, dans *Byrsa, II*, Rome, 1982, figg. 322-324 p. 253, fig. 325 p. 254.

155) *Ibid.* fig. 297 p. 233 et fig. 327 p. 255.

156) La publication de ces sondages est en cours de préparation.

157) E. Gabrici, *MAL*, XXXII, VI, 1927: épée, poignards et outils en fer (col. 158, fig. 94 et col. 348), bijoux en argent (col. 343), vases, parmi lesquels de nombreuses phiales à ombilic, décors de coffre en bronze (col. 345-346), enfin quelques figurines de plomb (col. 346). L'ensemble de ces objets et de ceux recueillis lors des campagnes récentes, sont étudiés par O. Paoletti sous la direction de M. Marazzi et S. Tusa.

158) *Kokalos*, XXII - XXIII, t. II, 2, 1976-1977, pl. CLXIV, fig. 1; *AnnScAtene*, LX, 2, 1984, *Ceramiche di VII secolo a.C.*, della necropoli meridionale di Manuzza, pp. 213-214 et fig. 17.

159) Un exemplaire semblable a été trouvé par Gabrici à la Malophoros: *MAL*, 1927, col. 289 et pl. LXXII, 3 et noté comme appartenant aux «tipi riferibili al secolo V av.C.», coll. 281-282. D'autres péplophores sont signalées par E. Gabrici, dont certaines peut-être plus anciennes que la figurine citée ci-dessus. On ajoutera aujourd'hui la statuette trouvée contre les autels de la phase postérieure du temple «Edifice Triolo», G. Fanara, dans: *Selinunte-Malophoros, Rapporto preliminare sulla II campagna di Scavi*, *SicArch*, 60-61, 1986, pp. 25-33 et figg. 23-24. Pour M. Bell, *Morgantina Studies, I, The Terracottas*, Princeton, 1981, p. 11-12, les péplophores apparaissent dans le répertoire des coroplastes de Sicile dans le deuxième quart du V^e siècle; elles sont relativement peu fréquentes et représentent un style très conservateur, lié aux figurines que Poulsen considère attiques, qu'elles soient en terre cuite ou en pierre. Le modèle semble venir dans les ateliers siciliotes par l'Est de la Sicile. L'auteur déplore que «none of the Sikeliote peplophoroi comes from a dated context». Les exemplaires récemment exhumés dans «l'édifice Triolo» et sur l'acropole ne fournissent pas toutes les précisions chronologiques souhaitées; il n'est toutefois plus possible d'affirmer que toutes les péplophores de Sélinonte sont antérieures à 409 (Bell, n. 26) puisque dans les deux cas, il pourrait s'agir de statuettes exécutées dans le début du IV^e siècle, peut-être à partir de matrices d'un type plus ancien. La péplophore de «L'édifice Triolo» fait certainement partie d'une série dont l'archétype est plus ancien que les autres exemplaires sélinontins cités dans cette note. M. Bell indique, p. 12, que la figurine, *MAL*, 1927 pl. LXXII, 3, trouvée par

Gabrici, doit être mise en rapport avec une péplophore de Morgantina dont Syracuse fournit un exemple chronologiquement antérieur. M. Dewailly (thèse, p. 187 n.2) chiffre à environ 300 les «statuettes debout de type des *peplophoroi*» provenant des anciennes fouilles de Gabrici et conservées à Palerme. Il s'agit du groupe le plus important trouvé en dehors de la Sicile orientale. Pour les péplophores de Sélinonte, on ajoutera la statuette de pierre, V. Tusa, *La scultura in pietra*, n° 34 p. 131, provenant de la Malophoros.

160) M. Cavalier, *Les amphores de VI^e au IV^e siècle dans les fouilles de Lipari (Cahiers des amphores archaïques et classiques, 11)*, Naples, 1985, pp. 81-83.

161) A. Rallo, Scavi e ricerche nella città antica di Selinunte, *Relazione preliminare, Kokalos*, XXII - XXIII, t. II, 2, 1976-1977, pp. 720-734.

162) G. Fanara, *SicArch*, pp. 25-40; C. Parisi Presicce, *ibid*, pp. 47-52.

163) R. Martin, Recherches sur l'acropole de Sélinonte, *Kokalos*, XXVI - XXVII, t. II, 2, 1980-1981, pp. 1014-1016; P. Pelagatti, R. Martin et G. Vallet dans *La Sicilia antica*, 1,3, Naples, 1980, pp. 646-647, avec bibliographie p. 653.

164) L'elemento punico a Selinunte nel IV e nel III sec. a.C., *ArchClass*, V, 1953, pp. 39-47. Par définition, l'article critique que le même auteur consacre à «Selinunte fra il 650 e il 409», *AnnScAtene*, LXII (NS, XLVI, 1984), 1988, pp. 4-53, n'apporte pas de nouveautés majeures sur ce sujet.

165) M. Fourmont, Sélinonte: fouille dans la région nord-ouest de la rue F, *SicArch*, 47-47, 1981, pp. 5-26; Ead., Santuari punico in Sicilia, *Kokalos*, XXVIII-XXIX, 1983, p. 195.

166) Les sondages pratiqués par J. de La Genière sur les rues

de l'acropole et hors du périmètre fortifié, ont mis en évidence ces niveaux classiques. Pour la bibliographie d'ensemble, on se reportera à J. de La Genière et J. Rougetet, Recherches sur la topographie de Sélinonte, Campagne 1985, *RendLincei*, XL, fasc. 7-12, 1985, pp. 289-298 et pl. 1-2; la fig. 1 intègre curieusement le relevé schématique, inédit, de l'état 1983 de ma fouille sur l'îlot FF1.

167) R. Martin, P. Pelegatti, G. Vallet dans *La Sicilia antica*, p. 646-647. D. Theodorescu, Topographie urbaine, *Kokalos*, XXI, 1975, pp. 108-120.

168) Cet aspect de l'étude a fait l'objet d'une communication à la table ronde internationale *Les ateliers de potiers dans le monde grec aux époques géométriques, archaïques et classiques*, Athènes, EFA, Octobre 1987, à paraître dans un supplément du *BCH* (sous presse).

169) On a vu que les fondeurs travaillaient certainement dans ces mêmes ateliers.

170) J. B. Pritchard, *Rediscovering Sarepta, A Phoenician City*, Princeton, 1978, pp. 111-130 et figg. 107-124.

171) H.W. Casling, *Alasia*, I, Paris, 1971, pp. 15-32; I. Ionnas, Religious Beliefs in Cyprus during the Late Bronze Age, *Kypriakai Spoudhai*, 48, 1984, pp. 115-128; V. Karagheorgis, *Cyprus, From the Stone Age to the Romans*, Londres, 1982, pp. 100-106. On lira avec intérêt A. Bernard Knapp, *SIMA, Pocket-book 42, Copper Production and Divine Protection: Archaeology, Ideology and Social Complexity on Bronze Age Cyprus*, Göteborg, 1986, pp.43-56.

172) Voir ci-dessus, p. 25.

173) P. Pelagatti, R. Martin, G. Vallet dans *La Sicilia antica*, 1, 2, p. 404.

LA CUBA DI COMISO

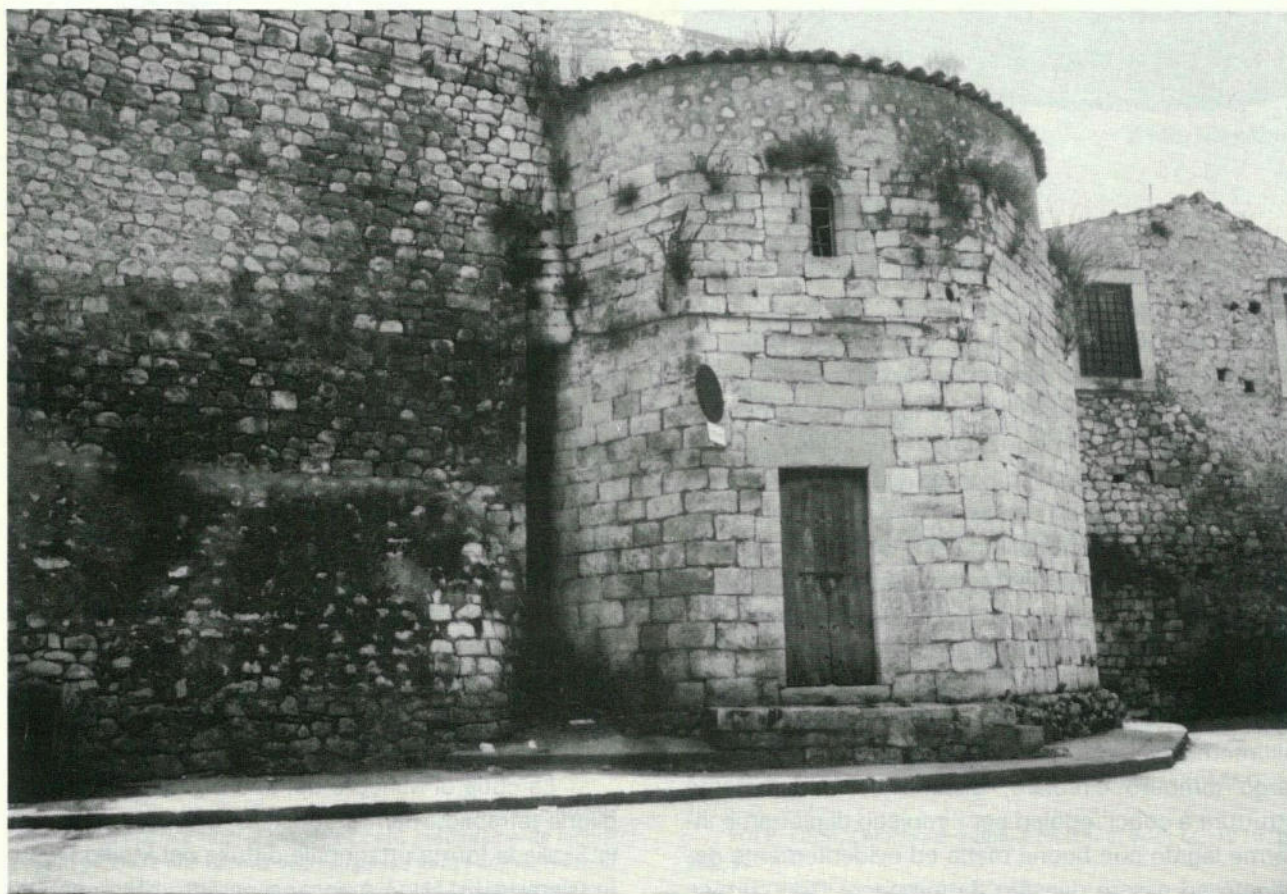
Il castello feudale di Comiso nel ragusano riutilizza nel lato Nord come torre angolare e cappella signorile un piccolo edificio ottagonale coperto a cupola, in cui è stato riconosciuto un «battistero bizantino» (1).

L'identificazione, suggerita solo dall'accostamento formale con i battisteri ottagonali, non rispon-

de alla morfologia e alla tecnica edilizia dell'edificio.

La Sicilia bizantina non conosce la pianta ottagonale e sembra utilizzare come battistero un semplice vano retrostante l'abside, che non ha autonomia architettonica (2).

Soprattutto la nitida opera muraria di piccoli conci regolari a filari decrescenti e la raffinata ammorsa-

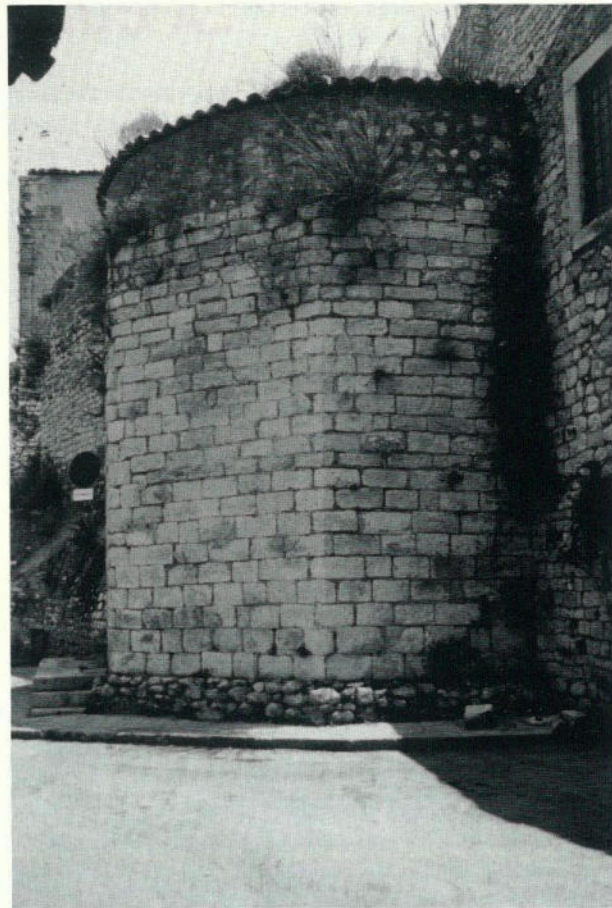




tura angolare con perfetta alternanza dei conci delle facce contigue dell'ottagono, non hanno riscontro nell'edilizia siciliana altomedievale, che impiega nel Sud-Est dell'Isola grossi blocchi tagliati rozzamente e messi in opera in modo disorganico.

Il paramento esterno ricorda piuttosto la compagine delle murature normanne di Sicilia e la severa struttura volumetrica dell'edificio richiama la sensibilità araba per i solidi geometrici sovrapposti.

L'edificio, gradevole all'esterno per il gioco sfuggente della sua volumetria sfaccettata, poggia su fondazioni di conglomerato cementizio - oggi in vista, tanto da snaturare le proporzioni dell'alzato - e risulta all'interno di forma cilindrica. E' sormontato da un largo tamburo circolare, distinto dalla sottostante struttura a conci regolari per l'impiego di pietrame informe legato con buona malta ed evidentemente destinato ad essere rivestito da intonaco. Una cornice



posta a coronamento del tamburo e che restringe il diametro della copertura, reggeva una cupola ogivale, oggi sostituita da una bassa calotta (3).

L'edificio è ideato per esser visto da ogni lato, immerso in una atmosfera astratta che definisce solidi geometrici sovrapposti e decrescenti: la struttura prismatica, il corpo anulare del tamburo, l'ogiva della cupola. Sono gli elementi costitutivi del mausoleo musulmano.

Ho avuto modo di segnalarne su questa rivista un bell'esempio conservato a Mineo nel Catanese, anche questo decurtato della cupola (4). La struttura compatta di questi edifici evidentemente ne ha agevolato la conservazione.

La cuba di Mineo è del tipo occidentale a padiglione tetrapilo, mentre questa di Comiso testimonia in Sicilia la forma ottagonale diffusa nel Medio Oriente islamico (5). Non mancano peraltro riferimenti al-

l'edilizia magrebina nell'impiego della pietra da taglio e del conglomerato cementizio, nella copertura con cupola rialzata su tamburo cilindrico più ampio, i cui volumi dovevano essere accentuati dal caratteristico intonaco rosso (6), e nel profilo ogivale della cupola caratteristico dei tardi mausolei dell'altopiano algerino e già diffuso nel cimitero del Cairo (7). E' l'Egitto fatimida, da cui dipende dal 973 l'emirato siciliano, che possiamo ritenere ispiratore della forma, inconsueta all'Occidente islamico, del mausoleo di Comiso.

Se questa lettura coglie nel vero, colma anche una lunga lacuna nella storia del sito di Comico, noto per i resti di un grande complesso termale della Tarda Antichità e affiorato nella memoria storica solo nel sec. XIV con il nome squisitamente arabo di «hums», che allude alla pratica dei conquistatori di incamerare la quinta parte di una circoscrizione territoriale e certo quella più appetibile (8).

Di Comiso araba si conosceva finora solo un aureo del califfo fatimida al-Mustanir (emissioni del 1037), rinvenuto nel quartiere S. Leonardo (9). Molto modesti sono peraltro i segni materiali della presenza

araba nel ragusano, limitati a pochi ripostigli monetali e al rinvenimento isolato di «un detrito di vasellami», venuto in luce nel 1912 nella contrada Cifali/Favarotta a Sud di Chiaramonte Gulfi, con frammenti di lustro metallico di produzione egiziana e tondelli in pasta vitrea con valore monetale dei califfi fatimidi (sec. X-XI) (10). Una documentazione solo indiretta si può ricavare dalla profanazione dei simboli cristologici nei titoli funerari e negli ipogei paleocristiani o dal riuso della basilica della contrada Pirrera presso S. Croce Camerina, ristrutturata forse come moschea (11).

La riconquista normanna nel tardo sec. XI dovette causare l'abbandono del sito, che appare nel 1336 nel Censimento feudale di Federico III d'Aragona come semplice feudo «Gomisi», appartenente al messinese Federico «Spiciarius». A questo esponente della ricca borghesia messinese che impiegava i propri capitali nell'acquisizione delle fertili terre del Sud-Est dell'Isola, si deve il ripopolamento del sito e la costruzione del castello nell'area del vecchio cimitero arabo.

Aldo Messina

NOTE

1) B. PACE, *Battistero bizantino nel castello di Comiso*, in *Atti I Congr. Naz. Arch. Crist.*, 1952, pp. 225-231. L'edificio sopraelevato con rozza muratura e trasformato in torrione, è stato ripristinato negli anni '30. Per lo stato dell'edificio prima del restauro v. ID., *BdA*, XXVI, 1932, p. 78, f. 16. Sul castello, varie volte rimaneggiato, v. G. DI STEFANO, in *Atti III Congr. Architettura Fortificata*, 1985, pp. 132-134 con rilievo architettonico del lato Nord. Il riuso come cappella è attestato dal rinvenimento di affreschi devozionali palinsesti, su cui v. P. GAZZOLA, in *Le Arti*, III, 1941, p. 388, ff. 4-5. Dei due strati quello superiore con una Crocifissione, una *Mater Domini* del tipo *Eleusa* con offerenti della famiglia feudale dei «de Regio» (= Reggio Calabria) e un santo con cappuccio (S. Leonardo?), si data al sec. XIV.

2) Vani retrostanti l'abside di incerta funzione hanno la basilica di contr. Pirrera presso S. Croce Camerina (G.V. GENTILI, *La basilica bizantina della Pirrera*, Ravenna 1969) e quella di Salemi (B. PACE, in *M.A.L.*, XXIV, 1916, c. 697 ss., t.II). Per questo tipo di battistero v. A. DI VITA, *La diffusione del Cristianesimo nell'interno della Tripolitania*, in *Quaderni di Archeologica della Libia*, 5, 1967, p. 129, f.9.

3) La calotta ha sostituito «una bassa e potente volta ad imbuto, a cerchi concentrici di piccoli blocchi, assolutamente inconsueta in Sicilia, e che pareva riecheggiasse forme arabe» ritenuta posticcia, v. PACE, *Battistero cit.*, pp. 225-226. Inoltre la muratu-

ra del lato di ingresso è alterata dall'inserimento di una finestra a feritoia.

4) A. MESSINA, *La cuba di Mineo*, in *SicArch*, XXI 1988, 66-68, p. 87 ss.

5) L'esempio più antico e complesso è la qubbat as-Sulabiya di Samarra in Iraq (sec. IX), su cui v. K.A.C. CRESWELL, *L'architettura islamica delle origini*, Milano (Il Saggiatore) 1966, pp. 318-319, f. 59.

6) Cfr. La qubba dei Banu Kurasan a Tunisi in G. MARÇAIS, *L'architecture musulmane d'Occident*, Paris 1955, pp. 75-76 e S. ZBISS, *Les coupoles tunisiennes dans leur évolution*, Tunis 1959, f. 21.

7) MARÇAIS, op. cit. pp. 435-437, f. 251 D.

8) Il toponimo ricorre nella toponomastica normanna lungo la fascia meridionale dell'Isola: presso Mazzarino (a. 1125) «in territorio Commecini» = (a. 1169) «ecclesias Comicini» (= ar. «humsiyin», gli abitanti del hums); presso Agrigento (Comitini) (a. 1177 ca.) «ecclesia Sancti Iacobi de Comiz»; presso Sciacca «hospitale Commicii» = (sec. XIV) «casale Chomisi».

9) F. STANGANELLI, *Su le origini di Comiso*, in *ASSO*, X, 1913, p. 249.

10) P. ORSI, *Ceramiche arabe di Sicilia*, in *BdA*, IX, 1915, p. 252 ss.

11) GENTILI, op. cit. pp. 42-43.

ADRANO - NECROPOLI OCCIDENTALE, SAGGI DI SCAVO 1990

NOTA PRELIMINARE

Nei mesi di febbraio e marzo del 1990 è stata portata a termine dalla Soprintendenza per i Beni Culturali ed Ambientali di Catania una breve campagna di scavo nell'area della necropoli occidentale dell'antica città di Adranon, in un settore purtroppo largamente compromesso dagli scavi clandestini e presso il quale, proprio in questi ultimi tempi, era stata registrata una preoccupante recrudescenza del fenomeno.

Il fondo interessato dalle ricerche (proprietà Cono Genova) (1) è ubicato alla periferia del moderno centro abitato di Adrano, a poca distanza in linea d'aria della chiesetta di Sant'Alfio (ex SS. Maria delle Salette) (fig. 1) (2), in una zona di notevole sviluppo edilizio quasi sempre a carattere abusivo.

All'inizio dello scavo l'area mostrava evidenti segni dell'attività dei clandestini. Alcune buche non ancora ricolmate erano visibili qua e là a testimonianza delle violazioni più recenti, mentre tutta la superficie era cosparsa di resti ossei, frammenti di tegoloni e ceramica di vario tipo.

Considerata la limitata disponibilità dei fondi finanziari a disposizione, l'obiettivo fondamentale di questo primo intervento è stato essenzialmente quello di stabilire un contatto preliminare con il terreno, cercando di acquisire il maggior numero possibile di dati utili alla programmazione di eventuali, successive e più sistematiche ricerche archeologiche. Conseguenza di tale approccio è stata la raccolta di elementi che certamente non devono considerarsi definitivi, essendo frutto di saggi che hanno messo in luce piccoli frammenti di un complesso cimiteriale che per il resto rimane - ove non sia stato purtroppo già dan-

neggiato dai clandestini - ancora custodito nel sottosuolo.

Nel corso delle indagini sono state aperte in tutto sette trincee di forma e dimensioni variabili che hanno rivelato una successione stratigrafica costante e abbastanza semplice. Dopo lo strato superficiale di terreno vegetale agricolo di colore nerastro misto a pietrame, si è incontrato infatti lo strato archeologico vero e proprio, costituito da terra argillosa, giallastra, mista a numerosi noduli biancastri di concrezione calcarea. Questo è lo strato in cui vennero scavate le tombe. Immediatamente al di sotto è stato intercettato il terreno vergine, simile nelle sue caratteristiche al precedente ma assolutamente duro e compatto. Infine in alcuni dei saggi si è potuto notare l'affioramento tra i banchi di deposito sterile della roccia naturale sottostante.

Sembra che perlomeno in questa area la necropoli non avesse un'estensione omogenea. Tre dei saggi praticati (trincee I, III, IV) non hanno infatti restituito alcuna deposizione, mentre nella trincea VII sono state messe in luce tre tombe a breve distanza l'una dall'altra (tombe nn. 6-7 e 8) (fig. 2).

Cinque sepolture, tutte con cadavere inumato, sono state rinvenute integre. Di queste, due erano con copertura alla cappuccina (tombe nn. 3 e 5) (fig. 3), tre a fossa semplice (tombe nn. 4, 6 e 7) (fig. 2). Dato il carattere fortemente argilloso del terreno ed il suo notevole tasso di umidità, di nessuna di queste ultime è stato possibile isolare la fossa in cui la salma veniva deposta senza alcuna struttura di protezione.

Sono state identificate anche due sepolture già violate dai clandestini (tombe nn. 2 e 8). Probabilmente erano pure queste alla cappuccina, considera-

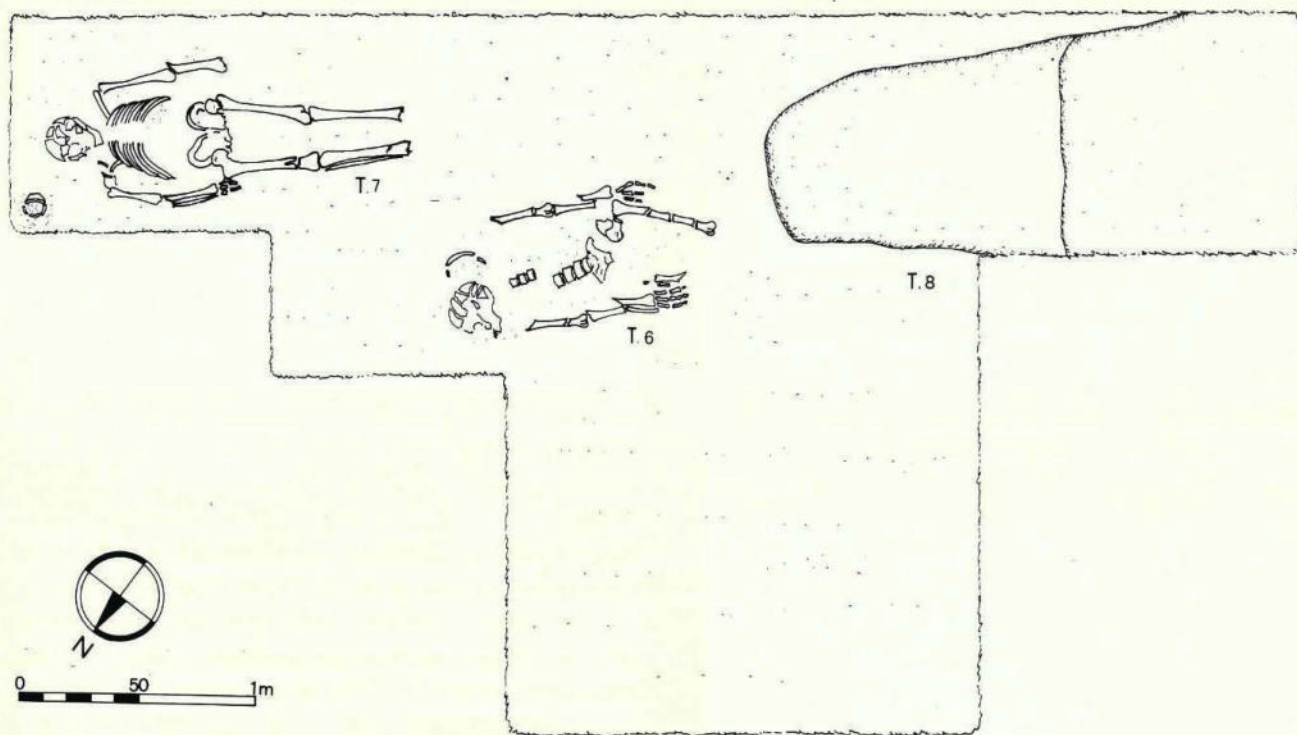


Fig. 2 - Adrano, necropoli occidentale (propr. Cono Genova). Trincea VII.

scheletro non appariva in buono stato di conservazione: il cranio era in frantumi e gran parte delle ossa mancavano o si presentavano scomposte.

In migliori condizioni era la tomba n. 5 (fig. 3) che mostrava la struttura di copertura ulteriormente rafforzata da una serie di coppi coprigiunti semicircolari posti al colmo delle fiancate laterali. Ciascuno spiovente era costituito dall'allineamento di quattro tegoloni piani con il listello rivolto all'esterno (6). Le due tegole laterali erano più strette (largh. m. 0,40 circa) rispetto alle centrali (largh. m. 0,55/0,60 circa). Tutte erano fermate alla base da un'accurata spalletta di pietre e frammenti di tegole. Presso il lato sud-ovest il vano triangolare determinato dall'accostamento delle due fiancate era stato coperto con altri tegoloni, mentre per chiudere la testata opposta era stato usato uno spuntone di pietra affiorante dal banco di roccia naturale sottostante, verosimilmente incontrato per caso al momento dell'escavazione della tomba e sfruttato quindi in maniera funzionale. Del-

lo scheletro si sono raccolti soltanto pochi denti e scarsi frustuli ossei, mentre è stato interamente recuperato il corredo che, deposto all'interno della sepoltura soprattutto presso il lato nord-occidentale, era composto da sette vasi (fig. 5). La tomba era certamente femminile, non solo per il carattere della suppellettile funebre, costituita per lo più da vasi da *toilette*, ma anche per la presenza di un ago da cucito in bronzo trovato in buone condizioni all'interno di una piccola pisside decorata con bande in colore bruno su fondo acromo (7).

Questa sepoltura e la tomba a fossa n. 4 sono le uniche due che hanno restituito corredi più numerosi e di migliore qualità, comprendendo oltre a materiali non decorati anche vasi di fabbrica locale a vernice nera talora ornati con motivi vegetali sovradipinti in bianco (8). Più povere si sono invece rivelate le altre deposizioni. Di queste una era del tutto priva di corredo (tomba n. 6), le ultime due contenevano solo vasi acromi: un paio la tomba n. 3, uno soltanto la

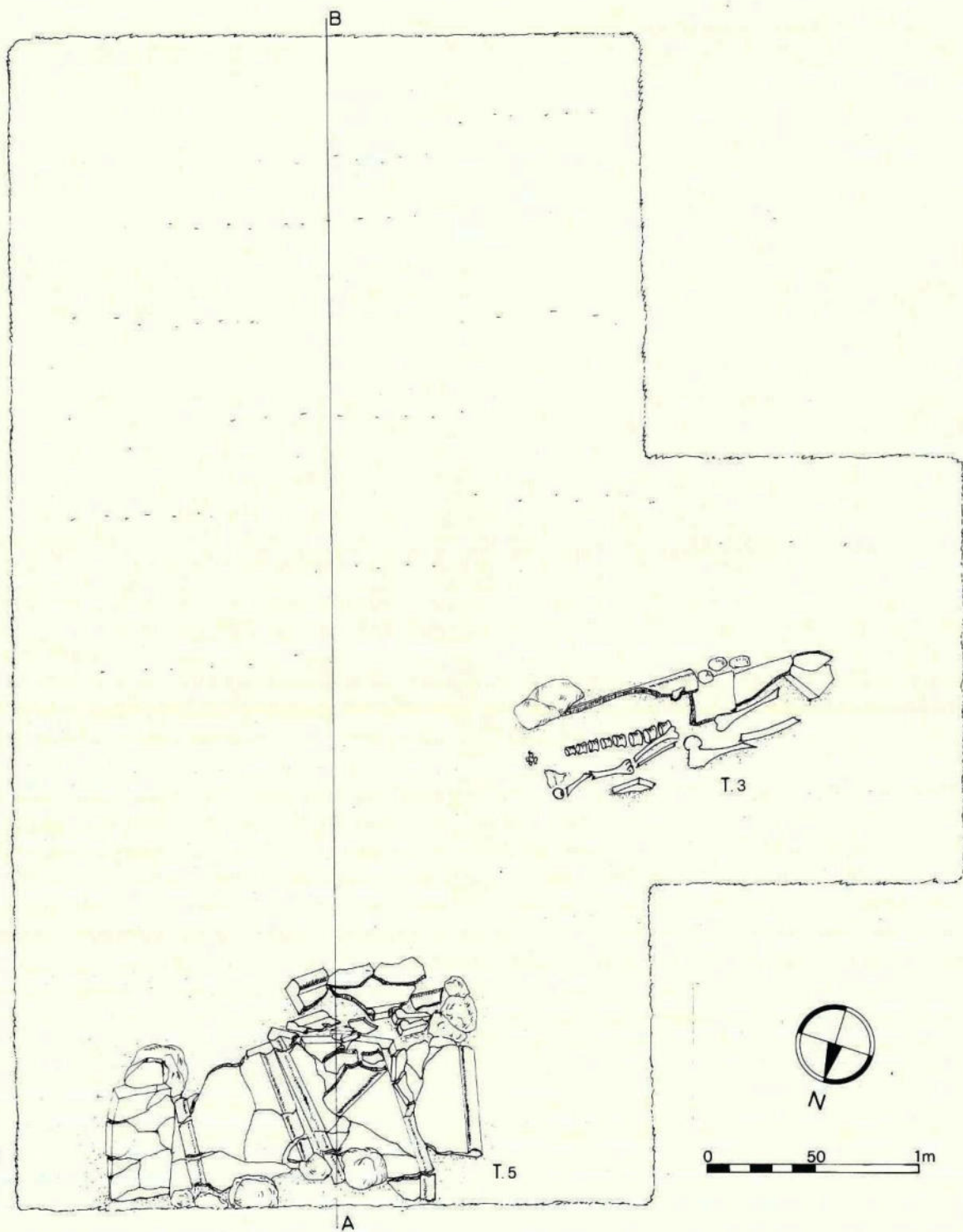


Fig. 3 - Adrano, necropoli occidentale (propr. Cono Genova). Trincea VI.



Fig. 4 - Adrano, necropoli occidentale (propr. Cono Genova). La tomba n. 3 durante lo scavo.

tomba n. 7.

Tra i materiali raccolti durante lo scavo ma non riferibili ad un contesto tombale ben preciso, merita di essere segnalata una piccola olpe frammentaria a vernice nera (ultimi decenni V -IV secolo a.C.) (fig. 6) proveniente dagli strati superficiali di uno dei saggi (trincea IV).

Sulla parte alta del corpo reca una breve iscrizione graffita in dialetto greco dorico. Ben leggibili sono le due parole conservate, **ΙΑΡΟΣ ΗΡΑΚΛΑ**, la seconda delle quali si presenta mutila nella parte finale.

Secondo una formula abbastanza frequente, la scritta consacra il vasetto ad Eracle ed è pertanto prova ulteriore dell'esistenza nel territorio di un culto tributato all'eroe, esistenza attestata fin dal secolo scorso in seguito al rinvenimento nella non lontana contrada Polichello (9) di una iscrizione dedicatoria simile, incisa su un blocco di pietra lavica e purtroppo attualmente dispersa (10).

Infine qualche considerazione sulla cronologia delle sepolture rinvenute.

Sulla base di un esame preliminare dei corredi funerari, dovrebbe essere possibile inquadrare genericamente le tombe in un periodo compreso tra gli ultimi decenni del IV e il III secolo a.C. (11). La breve campagna di scavo portata a termine avrebbe quindi messo in luce parte di un settore della necropoli occidentale di Adranon ricollegabile non ai primi anni di vita della città, fondata da Dionigi il Vecchio intorno al 400 a.C. (12), ma a fasi più tarde, le stesse alle quali



Fig. 5 - Adrano, Museo Archeologico. Il corredo della tomba n. 5 della necropoli occidentale (propr. Cono Genova).



Fig. 6 - Adrano, Museo Archeologico. Olpe frammentaria con iscrizione consacratrice ad Eracle. Dall'area della necropoli occidentale (propr. Cono Genova).

sono da ricondurre anche buona parte dei livelli dell'abitato finora esplorati (13).

Per questi anni, caratterizzati dall'avvicinarsi alla ribalta della scena politica siciliana di personalità come Agatocle e Gerone II, le fonti storiche riportano su Adranon soltanto una notizia riguardante la prima guerra punica. In quel tempo la città dionigiana non volendo arrendersi spontaneamente all'esercito romano venne assediata e poi espugnata con la forza dai consoli M. Valerio e M. Octacilio Crasso (263 a.C.) (14).

Sfortunatamente anche per le epoche successi-

ve le fonti antiche si sono rivelate poche di notizie (15), per cui un contributo fondamentale per la conoscenza delle varie fasi di sviluppo di Adranon potrà venire soprattutto dall'esplorazione archeologica. A questo proposito non resta quindi che augurarsi che il lavoro di ricerca, ripreso alla fine degli anni cinquanta dopo il lungo intervallo seguito alle prime indagini di Paolo Orsi, possa anche in futuro continuare a dare buoni risultati.

Gioconda Lamagna

NOTE

Si ringrazia la sig.na Giuseppina Nucifora per avere curato la documentazione grafica dello scavo.

1) Comune di Adrano: Foglio di mappa 68, particella 138.

2) Si ricorda che nel 1978, nel corso di uno scavo effettuato dalla Soprintendenza Archeologica di Siracusa nei pressi di questa chiesa, furono intercettati altri lembi della necropoli occidentale e rinvenute poche sepolture (databili al IV secolo a.C. ed al primo ellenismo) tutte purtroppo già violate (v. U. SPIGO, *Ricerche a Monte S. Mauro, Francavilla di Sicilia, Acireale, Adrano, Lentini, Solarino* in Kokalos, XXVI-XXVII, 1980-1981, pp. 788-789; ID., s.v. *Adrano*, in AA.VV. *Bibliografia Topografica della colonizzazione greca in Italia e nelle Isole Tirreniche*, III, Pisa-Roma 1984, p. 30).

3) Non dovrebbe invece costituire i resti di un'altra sepoltura sconvolta la fossa poco profonda, rinvenuta nella parte settentrionale della trincea II e in un primo tempo indicata come tomba n. 1.

4) Il pessimo stato di conservazione ha reso impossibile precisare solo l'orientamento della tomba n. 4.

5) La maggiore profondità in cui è stata rinvenuta la vicina tomba alla cappuccina n. 5, aveva fatto sorgere il sospetto che la tomba n. 3 potesse essere una sepoltura cronologicamente più recente sovrapposta ad altre più antiche. Uno scavo in profondità fatto al di sotto del suo piano di deposizione ha però dato esito negativo.

6) Faceva eccezione la prima tegola settentrionale di ciascuna fiancata che aveva il listello rivolto verso l'interno.

7) Da questa tomba provengono, oltre a parte di un dischetto forato in osso, anche un anello di bronzo non digitale e un frammento di ferro di natura incerta che insieme all'ago di bronzo costituiscono gli unici oggetti di metallo recuperati all'interno delle sepolture.

8) Per l'ipotesi della presenza ad Adranon di officine ceramiche v. U. SPIGO, in Kokalos cit., p. 789; ID., s.v. *Adrano*, in AA.VV. *Bibliografia Topografica della colonizzazione greca cit.*, p. 33.

9) Secondo Orsi l'iscrizione proviene invece da contrada Mendolito, sempre in territorio di Adrano (P. ORSI, *Frammenti epigrafici sicelioti* in Riv. St. Ant., V, 1900, p. 43).

10) R.M. ALBANESE, s. v. *Mendolito*, in AA.VV. *Bibliografia Topografica della Colonizzazione Greca cit.*, Pisa-Roma, p. 233 in c.d.s., con bibliografia precedente. Per la diffusione del culto di Eracle in Sicilia v. E. CIACERI, *Culti e miti nella storia della Sicilia antica*, Catania 1911, pp. 275-85; J. BERARD, *La Magna Grecia*, Torino 1963, pp. 399-401.

11) Naturalmente lo studio dettagliato dei materiali ed il proseguimento delle indagini porteranno a precisare meglio i limiti cronologici della necropoli e contribuiranno a fornire una risposta ad alcuni problemi che per il momento rimangono aperti. E' da stabilire, ad esempio, se la disposizione delle tombe su diverse quote sia un fatto legato o meno all'eventuale appartenenza a fasi cronologiche distinte.

12) DIODORO SICULO, XIV, 37, 5.

13) Per una rassegna della ricerca archeologica nell'area dell'Adranon dionigiana v. SPIGO, s. v. *Adrano*, in AA.VV. *Bibliografia Topografica della colonizzazione greca cit.*, pp. 28-23.

14) DIODORO SICULO, XXIII, 4, 1.

15) Per un quadro delle vicende storiche di Adranon riportate dalle fonti v. G. LIBERTINI, *Adranon. Questioni storiche e topografiche* in *Annuario Scolastico per il 1929-31 del R. Liceo-Ginnasio «G. Verga» di Adrano*, Adrano 1932, pp. 20-23; A.R. MAROTTA D'AGATA, s. v. *Adrano*, in AA.VV. *Bibliografia Topografica della colonizzazione greca cit.*, p. 27.

RICERCHE TIPOMETRICHE SUI TRANCHETS CAMPIGNANI DI POGGIO BIDDINI - RAGUSA*

Premessa

Il termine «campignano» deriva da Campigny, una località della Francia settentrionale dove sul finire del secolo scorso Philippe Salmon - cui si deve l'introduzione del termine - scavò un villaggio datato alla fine dell'età del rame (1). Caratteristica peculiare di questo sito era la presenza di manufatti litici generalmente grandi e grossolanamente scheggiati. Lo strumentario era formato da asce, picconi e bifacciali dalla generica forma discoidale, ovalare o ellittica, in tutto simili ai *limandes* e alle *amigdale* del paleolitico inferiore, con le quali, in seguito furono spesso scambiati. Lo strumento più tipico era il *tranchet*, che vedremo meglio oltre.

In seguito allo scavo del Salmon manufatti e complessi di tecnica campignana sono stati rinvenuti su un'area enorme: da Wissont in poi, verso oriente, sono diffusi su tutto il litorale atlantico dell'Europa settentrionale, nella Russia meridionale (2) e nell'arcipelago britannico (3). Ma anche il Vicino Oriente e l'Africa hanno dato grandi quantità di questi strumenti nell'area siro-palestinese (4), in Egitto (5) e in Sudan (6). In Italia oltre che in Sicilia sono largamente presenti nel veronese e nel Gargano, con sporadiche attestazioni lungo tutto il litorale adriatico (7).

Nonostante la vastità del fenomeno e l'abbondante quantitativo di manufatti, ritrovati spesso in prossimità di miniere e cave di selce, ma in superficie, la sua datazione è rimasta sempre problematica. Oggi si ritiene che esso vada collocato, secondo i luoghi, dal mesolitico all'età del ferro.

In Sicilia la conoscenza del campignano resta legata alle figure di Ippolito Cafici e Paolo Orsi. Il primo localizzò numerose stazioni-officina per la scheggiatura della selce sui Monti Iblei già alla fine del secolo scorso, arrivando però ad una corretta identificazione con il fenomeno campignano solo nel 1926 (8). Il secondo fu lo scopritore e lo scavatore delle grandi miniere di Monte Tabuto e del vicino villaggio di Monte Sallia, dove si lavorava la selce estratta; entrambi i siti vengono oggi datati alla prima età del bronzo della Sicilia orientale (9).

Dopo questi autori significativi interventi si sono avuti da Luigi Bernabò Brea, che ha sintetizzato e aggiornato le scoperte antecedenti la metà di questo secolo (10), e da Lorenzo Guzzardi per anni più recenti (11). Ma scavi e scoperte casuali hanno oggi dimostrato la presenza capillare del campignano in tutta la regione sud-orientale e meridionale dell'isola.

G.B. - F.N.

Biddini e la selce iblea

Il gruppo di cento *tranchets* oggetto della nostra indagine, fa parte del complesso industriale rinvenuto nel villaggio preistorico di Poggio Biddini, scavato a più riprese nel corso degli anni '70 dalla Soprintendenza siracusana, e datato nelle sue strutture alla prima età del bronzo (*facies* di Castelluccio) (12).

La valle del Dirillo, nella quale si trova il nostro sito, fu interessata a partire almeno dal neolitico finale da consistenti smerci di selce, che estratta in cave

* Questo studio è nato come lavoro svolto dagli autori presso la Scuola Nazionale di Archeologia dell'Università di Roma «La Sapienza», sotto la direzione del prof. Amilcare Bietti.

nelle contrade a monte del fiume sui Monti Iblei (13) veniva trasportata in grandi quantità verso la costa ragusana e gli altipiani calcarei della Sicilia sud-orientale e meridionale.

Nel corso della prima età del bronzo il fenomeno dovette assumere caratteristiche particolarmente significative dal punto di vista economico e industriale, come è testimoniato dall'impianto delle grandi miniere di Monte Tabuto (14) e dalle numerose stazioni-officina che hanno restituito migliaia di manufatti e che come Biddini sono spesso databili a questa fase (15).

La selce iblea, in forma di noduli o di lenti stratificate, affiora da strati geologici, cretacei e miocenici, estesi sotto la formazione Ragusa (16) lungo l'intero versante occidentale dei Monti Iblei. Di questa roccia si distinguono due varietà, delle quali una a grana fine, vetrosa, e una grossolana, ruvida e opaca. Entrambe furono largamente usate per la fabbricazione di manufatti scheggiati, particolarmente quella grossolana, che insieme al basalto del Monte Lauro era ricercata per la lavorazione di bifacciali di grandi dimensioni.

L'industria litica di Biddini - finora l'unica di questo periodo studiata analiticamente (17) - costituisce un esempio tipico di come questa selce venisse lavorata. Vi si possono distinguere due gruppi, dei quali il primo composto da 664 manufatti ritoccati su lama e scheggia con basso indice di laminarità e tipologicamente affine ai complessi del paleolitico superiore. Sono presenti bulini su ritocco e su frattura, grattatoi talvolta con il fronte ritoccato inverso, pochi erti differenziati ma tipologicamente vari, tra cui troncature, becchi, punte e lame a dorso, dorsi e troncature e alcuni geometrici di dimensioni esuberanti. Molto alta è la presenza di raschiatoi, schegge a ritocco erto indifferenziato e denticolati. Rare le punte.

Il secondo gruppo comprende 197 bifacciali di tecnica campignana. Sono abbondanti i *tranchets*, che con cento esemplari formano la metà del gruppo, le accette scheggiate, gli indifferenziati (discoidi, ovaloidi, ellissoidi), i *pics*, gli astiformi e qualche fogliaceo.

Significativa appare la presenza di manufatti a faccia ventrale diedra, affini a quelli prodotti con la

tecnica di *Quinson* (18), distaccati cioè dal nucleo con tecnica bipolare. Anche se non frequentemente si ritrovano tra i manufatti ritoccati di ogni tipo, compresa la componente campignana, dove assumono una caratteristica sezione «diedro-convessa» per la presenza, sulla faccia dorsale, di una scheggiatura piatta, larga e invadente o di tipo scalariforme.

F.N.

I tranchets

Secondo un uso ormai tradizionale, si indicano con questo termine tutti quei bifacciali che, a prescindere da altre caratteristiche, spesso varie, presentano come elemento comune una larga sbiecatura trasversale opposta al tallone, uni o bidirezionale e ottenuta col distacco di una o più schegge perpendicolari all'asse della lunghezza degli strumenti.

I cento *tranchets* di Biddini sono tutti ricavati da schegge, tranne un solo esemplare tratto da un grosso pezzo di nucleo prismatico. I piani di percussione, quasi sempre rimossi, corrispondono normalmente ai talloni dei manufatti, tranne pochi casi in cui sono laterali o adiacenti allo sbieco trasversale.

Ottanta sono piano-convessi di cui trentadue a faccia ventrale liscia (fig.1/1), con lo sbieco unidirezionale inverso in un caso e diretto negli altri; a questo gruppo appartiene l'esemplare ricavato da un nucleo (fig.1/2). Trentasette hanno la faccia ventrale parzialmente risparmiata, con ritocco periferico normalmente semplice e profondo, unilaterale o bilaterale, talvolta esteso al tallone (fig.1/3); due di questi presentano lo sbieco ravvivato da ritocco piatto e profondo, in un caso inverso; gli altri hanno lo sbieco unidirezionale e diretto. Undici hanno la faccia ventrale invasa da ritocco (fig.1/4), tutti a sbieco unidirezionale diretto, in un solo caso inverso.

Tre esemplari sono diedro-convessi, con lo sbieco ottenuto dal distacco di una scheggia sulla faccia diedra, ravvivato da ritocco profondo su quella convessa, con tecnica affine a quella delle accette *tranchets* (fig.1/5).

Diciassette, infine, sono biconvessi, di cui sette a sbieco unidirezionale (fig.1/7), otto a sbieco bidire-

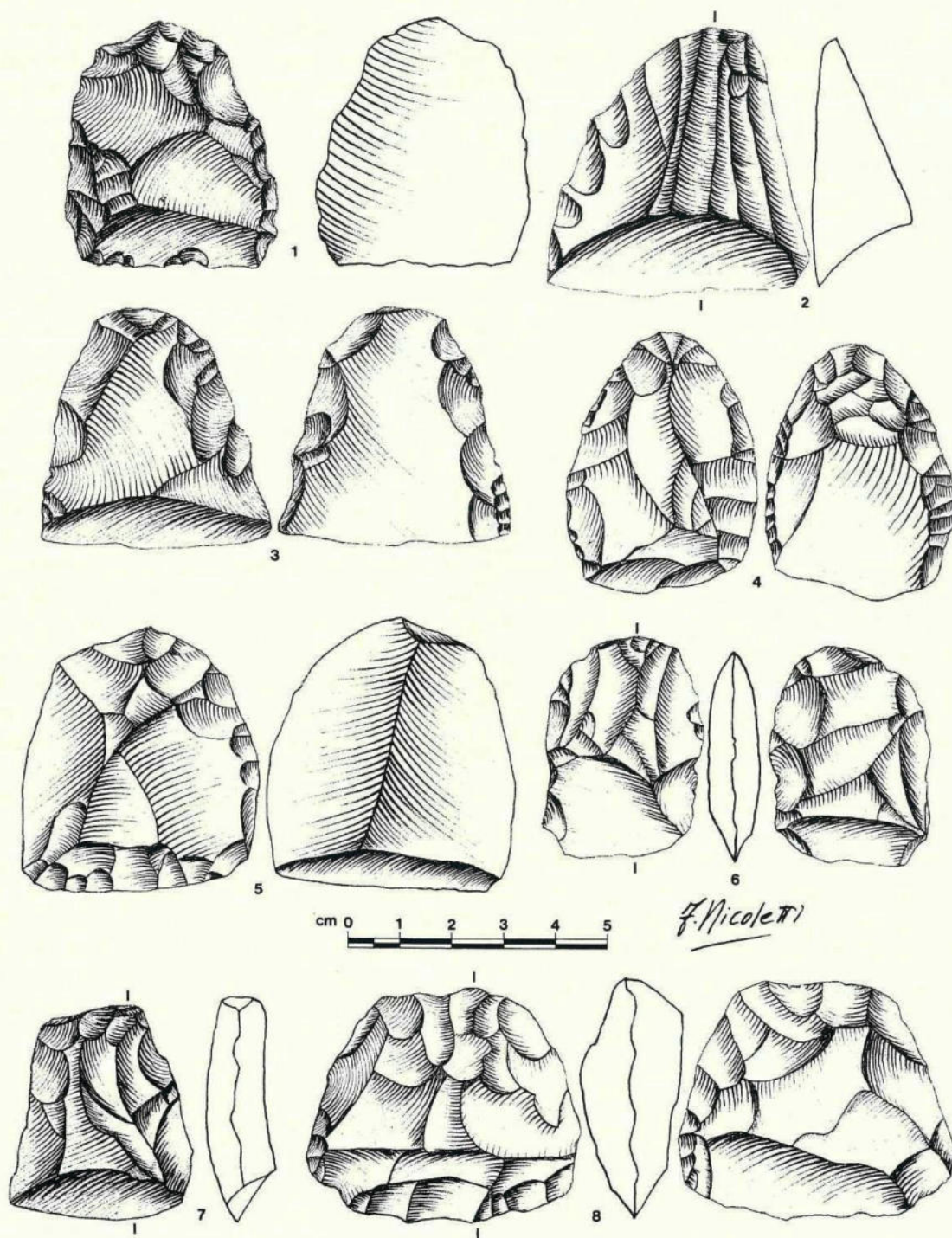


Fig. 1 - Poggio Biddini: nn. 1, 3-4 tranchets piano-convessi a faccia ventrale liscia (1), parzialmente risparmiata (3) e invasa da ritocco (4); n. 2 tranchet piano-convesso ricavato da un nucleo prismatico; n. 5 tranchet diedro-convesso; nn. 6-8 tranchets biconvessi a sbieco bidirezionale (6), unidirezionale (7), e misto tipo accetta-tranchet (8).

zionale (fig. 1/6) e due a tagliente misto tipo accette-
tranchets (fig. 1/8).

Essendo Biddini priva di materie prime adatte alla fabbricazione di questi strumenti, le rocce utilizzate furono probabilmente portate *in loco* da altre contrade dei Monti Iblei. Dei cento *tranchets* sessantasei sono fatti di selce a grana grossa (fig. 2/1), ventitré di selce a grana fine, sei di diaspro, quattro di basalto e uno di quarzite.

F.N.

Tipometria dei *tranchets*.

Analisi delle dimensioni assolute.

Le dimensioni assolute dei manufatti (19), lunghezza (L), larghezza (l) e spessore (S), sono state rappresentate graficamente mediante l'uso di istogrammi di frequenze con un passo di cinque millimetri per ogni blocco - indice. Questa misura è parsa la più significativa dopo una serie di tentativi, anche considerando che non doveva essere facile per gli artigiani di Biddini produrre scagliati per percussione con una precisione maggiore.

Ogni blocco-indice ha un valore centrale, nonché una frequenza di campioni che lo formano. La somma dei prodotti di questi due fattori divisa per il numero totale dei campioni fornisce la media di ogni dimensione come valore di tendenza centrale:

$$\bar{X} = \frac{\sum fX}{N}$$

Dagli stessi dati si ricava un indice di dispersione delle misure da essa detto scarto quadratico medio o *standard deviation* (20), definito come

$$s = \sqrt{\left(\frac{\sum fX^2}{N}\right) - \left(\frac{\sum fX}{N}\right)^2}$$

In altri termini per ciascuna delle tre dimensioni avremo una tendenza media e una deviazione da essa. Ma perché i valori così ottenuti possano essere

confrontati fra loro, stabilendo quale di essi devii in misura proporzionalmente maggiore dalla rispettiva media, è necessario uniformare i tre scarti quadratici medi rapportandoli ad un'unica tendenza centrale posta uguale a zero. Questa è la variabile standardizzata, calcolata per ciascuna dimensione e definita da

$$z = \frac{X - \bar{X}}{S}$$

Alla fine i dati delle dimensioni formeranno tre curve di frequenza rapportate su un unico grafico, che avrà in ascisse le variabili standardizzate e in ordinate le frequenze stesse.

L'istogramma delle lunghezze (fig. 2/2) mostra una distribuzione unimodale con inclinazione positiva. Le misure non scendono sotto i 30 mm e sopra i 60 diventano sporadiche, con una maggiore frequenza compresa tra i 35 e i 50 mm. Dai dati della tabella 1 si ricava la tendenza dei valori centrali pari a 45,4 mm cui corrisponde uno scarto quadratico medio di 9,861.

L'istogramma delle larghezze (fig. 2/4) mostra invece una distribuzione normale anche se ancora con una lieve inclinazione positiva, sempre di tipo unimodale. Le misure sono comprese fra 20 e 65 mm, con maggiore concentrazione fra i 30 e i 45. La media dei valori centrali e lo scarto quadratico medio, calcolati dai dati della tabella 2/2 sono rispettivamente 37,75 e 7,818.

L'istogramma degli spessori (fig. 2/3) è anch'esso unimodale con lieve inclinazione positiva. Le misure sono comprese tra 5 e 40 mm con una fortissima concentrazione fra 10 e 20. Dai dati della tabella 2/1 ricaviamo una media dei valori di 15,4 con uno scarto quadratico medio di 5,554.

Osservazioni

Tutti e tre gli istogrammi sono dunque unimodali, con una più o meno accentuata inclinazione positiva. Dai valori *z* delle tre tabelle 1, 2/1 e 2/2 ricaviamo il grafico in figura 3 dove abbiamo le curve relative alle tre variabili standardizzate. Come si vede gli spes-

Tabella 1

1 - Prospetto per il calcolo dello scarto quadratico medio delle
lunghezze e della variabile standardizzata

L (mm)	valore centrale X	X ²	Frequenza f	fX ²	fX	z
31-35	33	1089	11	11979	363	-1,26
36-40	38	1444	21	30324	798	-0,75
41-45	43	1849	23	42527	989	-0,26
46-50	48	2304	26	59904	1248	0,26
51-55	53	2809	9	25281	477	0,77
56-60	58	3364	6	20184	348	1,28
61-65	63	3969	0	0	0	1,78
66-70	68	4624	1	4624	68	2,29
71-75	73	5329	1	5329	73	2,8
76-80	78	6084	1	6084	78	3,3
81-85	83	6889	0	0	0	3,81
86-90	88	7744	0	0	0	4,32
91-95	93	8649	0	0	0	4,83
96-100	98	9604	1	9604	98	5,33
			100	215840	4540	

Tabella 3

PROSPETTO PER IL CALCOLO DEL COEFFICIENTE DI CORRELAZIONE r MEDIANTE LA FORMULA CHE UTILIZZA GLI SCARTI.

/ N /	l /	L /	S /	$l - \bar{l}$	$L - \bar{L}$	$S - \bar{S}$	$(l - \bar{l})(L - \bar{L})$	$(l - \bar{l})(S - \bar{S})$	$(L - \bar{L})(S - \bar{S})$	$(l - \bar{l})^2$	$(L - \bar{L})^2$	$(S - \bar{S})^2$
1	41	46	13	3.47	0.9	-2.61	3.123	-9.057	-2.349	12.04	0.81	6.812
2	32	47	14	-5.52	1.9	-1.61	-10.50	8.903	-3.059	30.58	3.61	2.592
3	29	43	9	-8.53	-2.1	-6.61	17.913	56.383	13.881	72.76	4.41	43.69
4	37	47	13	-1.53	1.9	-2.61	-2.9	3.993	-4.959	2.34	3.61	6.81
5	36	38	10	-1.53	-7.1	-5.61	10.863	8.583	39.831	2.34	50.41	31.47
6	46	50	15	8.47	4.9	-0.61	41.50	-5.167	-2.989	71.74	24.01	0.37
7	32	36	9	-5.53	-9.1	-6.61	50.325	36.553	60.151	30.58	82.81	43.69
8	36	34	11	-1.53	-11.1	-4.61	16.983	7.053	51.171	2.34	123.21	21.25
9	39	55	14	1.47	9.9	-1.61	14.553	-2.366	-15.939	2.16	98.01	2.59
10	32	51	19	-5.53	5.9	3.39	-32.627	-18.747	20.001	30.58	34.81	11.49
11	48	56	14	10.47	10.9	-1.61	16.023	-16.857	-17.549	109.6	118.81	2.59
12	37	36	12	-0.53	-9.1	-3.61	4.82	1.913	32.851	0.280	82.81	13.03
13	32	50	17	-0.53	4.9	1.39	-27.097	-0.737	6.811	30.58	24.01	1.93
14	51	54	17	13.47	8.9	1.39	119.88	18.723	12.371	181.44	79.21	1.93
15	37	43	11	-0.53	-2.1	-4.61	1.113	2.443	9.681	0.280	4.41	21.25
16	46	47	10	8.47	1.9	-5.61	16.093	-47.517	-10.659	71.74	3.61	31.47
17	32	37	11	-5.53	-8.1	-4.61	44.793	25.493	37.341	30.58	65.61	21.25
18	37	50	16	-0.53	4.9	0.39	-2.597	-0.207	1.911	0.280	24.01	0.15
19	41	47	14	3.47	1.9	-1.61	6.593	-5.587	-3.059	12.04	3.61	2.59
20	32	41	11	-5.53	-4.1	-4.61	22.673	25.493	18.901	30.58	16.81	21.25
21	32	44	15	-5.53	-1.1	-0.61	6.083	3.373	0.671	30.58	1.21	0.37
22	33	33	13	-4.53	-12.1	-2.61	54.81	11.823	31.581	20.52	146.41	6.81
23	29	34	15	-8.53	-11.1	-0.61	94.68	5.203	6.771	72.76	123.21	0.37
24	35	46	12	-2.53	0.9	-3.61	-2.28	9.133	-3.249	6.40	0.81	13.03
25	34	42	14	-3.53	-3.1	-1.61	10.94	5.683	4.991	12.46	9.61	2.59
26	23	32	8	-14.53	-13.1	-7.61	190.343	110.573	99.691	211.12	171.61	57.91
27	44	58	27	6.47	12.9	11.39	83.463	73.693	146.931	41.86	166.41	129.73
28	29	35	15	-8.53	-10.1	-0.61	86.153	5.203	6.161	72.76	102.01	0.37
29	34	43	11	-3.53	-2.1	-4.61	7.413	11.967	9.681	12.46	4.41	21.25
30	32	42	13	-5.53	-3.1	-2.61	17.143	14.433	8.091	30.58	9.61	6.81
31	42	40	14	4.47	-5.1	-1.61	-22.797	-7.197	8.211	19.58	26.01	2.59
32	41	42	24	3.47	-3.1	8.39	-10.76	29.113	-26.009	12.04	9.61	70.39
33	33	46	13	-4.53	0.9	-2.61	-4.071	11.823	-2.349	20.52	0.81	6.81
34	34	50	19	-3.53	4.9	3.39	-17.30	-11.967	16.611	12.46	24.01	11.49
35	39	37	14	-1.47	-8.1	-1.61	-11.91	-2.367	13.041	2.16	65.61	2.59
36	28	39	12	-9.53	-6.1	-3.61	58.133	34.403	22.021	90.82	37.21	13.03
37	37	43	17	-0.53	-2.1	1.39	1.113	-0.737	-2.919	0.280	4.41	1.93
38	46	57	12	8.47	11.9	-3.61	100.8	-30.576	-42.959	71.74	141.61	13.03
39	27	45	17	-10.53	-0.1	1.39	1.033	-14.637	-0.139	110.88	0.01	1.93
40	34	47	14	-3.53	1.9	-1.61	-6.71	5.683	-3.059	12.46	3.61	2.59
41	43	46	14	5.47	0.9	-1.61	4.92	-8.807	-1.449	29.92	0.81	2.59
42	33	37	17	-4.53	-8.1	1.39	36.70	-6.297	-11.259	20.52	65.61	1.93
43	42	41	9	4.47	-4.1	-6.61	-18.327	-29.547	27.101	19.58	16.81	43.69
44	43	54	25	5.47	8.9	9.39	48.683	51.363	83.571	29.92	79.21	88.17
45	49	38	12	11.47	-7.1	-3.61	-81.437	-41.407	25.631	131.56	50.41	13.03
46	36	42	13	-1.53	-3.1	-2.61	4.743	3.993	8.091	2.34	9.61	6.81
47	44	47	11	6.47	1.9	-4.61	12.293	-29.827	-8.759	41.86	3.61	21.25
48	43	46	12	5.47	0.9	-3.61	4.923	-19.747	-3.249	29.92	0.81	13.03

PROSPETTO PER IL CALCOLO DEL COEFFICIENTE DI CORRELAZIONE r MEDIANTE LA FORMULA CHE UTILIZZA GLI SCARTI.

/ N	/ l	/ L	/ S	/ $l-\bar{l}$	/ $L-\bar{L}$	/ $S-\bar{S}$	/ $(l-\bar{l})(L-\bar{L})$	/ $(l-\bar{l})(S-\bar{S})$	/ $(L-\bar{L})(S-\bar{S})$	/ $(l-\bar{l})^2$	/ $(L-\bar{L})^2$	/ $(S-\bar{S})^2$
49	29	41	II	-8.53	-4.1	-4.61	34.973	39.323	18.901	72.76	16.81	21.25
50	44	45	I7	6.47	-0.1	1.39	-0.647	8.993	-0.139	41.86	0.01	1.93
51	33	42	I5	-4.53	-3.1	-0.61	14.043	2.763	1.891	20.52	9.61	0.37
52	50	51	25	12.47	5.9	9.39	73.573	117.093	55.401	155.50	34.81	88.17
53	33	33	I2	-4.53	-12.1	-3.61	54.813	16.353	43.681	20.52	146.41	13.03
54	39	33	II	1.47	-12.1	-4.61	-17.787	-6.777	55.781	2.16	146.41	21.25
55	42	38	I2	4.47	-7.1	-3.61	-31.737	-16.137	25.631	19.98	50.41	13.03
56	37	36	II	-0.53	-9.1	-4.61	4.823	2.443	41.951	0.28	82.81	21.25
57	31	33	II	-6.53	-12.1	-4.61	79.013	30.103	55.781	42.641	146.41	21.25
58	32	36	I0	-5.53	-9.1	-5.61	50.323	31.023	51.051	30.58	82.81	31.47
59	36	41	I7	-1.53	-4.1	1.39	6.273	-2.127	-5.699	2.34	16.81	1.93
60	27	42	I3	-10.53	-3.1	-2.61	32.643	27.483	8.091	110.88	9.61	6.81
61	39	36	I0	1.47	-9.1	-5.61	-13.377	-8.247	51.051	2.16	82.81	31.47
62	28	33	II	-9.53	-12.1	-4.61	115.313	43.933	55.781	90.82	146.41	21.25
63	35	39	I2	-2.53	-6.1	-3.61	15.433	9.133	22.021	6.401	37.21	13.03
64	32	36	I4	-5.53	-9.1	-1.61	50.323	8.903	14.651	30.58	82.81	2.59
65	44	49	22	6.47	3.9	6.39	25.233	41.343	24.931	41.86	15.21	40.83
66	44	59	I4	6.47	13.9	-1.61	89.933	-10.416	-22.379	41.86	193.21	2.59
67	32	42	I3	-5.53	-3.1	-2.61	17.143	14.433	8.091	30.58	9.61	6.81
68	65	77	20	27.47	31.9	4.39	876.293	120.593	140.041	754.60	1017.61	19.27
69	48	55	21	10.47	9.9	5.39	103.653	56.433	53.361	109.62	98.01	29.05
70	40	47	9	2.47	1.9	-6.61	4.693	-16.327	-12.559	6.10	3.61	43.69
71	35	46	I6	-2.53	0.9	0.39	-2.277	-0.987	0.351	6.40	0.81	0.15
72	33	38	I2	-4.53	-7.1	-3.61	32.163	16.353	25.631	20.52	50.41	13.03
73	46	46	I6	8.47	0.9	0.39	7.623	3.303	0.351	71.74	0.81	0.15
74	27	38	I5	-10.53	-7.1	-0.61	74.763	6.423	4.331	110.88	50.41	0.37
75	37	43	I5	-0.53	-2.1	-0.61	1.113	0.323	1.281	0.28	4.41	0.37
76	50	57	I5	12.47	11.9	-0.61	148.393	-7.607	-7.259	155.50	141.61	0.37
77	43	60	I5	5.47	14.9	-0.61	81.503	-3.337	-9.089	29.92	222.01	0.37
78	27	55	21	-10.53	9.9	5.39	-104.247	-56.757	53.361	110.88	98.01	29.05
79	34	38	I5	-3.53	-7.1	-0.61	25.063	2.153	4.331	12.46	50.41	0.37
80	41	75	27	3.47	29.9	11.39	103.753	39.523	340.561	12.04	894.01	129.73
81	46	55	26	8.47	9.9	10.39	83.853	88.003	102.861	71.74	98.01	107.95
82	39	47	I3	1.47	1.9	-2.61	2.793	-3.837	-4.959	2.16	3.61	6.81
83	35	43	I8	-2.53	-2.1	2.39	5.313	-6.047	-5.019	6.40	4.41	5.71
84	32	44	I7	-5.53	-1.1	1.39	1.331	-7.687	-1.529	30.58	1.21	1.93
85	43	35	I3	5.47	-10.1	-2.61	-55.247	-14.277	26.361	29.92	102.01	6.81
86	33	43	I7	-4.53	-2.1	1.39	9.513	-6.297	-2.919	20.52	4.41	1.93
87	30	42	I3	-7.53	-3.1	-2.61	23.343	19.653	8.091	56.70	9.61	6.81
88	46	44	28	8.47	-1.1	12.39	-9.317	104.943	-13.629	71.74	1.21	153.81
89	46	52	24	8.47	6.9	8.39	58.443	71.063	57.891	71.74	47.61	70.39
90	26	38	23	-11.53	-7.1	7.39	81.863	-82.207	-52.469	132.94	50.41	54.61
91	40	50	I6	2.47	4.9	0.39	12.103	0.693	1.911	6.10	24.01	0.15
92	20	35	I5	-17.53	-10.1	-0.61	177.053	10.963	6.161	307.30	102.01	0.37
93	55	97	39	17.47	51.9	23.39	906.693	408.623	1213.941	305.20	2693.61	547.09
94	38	48	20	0.47	2.9	4.39	1.363	2.063	12.731	0.22	8.41	19.27
95	29	47	36	-8.53	1.9	20.39	-16.207	-173.927	38.741	72.76	3.61	415.75
96	58	66	30	20.47	20.9	14.39	427.823	294.563	300.751	419.02	436.81	207.07
97	31	36	I4	-6.53	-9.1	-1.61	59.423	10.513	14.651	42.64	82.81	2.59
98	54	47	20	16.47	1.9	4.39	31.293	72.303	8.341	271.26	3.61	19.27
99	42	40	I4	4.47	-5.1	-1.61	-22.797	-7.197	8.211	19.98	26.01	2.59
100	26	47	I5	-11.53	1.9	-0.61	-21.907	7.033	-1.159	132.94	3.61	0.37

Tabella 2

1 - Prospetto per il calcolo dello scarto quadratico medio degli spessori e della variabile standardizzata

S (mm)	valore centrale X	X ²	Frequenza f	fX ²	fX	z
6-10	8	64	9	576	72	-1,33
11-15	13	169	58	9802	754	-0,43
16-20	18	324	19	6156	342	0,47
21-25	23	529	8	4232	184	1,37
26-30	28	784	4	3136	112	2,27
31-35	33	1089	0	0	0	3,17
36-40	38	1444	2	2888	76	4,07
			100	26790	1540	

2 - Prospetto per il calcolo dello scarto quadratico medio delle larghezze e della variabile standardizzata

l (mm)	valore centrale X	X ²	Frequenza f	fX ²	fX	z
16-20	18	324	1	324	18	-2,53
21-25	23	529	1	529	23	-1,89
26-30	28	784	14	10976	392	-1,25
31-35	33	1089	30	32670	990	-0,61
36-40	38	1444	19	27436	722	0,03
41-45	43	1849	18	33282	774	0,67
46-50	48	2304	12	27648	576	1,31
51-55	53	2809	3	8427	159	1,95
56-60	58	3364	1	3364	58	2,59
61-65	63	3969	1	3969	63	3,23
			100	148619	3775	

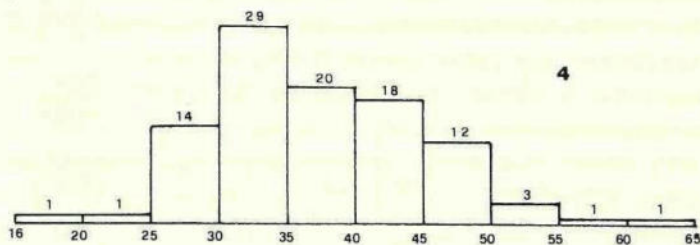
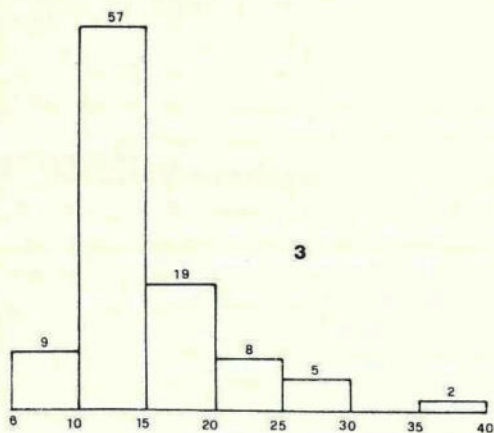
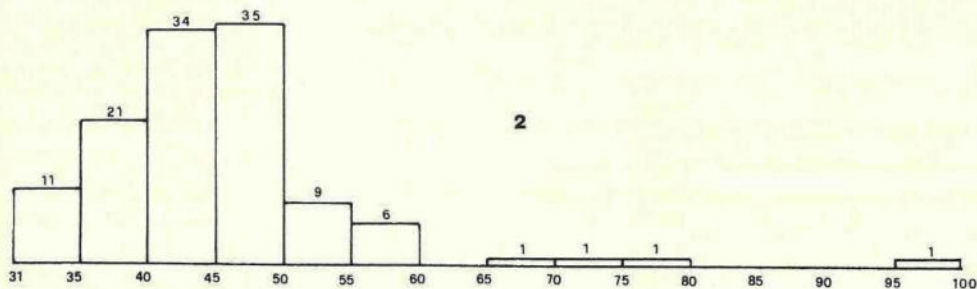
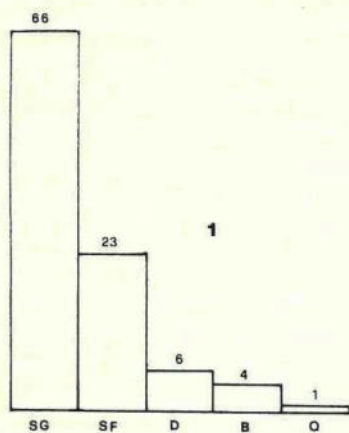


Fig. 2 - Poggio Biddini: 2/1 istogramma quantitativo delle materie prime (SG-selce grossolana, SF-selce fine, D-diaspro, B-basalta, Q-quarzite); 2/2 istogramma lunghezze; 2/3 istogramma spessori; 2/4 istogramma larghezze.

sori mostrano la maggiore aderenza alla tendenza centrale con un unico picco molto accentuato e la minore *deviazione standard* delle tre calcolate.

Le larghezze sono invece quelle meno regolari nei confronti del valore di tendenza centrale, con la più alta delle tre *deviazioni standard*.

Le lunghezze hanno valori intermedi tra quelli delle larghezze e quelli degli spessori.

I tre picchi sono comunque sovrapposti e decisamente vicini alla media. Possiamo quindi concludere che i *tranchets* di Biddini venivano prodotti secondo un unico modello dimensionale, anche se con una certa libertà di variazione che non creava, comunque, differenze apprezzabili.

G.B.

Analisi delle dimensioni correlate.

Un metodo adatto a valutare statisticamente la relazione esistente tra le dimensioni è noto come *scatter plot* o diagramma a nebulosa (21). In esso un grafico riporta sotto forma di un punto il rapporto tra le dimensioni considerate a coppie per ogni manufatto. L'intero numero dei campioni viene così ridotto ad un insieme di punti, la cui disposizione complessiva sul grafico permette, anche visivamente, di fare considerazioni sul tipo di relazione esistente tra le variabili rappresentate.

La relazione stessa può essere indicizzata mediante il calcolo del coefficiente «r», che misura la proporzionalità delle due variabili prendendo in considerazione gli scarti delle coordinate X e Y dalle rispettive medie $\bar{X}$ e $\bar{Y}$, e facendone successivamente il prodotto $(X - \bar{X})(Y - \bar{Y})$. I prodotti vengono poi sommati e rapportati al prodotto delle somme degli scarti della media al quadrato.

$$r = \frac{\sum (X - \bar{X})(Y - \bar{Y})}{\sqrt{\sum (X - \bar{X})^2 \sum (Y - \bar{Y})^2}}$$

Si ottiene così un indice numerico compreso tra 0 (correlazione nulla) e 1 (correlazione lineare totale), positivo o negativo. Ne consegue che per $r = -1$ o $+1$ i punti (ovvero i manufatti) giacciono su una linea che rappresenta il modello rispettivamente decrescente o crescente, con una correlazione perfetta; per $r = 0$ i punti sono uniformemente dispersi in una distribuzione casuale (22).

Per rappresentare in modo chiaro la correlazione è possibile tracciare nel grafico la linea di riferimento, detta retta di regressione. Essa è posizionata in modo tale che la somma dei quadrati delle distanze dei punti da essa sia la minima possibile (23). Nel caso di regressione della y sulla x si ha

$$Y_1 = a_Y + b_Y X$$

dove

$$b_Y = \frac{\sum (X - \bar{X})(Y - \bar{Y})}{\sum (X - \bar{X})^2}$$

da questa si ricava l'origine della retta sull'asse delle Y, data da

$$a_Y = \bar{Y} - b_Y \bar{X}$$

La retta passa inoltre per un punto, detto baricentro, che ha come coordinate le due medie $\bar{X}$ e $\bar{Y}$.

Per $r = 1$, caso in cui i punti sono allineati, la retta giace sui punti stessi.

Fatta questa premessa passiamo a considerare le correlazioni esistenti tra le dimensioni (L/I; I/S; L/S) dei nostri *tranchets*. I dati necessari al calcolo dei rispettivi coefficienti r e delle relative rette di regressione sono forniti nel prospetto della tabella 3, dove le misure delle tre dimensioni sono espresse in millimetri.

In figura 4/1 abbiamo lo *scatter plot* delle lunghezze e delle larghezze. La nuvola di punti mostra un andamento positivo esemplificato dalla retta di regressione, anche se la dispersione appare accentuata. Il coefficiente r, pari a 0,601, è buono, benché non particolarmente alto.

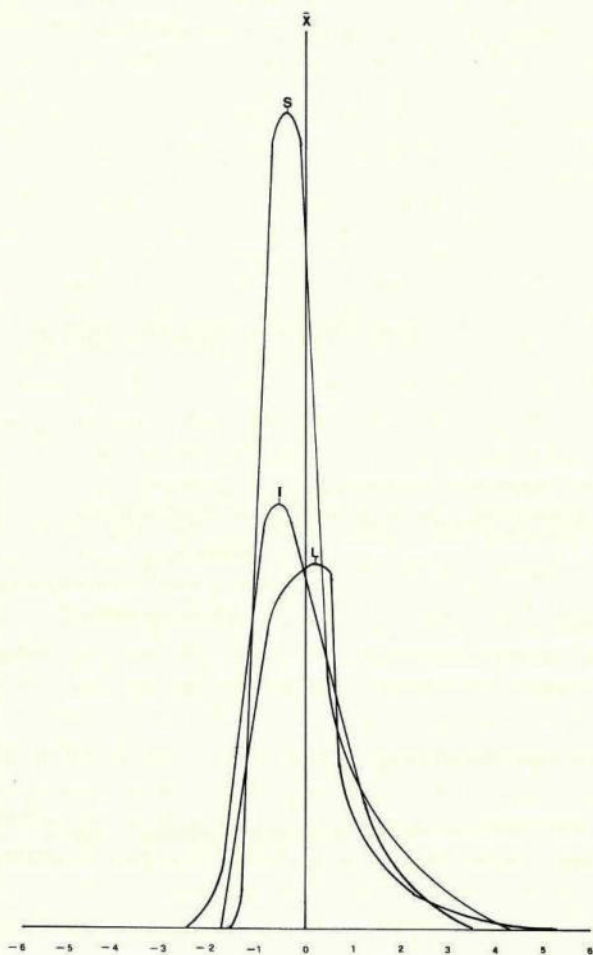


Fig. 3 - Poggio Biddini: variabili standardizzate delle dimensioni.

La nuvola di punti delle larghezze e degli spessori (fig. 4/2) appare invece molto più dispersa. Il coefficiente r è di 0,359, cioè molto basso, cui corrisponde una retta di regressione positiva fortemente inclinata sull'asse delle X . La correlazione è in questo caso scarsa e la distribuzione sembra in buon misura casuale.

Lo *scatter plot* delle lunghezze e degli spessori (fig. 4/3) mostra una distribuzione regolare rispetto alla retta di regressione positiva, e il coefficiente r , pari a 0,631, è il più alto dei tre.

Osservazioni.

Le correlazioni che abbiamo visto sono tutte positive. In altri termini le dimensioni crescono in modo concorde senza che si possa individuare la presenza di più tipi differenziati in base ai rapporti metrici. Esiste dunque un unico modello tipometrico al quale tutti i nostri *tranchets* sono stati variamente uniformati.

Dai coefficienti di correlazione sembrerebbe che fosse stata posta maggior cura ai rapporti fra lunghezze e larghezze e soprattutto tra lunghezze e spessori, mentre sarebbe stata meno importante la correlazione fra le larghezze e gli spessori.

F.N.

Conclusioni.

Da quanto abbiamo visto finora possiamo concludere che i *tranchets* di Poggio Biddini hanno dimensioni ridotte, con lunghezze assolute generalmente inferiori ai 60 mm, larghezze variabili fra i 20 e i 50 millimetri e spessori sostanzialmente compresi tra i 10 e i 20. Quasi nessun esemplare scende sotto le misure medie, solo raramente qualcuno le supera e nessun manufatto presenta misure superiori ai 100 millimetri. Questo dato appare significativo quando si consideri che i *tranchets* campagnani sono di norma molto più grandi (24). Manufatti simili ai nostri compaiono talvolta nel campignano europeo, dove sono noti come *petit-tranchets* (25), ma nell'industria di Biddini sembrerebbero l'unico tipo attestato, almeno sotto il profilo dimensionale, come abbiamo visto nel grafico della figura 3.

Ritroviamo la stessa uniformità anche se ci volgiamo a guardare le varie dimensioni in relazione tra loro. Lunghezze, larghezze e spessori sono correlate in modo che al crescere di una aumentano anche le altre; anche in questo caso non sembra possibile cogliere più di una varietà tipometrica, pur se all'interno di un campo di variabilità relativamente ampio.

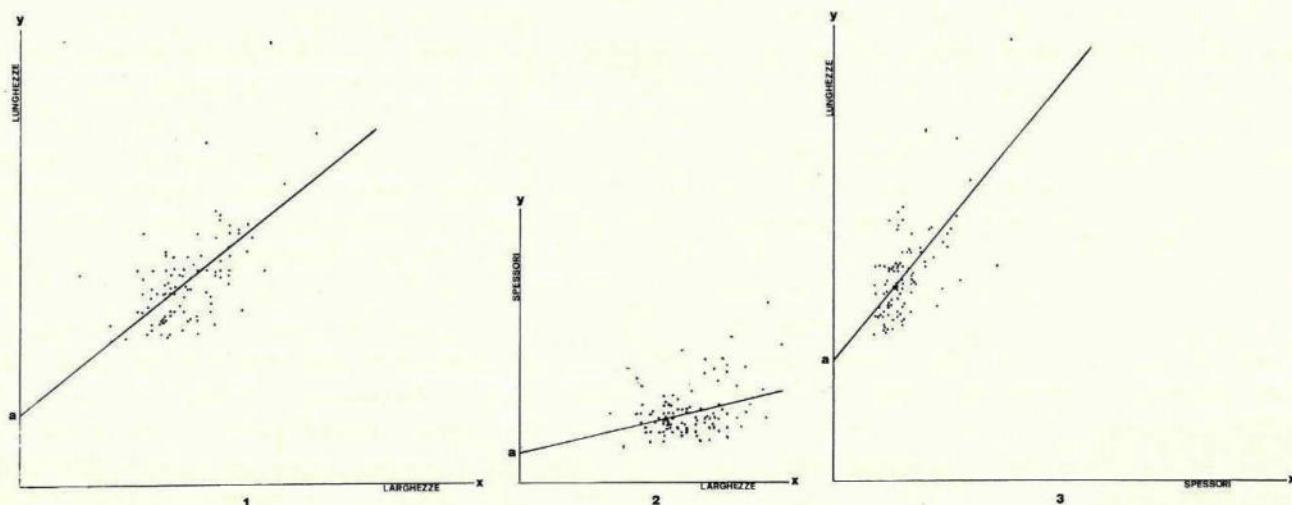


Fig. 4 - Poggio Biddini: scatter plots e rette di regressione.

Delle correlazioni considerate appaiono significative solo quelle tra lunghezze e larghezze e tra lunghezze e spessori; mentre tra le dimensioni assolute sono gli spessori a mostrare la maggiore uniformità.

Ci chiediamo se questi dati non siano funzionali alla robustezza dei manufatti. In altri termini, è possibile che agli artigiani di Poggio Biddini importasse fabbricare *tranchets* non grandi, ma neanche troppo piccoli e quasi sempre dello stesso formato. Interessava soprattutto che certe dimensioni, come lo spessore, e certe proporzioni fra esse fossero tali da evitare che il prodotto finito risultasse troppo sottile o troppo allungato, assicurando in tal modo agli strumenti la robustezza necessaria a che questi non si spezzassero durante l'uso. Può darsi che questa conclusione vada messa in rapporto con la particolare scelta delle

materie prime. Nel grafico in figura 2/1 abbiamo visto un uso preferenziale della selce a grana grossa. Questa varietà si presta poco ai ritocchi minuti, ma è meno fragile della selce vetrosa, che venne prevalentemente usata nella produzione di manufatti laminari a ritocco differenziato. Certamente il diverso uso va interpretato nell'ottica di una loro razionalizzazione in senso funzionale.

Tutto questo ci porta a rivalutare la vecchia ipotesi secondo la quale i *tranchets* campagnani altro non erano che asce a tagliente sbieco, manufatti destinati a ricevere forze d'urto violente che ne avrebbero provocato la frattura se non fossero state rispettate determinate caratteristiche tipometriche.

Giuseppina Battaglia e Fabrizio Nicoletti

NOTE

- 1) Salmon et alii 1898.
- 2) Nougier 1950, 19-60.
- 3) Piggot 1933.
- 4) Cauvin 1968.
- 5) Seaton Kar 1900, 77.
- 6) Müller Karpe 1968, tav. 315.
- 7) Radmilli 1978, 20-21, tav. XXIV.
- 8) Cafici 1926.

- 9) Orsi 1898; 1923.
- 10) Bernabò Brea 1958, 89-90; 1976-77, 48-49.
- 11) Guzzardi 1980.
- 12) Uggeri 1959; 1961a, 16; 1961b; Di Stefano 1976-77; 1978a; 1978b; 1984; Pelagatti 1976-77, 251.
- 13) Cafici 1879; 1884; 1889.
- 14) Cafici 1926.
- 15) Bernabò Brea 1976-77, 48-49.

16) Guzzardi 1980, 77.

17) I materiali sono in fase di pubblicazione a cura di uno degli scriventi (F. Nicoletti), insieme ad una più ampia disamina del campignano siciliano.

18) Palma di Cesnola 1967, 29 e fig. 10.

19) Le misure sono state prese in millimetri orientando i manufatti, come nelle figure, con lo sbieco in basso, e considerando come lunghezza la distanza intercorrente tra due linee parallele tangenti le estremità verticali; come larghezza la distanza tra le due proiezioni delle massime espansioni laterali sulla linea d'oriz-

zonte; come spessore l'espansione massima dello strumento proiettata sul piano laterale.

20) Bietti 1982, 8-9.

21) Bietti 1979, 9; 1982, 22.

22) Bietti 1979, 10; 1982, 22-27.

23) Bietti 1982, 22.

24) Nougier 1950, figg. 1,7,9,16,19,24,26,30-32,44,47,60,67,74,84,89,118.

25) Creighton Gabel 1957, 92.

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

BERNABO' BREA L. 1958 - *La Sicilia prima dei Greci*, Milano.

BERNABO' BREA L. 1976-77 - *Eolie, Sicilia e Malta nell'età del bronzo*, Kokalos, XXII-XXIII, I, p. 33 sgg.

BIETTI A. 1979 - *Metodi matematici e statistici applicati alla archeologia e alla paleontologia*, Contributi del Centro Linceo Interdisciplinare di Scienze Matematiche e loro applicazioni, 47, Roma.

BIETTI A. 1982 - *Tecniche matematiche nell'analisi dei dati archeologici*, Contributi del Centro Linceo Interdisciplinare di Scienze Matematiche e loro applicazioni, 61, Roma.

CAFICI I. 1879 - *Stazione dell'età della pietra a San Cono in provincia di Catania*, BPI, V, p.5 sgg.

CAFICI I. 1884 - *Tomba neolitica e manufatti coevi di Sciri in provincia di Catania*, BPI, X, p. 73.

CAFICI I. 1899 - *Di un sepolcro neolitico scoperto a San Cono presso Licodia Eubea (Catania)* BPI, XXV, p.4 sgg.

CAFICI I. 1926 - *Indizi di cultura campignienne in Sicilia*, AttiPalermo, XIV, p.1 sgg.

CAUVIN J. 1968 - *Des Ateliers «campigniennes» au Liban*, I. Piveteau (a cura di): *La Préhistoire, problèmes et tendances*, Paris, p.5 sgg.

CREIGHTON GABEL W. 1957 - *The Campignan tradition and European Flint-Mines*, Antiquity, XXXI, p.90 sgg.

DI STEFANO G. 1976-77 - *Saggi a Poggio Biddini sul Dirillo*, Kokalos, XXII-XXIII, I, p.647 sgg.

DI STEFANO G. 1978a - *Il villaggio preistorico di Poggio Biddini*, Archeologia Iblea, p.1 sgg.

DI STEFANO G. 1978b - *Recenti scoperte preistoriche nella Sicilia sud-orientale*, Tabellarius, Giugno, p.9 sgg.

DI STEFANO G. 1984 - *Poggio Biddini, Piccola guida delle stazioni preistoriche dei Monti Iblei*, Ragusa, p.147 sgg.

GUZZARDI L. 1980 - *Un ipogeo preistorico a Calaforno e il suo contesto topografico*, SicArch, 42, p.67 sgg.

MÜLLER KARPE H. 1968 - *Handbuch der Vorgeschichte*, II, München.

NOUGIER L.R. 1950 - *Les civilisations campigniennes en Europe occidentale*, Le Mans.

- ORSI P. 1898 - *Miniere di selce e sepolcri eneolitici a Monte Tabuto e Monte Racello presso Comiso (Siracusa), BPI, XXIV, p. 165 sgg.*
- ORSI P. 1923 - *Villaggio, officina litica e necropoli del primo periodo siculo a Monte Sallia, presso Canicarao, (Siracusa), BPI, XLIII, p.3 sgg.*
- PALMA DI CESNOLA A. 1967 - *Il paleolitico della Puglia (giacimenti, periodi, problemi), Memorie del Museo Civico di Storia Naturale di Verona, XV, p.1 sgg.*
- PELAGATTI P. 1976-77 - *L'attività della Soprintendenza alle Antichità della Sicilia orientale, Kokalos, XXII- XXIII, II, 1, p. 519 sgg.*
- PIGGOT S. 1933 - *The age of the British Flint Mines, Antiquity, VIII, p.166 sgg.*
- RADMILLI A.M.
(a cura di) 1978 - *Guida della preistoria Italiana, Firenze.*
- SALMON P.,
D'AULT DU MESNIL G.,
CAPITAN L., 1898 - *Le campignien, Revue Mensuelle de l'Ecole d'Anthropologie, VIII, p. 365 sgg.*
- SEATON KAR H. 1900 - *Liverpool's Museum, II, Liverpool.*
- UGGERI G. 1959 - *Il villaggio preistorico di Poggio Biddini, La Lucerna, XIV, p.8 sgg.*
- UGGERI G. 1961a - *Note camarinesi, Vittoria.*
- UGGERI G. 1961 b - *Poggio Biddini, Notiziario, RSP, XVI, p. 271.*

CIRCOLAZIONE MONETARIA BIZANTINA NELLA SICILIA ORIENTALE

L'unico censimento dei dati numismatici bizantini nella Sicilia orientale operato fino ad oggi è quello eseguito da G. Guzzetta (1) nel 1986. Egli, molto opportunamente, ha ritenuto di dover escludere dal conteggio, per necessità di esattezza statistica, tutte le monete provenienti da tesoretti, che per loro stessa natura forniscono dati troppo casuali e perciò fuorvianti.

Lo studioso si è attenuto, infatti, alla raccolta di quel numerario, frutto di rinvenimenti sporadici, in cui la piccola quantità dei singoli ritrovamenti garantisce l'attendibilità statistica delle variazioni numeriche fra imperatore ed imperatore.

Semplici considerazioni storiche, però, avvertono sulla necessità di considerare la circolazione monetaria nella Sicilia orientale non omogenea ma frazionata e differenziata: ogni centro, a causa della sua diversa attività economica, della posizione geografica, della sua importanza strategica e di fatti storici contingenti, può presentare anomalie, talvolta anche considerevoli, rispetto alla media generale dell'isola.

Nella presente ricerca, perciò, si integreranno i dati forniti dal Guzzetta seguendo le vicende monetarie di due provincie, quella di Enna e quella di Messina, considerandole esemplificazioni di due diverse categorie di centri siciliani: quelli situati nell'interno dell'isola e quelli che si affacciano sulla costa. L'una, fortezza dominante su ampi territori coltivati a cereali e nodo strategico dell'interno dell'isola; l'altra, porto di accesso alla Sicilia, con netta vocazione al commercio, ma nei cui dintorni sono situati notevoli punti fortificati, quali Taormina e Rometta; entrambe rappresentano due diverse *facies* della realtà bizantina isolana, quasi ignorata dalle fonti.

Per potere seguire le oscillazioni di numerario verranno perciò presi in considerazione gli esemplari contenuti nel Medagliere del Museo di Messina e quelli della Collezione Alessi dell'omonimo Museo di Enna.

Queste due raccolte, infatti, oltre ad essere sufficientemente ampie per essere studiate, hanno la caratteristica di contenere esemplari ritrovati casualmente nelle rispettive città e provincie, conservando quindi le garanzie di attendibilità statistica, già segnalate per i dati del Guzzetta.

Il nucleo bizantino della Collezione Alessi comprende 293 monete, mentre quello del Medagliere del Museo di Messina è costituito da 101 esemplari. In entrambe le raccolte il numerario abbraccia tutto l'arco della presenza dell'*Impero dei Romani* in Sicilia e si spinge fino agli ultimi contatti commerciali dell'XI secolo.

Confrontando il numero degli esemplari per singolo imperatore colpisce subito la sostanziale uguaglianza, in proporzione, fra i dati pubblicati dal Guzzetta e quelli relativi alla Collezione Alessi ed al Medagliere di Messina, indice della loro validità, ed anche di una pianificazione economica globale nell'isola (vedi schema I).

Pur con le diversità dovute alle varie vicende storiche, l'analisi degli esemplari contenuti nei due monetieri in esame e nelle altre raccolte siciliane consente di delineare più periodi nella circolazione delle monete bizantine nell'isola, in base alla zecca di provenienza ed alla consistenza del numerario, che hanno validità generale per tutta la Sicilia.

In una prima fase, che comprende gli anni della guerra gotica (535-555) e quelli immediatamente

SCHEMA I

	(1)	(2)	(3)
Anastasio I	3 (0,7%)	2 (2%)	8 (2,7%)
Giustino I	6 (1,4%)	3 (3%)	6 (2,0%)
Giustiniano I	32 (7,5%)	10 (10%)	27 (9,3%)
Giustino II	3 (0,7%)	— —	10 (3,4%)
Tiberio II	8 (1,8%)	1 (1%)	5 (1,7%)
Maurizio Tiberio	12 (2,8%)	4 (4%)	28 (9,3%)
Foca	3 (0,7%)	1 (1%)	5 (1,7%)
Eraclio	59 (13,8%)	7 (7%)	74 (25,5%)
Costante II	37 (8,6%)	3 (3%)	28 (9,6%)
Costantino IV	15 (3,5)	3 (3%)	8 (2,7%)
Giustiniano II	12 (2,8%)	1 (1%)	2 (0,6%)
Tiberio III	3 (0,7%)	— —	— —
Teodosio III	1 (0,2%)	— —	— —
Leone III	3 (0,7%)	— —	— —
Costantino V	65 (15,2%)	14 (14%)	6 (2,0%)
Leone IV/Cost. VI	1 (0,2%)	— —	— —
Irene	— —	— —	1 (0,3%)
Niceforo I	1 (0,2%)	3 (3%)	4 (1,3%)
Michele I	27 (6,3%)	— —	— —
Leone V	32 (7,5%)	2 (2%)	7 (2,4%)
Michele II	30 (7,0%)	4 (4%)	12 (4,1%)
Teofilo	27 (6,3%)	6 (6%)	23 (7,9%)
Michele III	31 (7,2%)	4 (4%)	3 (1,0%)
Basilio I	1 (0,2%)	1 (1%)	— —
Leone VI	6 (1,4%)	10 (10%)	7 (2,7%)
Romano I	2 (0,4%)	8 (8%)	4 (1,3%)
Folles Anonimi	6 (1,4%)	13 (13%)	22 (7,6%)

1) G. Guzzetta, *op. cit.*, p. 126

2) Esemplari del Medagliere del Museo di Messina.

3) Esemplari della Collezione Alessi di Enna.

successivi, fino alla fine del regno di Giustiniano I (527-565), le esigenze belliche, che non permettevano di mettere ordine nella monetazione, furono causa della varietà di zecche di provenienza del numerario: Costantinopoli, Nicomedia, Cizico, Antiochia, Cartagine e le zecche italiane di recente formazione fornivano, senza distinzione, dai grossi *folles* fino ai piccoli *pentanummi* (2).

In questo periodo il sistema monetale vigente in Sicilia e nella provincia di Reggio, da sempre legata economicamente all'isola, comprendeva il *solido aureo*, con i sottomultipli *semisse* e *tremisse*, ed il *folles* di bronzo del valore di 40 *nummi*, con i sottomultipli mezzo *folles* (20 *nummi*), *decanummo* (10 *nummi*) e *pentanummo* (5 *nummi*). Sconosciuta era la moneta in argento, pure coniata dalle zecche di Costantinopoli, Ravenna e Cartagine per riallacciarsi ad un uso vigente, durante il periodo ostrogoto, nell'Italia continentale ed in Africa, e non radicatosi in Sicilia, la cui circolazione monetaria è simile a quella che caratterizzava le provincie orientali (3).

Nell'economia bizantina isolana venivano considerati grossi nominali, oltre le monete auree, anche il *folles* ed il mezzo *folles*, mentre il *decanummo* ed il *pentanummo* furono sempre moneta spicciola, destinata a scomparire nel corso dei secoli in seguito alla crescente inflazione che portava le monete énee a perdere progressivamente peso. Tale sistema rimase in vigore fino al regno di Michele III (842-867), quando fu semplificato abolendo il mezzo *folles*, il *decanummo* ed il *pentanummo*, che già da tempo venivano conati solo per tradizione.

Nel secondo periodo, comprendente i regni di Giustiniano II (565-578) e Tiberio II (578-582), si registra un certo ordine nelle coniazioni: i grossi nominali provenivano dalle zecche orientali; i piccoli nominali da quelle italiane. Resta aperto il problema della mobilità dei piccoli nominali di bronzo che avevano per loro stessa natura un raggio di circolazione limitato. La loro abbondanza e la varietà delle zecche di provenienza inducono, tuttavia, a ritenere sicura l'esistenza di una pianificazione statale tendente a garantire la reperibilità di numerario sia di grosso che di piccolo taglio. Del resto, che le monete di zecca non siciliana non giungessero nell'isola solo tramite rapporti commerciali è ampiamente dimostrato dalla loro scomparsa pressochè totale quando furono attivate le zecche isolate (vedi schemi II e III).

L'inizio del terzo periodo coincide con l'apertura delle zecche di Catania e Siracusa sotto Maurizio Tiberio (582-602), che assicurò maggiore ordine alla circolazione dei nominali: l'oro proveniva da Roma o Ravenna, i grossi nominali bronzei dalle zecche orien-

SCHEMA II (ENNA)

	C O S T.	N I C O.	C I Z I.	A N T I.	A L E S.	C A R T.	R O M A	R A V E.	C A T A.	S I R A.
Anastasio I	8+									
Giustino I	4+	1+	1+							
Giustiniano I	10AV+	5+—	1+	5+		3+	1+	2—		
Giustino II	3+		5+			2+				
Tiberio II	1+				1—			3—		
Maurizio Tiberio	4+	2+	2+			1+		1—	16—	2—
Foca						1+			4—	
Eraclio	14+	1+	1+					1AV	8—	29+
Costante II	1+					3+				24+—
Costantino IV										8+
Giustiniano II										2+
Costantino V										6+
Irene	1AV									
Niceforo I	1+									3+
Leone V										7+
Michele II										12+
Teofilo										23+
Michele III										3+
Leone VI	7+									
Romano I	4+									
Folles anonimi	22+									

+ = follis o mezzo follis.

— = decanummo o pentanummo.

AV = moneta aurea.

SCHEMA III (MESSINA)

	C O S T. T.	N I C O.	C I Z I.	A N T I.	A L E S.	C A R T.	R O M A	R A V E.	C A T A.	S I R A.
Anastasio	2+									
Giustino I	3+									
Giustiniano I	2—	1+	1+	3+		2+	1—			
Giustino II										
Tiberio II								1—		
Maurizio Tiberio		1+				1+			1—	1—
Foca						1+				
Eraclio	4+					1+		1AV		1+
Eracleona										
Costante II						2+				1+
Costantino IV										3+
Giustiniano II										1+
Teodoro										
Leone III										
Costantino V										14+
Leone IV/Cost.VI										
Irene										
Niceforo I										3+
Michele I										
Leone V										2+
Michele II										4+
Teofilo										6AV+
Michele III										4+
Basilio I										1AV
Leone VI	10+									
Romano I	8+									
Folles anonimi	13+									

+ = follis o mezzo follis.

— = decanummo o pentanummo

AV = moneta aurea.

tali, i piccoli nominali venivano conati nella Sicilia stessa. Questa situazione rimase invariata fino ai regni di Eraclio (610-641) e di Eracleona (641), quando la chiusura delle zecche orientali pose gravi problemi di reperimento di circolante.

Il periodo più lungo è quello che si apre con Costante II (641-668), che, a causa dei problemi sopra accennati, abilitò la zecca di Siracusa a coniare, in oro ed in bronzo, tutti i nominali, creando un'area di circolazione chiusa in Sicilia ed in Italia meridionale, perfettamente autosufficiente fino alla caduta della sede dello stratego e della zecca in mano araba nell'878, quando regnava a Costantinopoli Basilio I (867-886).

L'ultimo periodo, che va da Leone VI (886-912) fino alla conquista normanna di Bari nel 1071, comprende monete giunte in Sicilia, quasi completamente conquistata dagli Arabi, attraverso i canali commerciali con la Calabria bizantina ed in seguito a vari tentativi di riconquista imperiale. La zecca di emissione di tale numerario è, nella maggioranza dei casi, Costantinopoli, se si eccettuano alcune monete battute da una zecca italiana, aperta per rimpiazzare quella siracusana.

Nell'ambito della periodizzazione generale, però, ogni singola provincia mantenne delle caratteristiche peculiari che sono individuabili in seguito ad un più approfondito esame del numerario. A questo proposito, mentre alcune lievi variazioni tra i dati del Guzzetta e quelli dei monetieri in esame sono dovute al naturale margine di errore insito in una statistica che tiene presente un campione di sole 800 monete circa, differenze di una certa entità non sono riconducibili a questo difetto ed andranno spiegate su basi storiche.

Andrà anche chiarito che in una simile ricerca non costituisce ostacolo il dovere studiare in prevalenza monete di bronzo, anche trattando di una società, come quella bizantina, abituata a dare priorità alla moneta aurea. Un aumento di emissione di moneta d'oro, infatti, comportava un conseguente aumento di moneta bronzea, dettato da precise regole di circolazione, al fine di non sbilanciare eccessivamente dalla parte dell'oro un rapporto che doveva rimanere equilibrato. Un grosso quantitativo di esemplari bronzei sottintende, quindi, in linea di massima,

un dato analogo per quanto riguarda la monetazione aurea (4).

Inoltre, la mancanza di monete d'oro di determinate epoche si spiega facilmente con il riuso, mediante fusione, di metallo prezioso in epoche successive, fenomeno che ebbe ad interessare, per ovvi motivi, più l'oro che il bronzo.

Nel 535 la Sicilia, già dal 533 base logistica per la riconquista bizantina dell'Africa in virtù di un accordo diplomatico con il governo del goto Amalasunta, accolse come «liberatori» i soldati di Costantinopoli,

Da giustificare con la presenza di soldati provenienti dalle regioni più svariate dell'impero sono i 9 *folles* da Costantinopoli, 4 *folles* ed 1 *decanummo* da Nicomedia, 1 *follis* da Cizico, 5 *folles* da Antiochia, 1 *follis* e 3 mezzi *folles* da Cartagine, 1 *follis* da Roma, 2 *decanummi* da Ravenna ed 1 *tremisse* aureo da Costantinopoli presenti nella Collezione Alessi ed i 2 *decanummi* da Costantinopoli, 1 *follis* da Cizico, 1 *follis* da Nicomedia, 3 *folles* da Antiochia, 2 *folles* da Cartagine, 1 *decanummo* nel Medagliere messinese.

Tra questi esemplari, specialmente le monete emesse da zecche italiane sono testimonianza del tentativo di normalizzazione voluto da Giustiniano I, espresso nella *Novella* 75 del dicembre del 537, che portava ordine dal punto di vista amministrativo, con lo sdoppiamento dei poteri: quello civile, esercitato da un *praetor* a Catania, e quello militare, di competenza di un *dux* a Siracusa. Sul piano numismatico, invece, la normalizzazione passava attraverso la creazione di zecche nei territori di recente conquista, per provvedere alle esigenze della popolazione.

In un sistema rigidamente organizzato, come quello bizantino, non è senza significato la considerazione che, nonostante la presenza in Italia di zecche come Roma e Ravenna, abilitate a coniare in tutti i metalli, i grossi nominali bronzei provenivano quasi sempre da zecche orientali. Tutto ciò doveva avere cause economiche e militari, nel senso di traffici commerciali e, in misura minore, di spostamento in occidente di contingenti militari orientali, il cui pagamento, in oro peraltro, doveva essere garantito da zecche italiane.

Sicuramente legata alle circostanze belliche è la presenza dei 7 *folles* ed 1 mezzo *follis* da Costantino

poli del tempo di Anastasio (491-518) e dei 4 *folles* da Costantinopoli, 1 da Cizico ed 1 da Nicomedia di Giustino I (518-527) della Collezione Alessi ed il *solido* di Marciano (450-457), e 2 *folles* di Anastasio I e 3 di Giustino I, tutti da Costantinopoli, nel Medagliere di Messina, normalmente in corso durante il regno di Giustiniano I (527-565) (5).

Il grande numero di monete presenti in questo periodo è da attribuirsi al ruolo primario svolto dalla Sicilia durante la guerra contro i Goti: granaio dell'Italia, zona di acquartieramento militare di retrovia, base per le operazioni non solo in Italia, ma anche in Africa (6).

Dopo il regno di Giustiniano I la situazione militare ormai tranquilla e la presenza di una forte massa di circolante non richiesero più grandi coniazioni, cosicché nel Medagliere di Messina registriamo per il periodo seguente solo 1 *decanummo* di Tiberio II (578-582), coniato a Ravenna.

Per quanto il materiale sia troppo esiguo per tentare un'ipotesi, confrontando questo dato con quelli concernenti gli altri ritrovamenti in Sicilia (7), si può tuttavia congetturare che il numerario battuto ai tempi di Giustiniano I fosse sufficiente a sopperire in gran parte al bisogno di moneta divisionale negli anni immediatamente successivi alla fine della guerra gotica.

I 3 *folles* da Costantinopoli, 4 *folles* ed 1 mezzo *follis* da Cizico, 1 *follis* ed 1 mezzo *follis* da Cartagine conati sotto il regno di Giustino II (565-578) ed 1 *follis* da Costantinopoli, 1 da *decanummo* da Alessandria e 3 *decanummi* da Ravenna del regno di Tiberio II, presenti nella Collezione Alessi, confermano, invece, una più generale tendenza all'uniformità del numerario ennese, giustificata dalla maggiore sicurezza di introiti garantita dalla produzione di cereali.

Da segnalare, pur nella lieve contrazione di emissioni, la presenza di molta monetazione di Cizico, fenomeno che non sembra riscontrarsi altrove in questo periodo (vedi schemi II e III). Se ciò non è testimonianza di un canale commerciale privilegiato, con ogni probabilità attesta la presenza nel *Kastron* di Enna di un contingente di provenienza anatolica.

Finora è senza confronti in Sicilia il *dodecanummo* di Alessandria che, d'altra parte, è completamente estraneo al sistema monetario bizantino in Sicilia

comprendente *pentanummi*, *decanummi*, mezzi *folles* e *folles*, per quanto riguarda il bronzo. Ricordiamo, infatti, che le monete di Alessandria, per legarsi alla situazione particolare egiziana, furono sganciate da quelle delle altre zecche operanti nell'Impero. Probabilmente per seguire usi locali e un diverso sistema ponderale, la zecca di Alessandria batté pezzi da 33, 12 e 6 *nummi* (8).

Sotto Maurizio Tiberio (582-602), proprio nel primo anno di regno, fu messa in funzione una zecca a Catania, seguita dopo qualche tempo da un'altra a Siracusa, per sopperire alle difficoltà create in seguito alla conquista longobarda di gran parte dell'Italia ed alla creazione del Ducato di Benevento, che divideva i possedimenti imperiali nella penisola (9).

Lo sdoppiamento della zecca siciliana è da mettere in relazione con la netta divisione dei poteri militare e civile cui abbiamo accennato sopra.

In effetti, a riprova di ciò, mentre la zecca di Catania caratterizzò le sue coniazioni con la leggenda abbreviata CAT, quella di Siracusa ebbe come leggenda SECILIA, interpretata dal Ricotti Prina come abbreviazione di «Exercitus Siciliae»: il contingente militare, appunto, che dipendeva dal *dux* di Siracusa (10).

Nella Collezione Alessi sono del periodo di Maurizio Tiberio 4 *folles* da Costantinopoli, 2 *folles* da Nicomedia, 2 *folles* da Cizico, 1 *decanummo* da Ravenna, 16 *decanummi* da Catania e 2 da Siracusa.

Nel Medagliere del Museo di Messina, invece, sono contenuti 1 *follis* da Nicomedia, 1 *follis* da Cartagine, 1 *decanummo* da Catania ed 1 da Siracusa.

- Questi dati si prestano ad alcune considerazioni: le zecche di Sicilia non erano abilitate a coniare grossi nominali, che continuavano a provenire dall'Oriente dell'Impero, perché create nel tentativo di sopperire all'insufficienza quantitativa di moneta divisionale, a cui provvedevano generalmente le zecche di Roma e Ravenna, in misura inadeguata al bisogno.

Inoltre, la grossa presenza, ad Enna, di monete battute dalla zecca di Catania, non ha parallelo nella provincia messinese, come si nota confrontando gli schemi II e III verosimilmente per motivazioni geografiche.

Nel regno di Foca (602-610) continuarono a sus-

sistere le tendenze che si erano notate sotto il suo predecessore: il bronzo pesante proveniva da zecche orientali o dall'Esarcato d'Africa, in seguito a contatti commerciali mentre i piccoli bronzi continuavano ad essere conati in Sicilia.

Conforme di questa situazione provengono dalla Collezione Alessi, che contiene, battuti sotto Foca, 1 mezzo *folles* da Cartagine, 2 *decanummi* e 2 *pentanummi* da Catania.

Anche in questo caso nel Medagliere di Messina, che contiene solo un mezzo *folles* da Cartagine, non si ha una presenza così abbondante di numerario catanese.

Ben 74 sono gli esemplari dell'epoca di Eraclio (610-641) presenti ad Enna: 10 *folles*, 1 pezzo da trenta *nummi* e 3 mezzi *folles* da Costantinopoli, 1 *folles* da Nicomedia, 1 *folles* da Cizico, 1 *tremisse* aureo da Ravenna, 8 *decanummi* da Catania e 49 *folles* di varia provenienza e di vari regnanti precedenti, tutti riconiati a Siracusa (11).

L'elevata quantità degli esemplari e la loro provenienza ci informano sui gravi problemi economici affrontati da Eraclio nel suo regno. Soprattutto indicativa di una situazione difficile è la presenza di ben 49 *folles* riconiati a Siracusa in maniera così frettolosa che il tipo sovraimpresso è stato sempre considerato una contromarca.

Mentre le monete di Eraclio rappresentano il 25% della monetazione bizantina presente ad Enna, corrispondono solo al 7% di quella del medagliere di Messina, che comprende 1 *solido* aureo da Ravenna, 2 *folles* e 2 mezzi *folles* da Costantinopoli, 1 mezzo *folles* da Cartagine ed 1 *folles* riconiato a Siracusa.

Non ci sentiremmo di avallare la proposta fatta dal Ricotti Prina che considera l'elevata quantità di numerario riconiato a Siracusa durante il regno di Eraclio un trattamento privilegiato riservato ai soldati di Sicilia, che dovevano essere, nei programmi imperiali, l'ultima riserva da lanciare nell'incerta guerra contro i Persiani e di cui bisognava garantirsi la fedeltà (12). Molto più probabile appare, tenendo conto della prassi bizantina in Sicilia di far provenire i grossi bronzi dall'Oriente, ipotizzare realisticamente una situazione di difficile reperimento di circolante dovuta alla chiusura di gran parte delle zecche orientali o alle loro

intrinseche difficoltà: condizioni tutte che rendevano problematico l'afflusso di valuta in Occidente. Per fronte a questa situazione, a cui forse si aggiunge una penuria d'oro, la zecca «militare» di Siracusa si vide costretta a riconiare frettolosamente una grandissima quantità di *folles* di epoca precedente. Pur nel silenzio della fonti, la circostanza che le riconiazioni interessarono solo ed esclusivamente i *folles* e mai i divisionali inferiori potrebbe indurre ad ipotizzare che le monete riconiate avessero un valore maggiore, cioè godessero di un grado maggiore di fiducia, il tutto giustificato da una economia di guerra.

Da sottovalutare, poi, è il fatto che per l'esercito imperiale impegnato sul fronte persiano dovette essere un notevole disagio logistico la momentanea perdita dell'Egitto, tradizionale granaio dell'Impero (13). In una simile situazione, al governo bizantino non restava che acquistare grano dall'altra provincia granaria, la Sicilia, e principalmente dalla provincia di Enna, pagando con emissioni straordinarie le forniture. Questa congettura, infatti, darebbe una ragione alla eccezionale presenza di numerario dell'epoca di Eraclio là dove, nella calma militare dell'isola, sarebbe impossibile spiegarlo in altro modo.

Un stacco netto rispetto alla situazione storica precedente è costituito dalla presenza di Costante II (641-668) a Siracusa dal 663. Il trasferimento della sede imperiale era una prova della sempre maggiore importanza strategica del Ducato di Sicilia e dei possedimenti italiani dell'Impero. Soprattutto la Sicilia, dopo la perdita definitiva dell'Egitto, dovette rivestire un'importanza non solo militare ma anche economica di primo piano, a causa della produzione granaria (14). Il *kastron* di Enna dovette essere in quel tempo uno dei territori maggiormente investiti della responsabilità di approvvigionamento di cereali.

Oltre queste considerazioni, non è da trascurare la circostanza che la Sicilia, dopo aver goduto di secoli di totale pace dalla fine della guerra contro i goti, dimostrò la sua vulnerabilità nel 652, in occasione della prima incursione musulmana (15).

Di più difficile apprezzamento, ma certo di non minore importanza, furono anche i calcoli diplomatici nei confronti del papato di Roma, preoccupato dalla presenza dei Longobardi in Italia e sempre desideroso

di protezione da parte dell'Imperatore dei Romei. Uno spostamento dell'asse dell'Impero verso occidente serviva a assicurare il Papa e a garantire la sicurezza dei territori italiani, da troppo tempo quasi lasciati a se stessi. Da non dimenticare, infatti, è che Costante II, nel lungo viaggio verso la Sicilia, si fermò in Apulia per dirigere personalmente la guerra contro i Longobardi. La sola presenza dell'Imperatore in Sicilia servì a triplicare le forze militari. La chiusura della zecca di Catania ci informa che probabilmente tutta l'amministrazione faceva ormai capo a Siracusa.

Per tutta questa somma di considerazione, unitamente alla sempre maggiore difficoltà per coprire il fabbisogno della Sicilia di moneta aurea da parte delle zecche italiane, e di grossi nominali di bronzo delle zecche orientali, in seguito al decadere dei commerci su scala mediterranea, causa la presenza sempre maggiore di flottiglie arabe che praticavano la pirateria, Costante II fu spinto ad abilitare la zecca di Siracusa al conio di numerario in oro e in bronzo. Del resto, l'aumento del numero dei militi, che ricevevano il soldo in moneta aurea, richiedeva di per sé l'aumento di volume delle coniazioni. Significativamente, la coniazione di monete auree a Siracusa segnò il decadere della zecca di Ravenna, che anteriormente doveva procedere alle esigenze di tutta l'Italia bizantina. Alla fine del VII secolo le emissioni in oro siracusane eguagliavano in volume quelle della zecca di Costantinopoli (16). Tutte queste considerazioni, poi, trovano puntuale conferma nella presenza di numerario battuto sotto Costante II nella Sicilia orientale: 1 *folles* da Costantinopoli e 3 mezzi *folles* da Cartagine, probabilmente giunti ad Enna prima del 663; 20 *folles*, 1 mezzo *folles* e 3 *decanummi*, battuti a Siracusa, presenti nella Collezione Alessi; 2 mezzi *folles* da Cartagine ed 1 *folles* da Siracusa nel Medagliere di Messina.

Analoga situazione si ha in Sicilia durante il regno di Costantino IV (668-685), anche se l'uccisione di Costante II ed il ritorno della sede imperiale a Costantinopoli segna il ritorno della priorità accordata dall'Impero alle sue provincie orientali. Nella Collezione Alessi sono presenti 8 *folles* battuti a Siracusa in questo periodo, mentre nel Medagliere messinese se ne contano 3.

I 2 *folles* siracusani, invece, uniche monete del regno di Giustiniano II (I regno: 685-695; II regno: 705-711) presenti nella Collezione Alessi, ed il *folles* del Medagliere di Messina testimoniano della contrazione di emissioni avvenuta nella zecca di Siracusa, forse a causa della creazione del Tema di Sicilia, comprendente il Ducato di Calabria ed altri territori, tra il 692 ed il 695 circa (17). Il sistema tematico basato sul pagamento in natura del soldo militare agli *stratiotai*, i cavalieri catafratti bizantini, mercé l'assegnazione di lotti di terreno, comportò infatti una riduzione degli oneri economici dello Stato, che poté diminuire il volume delle sue emissioni (18). Questa mancanza di circolante assunse sempre maggiori dimensioni durante i regni dei successori di Giustiniano II, quando sempre più difficile dovette farsi il reperire monete già in circolazione da decenni.

Sia nella Collezione Alessi che nel Medagliere di Messina si denuncia il vuoto di numerario per quanto riguarda i regni di Leonzio (695-698), Tiberio III (698-705), Giustiniano II (II regno: 705-711), Filippico (711-713), Anastasio II (713-715), Teodosio III (715-717), Leone III (717-741), anche se la zecca di Siracusa, in effetti, continuò a battere, seppure in tono minore, durante questo lasso di tempo. Anche i dati del Guzzetta, con le 3 monete di Tiberio III, quella di Teodosio III e le 3 di Leone III, confermano questo calo di coniazioni in un periodo di ben 46 anni circa.

La mancanza di monetazione, o meglio il regresso quantitativo di emissioni da parte della zecca di Siracusa, si traduce in un incremento durante il regno di Costantino V (741-775), causato dalla chiusura di tutte le zecche in Italia, col conseguente ruolo di Siracusa come zecca emittente per tutti i domini imperiali in occidente. A testimonianza di ciò sono presenti nel Medagliere di Messina ben 14 *folles* di zecca siracusana conati sotto questo imperatore, mentre il Guzzetta sotto Costantino V registra 65 monete. La non ricca presenza di numerario nella Collezione Alessi, invece, che conserva solo 6 *folles*, può essere spiegata da considerazioni strategiche che dovevano rendere più importanti, e quindi occupate da un maggior numero di truppe, le località costiere, minacciate dalle scorrerie saracene, in confronto con l'interno relativamente più sicuro.

Del regno di Irene (797-802), dopo il vuoto riscontrato per i regni di Leone IV (775-780) e Costantino VI (780-797), è presente nella Collezione Alessi un *solido* aureo di zecca costantinopolitana. Il fatto che non sia stato battuto a Siracusa, come era lecito attendersi vista la prassi bizantina di creare aree di circolazione chiuse ed autosufficienti, si ricollega al fenomeno della contrazione di emissione di moneta da parte della zecca di Siracusa, già presente durante il regno di Costantino VI (19).

I 3 *folles* da Siracusa ed uno da Costantinopoli di Niceforo I (802-811) ed i sette di Leone V (813-820) presenti nella Collezione Alessi ed i 3 *folles* di Niceforo I ed i due di Leone V, tutti di zecca siracusana, del Medagliere di Messina sono, invece, il segno di una certa normalizzazione nella Sicilia ed anche di una regolarità ed uniformità di emissioni.

La situazione muta in maniera radicale negli ultimi anni di regno di Michele II (820-829) in seguito alla rivolta del *turmarca* (20) Eufemio, capo di una flotta destinata a proteggere la costa dagli Arabi; truppe musulmane si impossessarono di Mazara nell'827 (21). Da questa prima testa di ponte gli Arabi intrapresero la conquista di tutta l'isola, dando origine ad una guerra che vide contese parecchie volte città e fortezze siciliane. Le operazioni, come già detto, furono molto lunghe, ma già nell'831 gli Arabi poterono assicurarsi il possesso di Palermo e nell'843 di Messina.

In questa fase della guerra, molto importante dovette essere la fortezza di Enna, crocevia della Sicilia orientale. Sono testimonianza di questo ruolo preminente, infatti, le monete presenti nella Collezione Alessi: sotto Michele II (820-829) si contano 12 *folles* da Siracusa.

La situazione dovette toccare il suo acme durante il regno di Teofilo (829-842), di cui sono presenti ad Enna 23 *folles* da Siracusa. Nell'858/59, in seguito a tradimento, cadde in mano araba la città ed il territorio ennese, pregiudicando la sicurezza di tutti i restanti domini bizantini nell'isola. Anche questo avvenimento viene registrato dalle monete: i 3 *folles* del regno di Michele III (842-867) della Collezione Alessi

dovettero essere gli ultimi portati da soldati bizantini nel *kastron*.

Analoga è la situazione nel Medagliere messinese: i 4 *folles* di Michele II, il *solido* ed i 5 *folles* di Teofilo, i 4 *folles* di Michele III ed il *semisse* di Basilio I (867-886) testimoniano una situazione di crescente impegno militare. La conquista di Messina, comunque, non segnò la fine dei combattimenti nella provincia, dal momento che in mano bizantina restavano molte piazzeforti.

Nel regno del successore di Michele III, Basilio I, a causa della caduta della città di Siracusa nell'878 in mano araba, cessarono le emissioni di monete bizantine nell'isola. Questo stato di precarietà e di confusione è origine della mancanza di esemplari per il periodo di questo imperatore nella Collezione Alessi e della sola moneta registrata dal Guzzetta (22).

Anche se la zecca di Siracusa cessò di battere moneta, non venne a cessare la circolazione di moneta bizantina nella Sicilia. Anzi, la presenza nella Collezione Alessi di 8 *folles* di Leone VI (886-912), sette da Costantinopoli ed uno da una zecca italiana non identificata, il *follis* di Costantinopoli di Costantino VII e Romano I (913-959), il *follis* di Niceforo II (963-969), i 7 *folles* di classe A, uno di classe B, dodici di classe C ed uno di classe D, e la presenza nel Medagliere di Messina di 10 *folles* di Leone VI, otto di Romano I, 2 *folles* anonimi di classe A, nove di classe C, uno di classe F ed uno di classe K attestano gli stretti rapporti con il tema di Calabria e l'immissione di circolante da parte delle residue fortezze bizantine situate nella provincia di Messina: Taormina, caduta nel 902/03, e Rometta, perduta nel 965.

Più complicati, infine, dovettero essere i rapporti economici che portarono in Sicilia le restanti tre monete della Collezione Alessi: 1 *follis* di Romano IV (1068-1071), 1 *follis* di classe I, datato all'epoca di Niceforo III (1078-1081) ed 1 *follis* emesso a nome dello stesso imperatore, segno, comunque, dei contatti commerciali e culturali avvenuti tra i domini normanni e l'Impero costantinopolitano (23).

Daniele Castrizio

NOTE

1) G. Guzzetta, *Appunti di circolazione monetaria nella Sicilia orientale bizantina*, in *La Sicilia rupestre nel contesto delle civiltà mediterranee*, Galatina 1986, pp. 121-133.

2) Per l'identificazione delle monete bizantine, vedi A.R. Bellinger, *Catalogue of the Byzantine Coins in the Dumbarton Oaks Collection and in the Whittemore Collection*, vol. I (Anastasius to Maurice, 491-602), Washington 1966; Ph. Grierson, *Catalogue of the Byzantine Coins in the Dumbarton Oaks Collection and in the Whittemore Collection*, vol. II (Phocas to Theodosius, 602-717), Washington, 1969; C. Morisson, *Catalogue des monnaies byzantines de la Bibliothèque Nationale*, Paris 1970.

3) Cfr. Ph. Grierson, *Monete bizantine in Italia dal VII all'XI secolo*, in *Monete e scambi nell'alto medioevo*, Spoleto, 1961, pp. 35-55. Per la storia della Sicilia bizantina, vedi L. Cracco Ruggini, *La Sicilia fra Roma e Bisanzio*, in *Storia della Sicilia*, III, Napoli 1980, pp. 19-52; V. von Falkenhausen, *I bizantini in Italia*, in *I bizantini in Italia*, Milano 1982, pp. 1-45; F. Pavini Rosati, *Monetazione bizantina in Italia*, in *I bizantini in Italia*, cit., pp. 655-669.

4) Cfr. M. Hendy, *Studies in the Byzantine Monetary Economy (c.300-1450)*, Cambridge 1985, p. 157 sgg.

5) Cfr. G. Guzzetta, *Per la Calabria bizantina: primo censimento dei dati numismatici*, in *Calabria Bizantina (Istituzioni civili e topografia storica)*, Reggio Calabria 1986, p. 272.

6) Cfr. L. Cracco Ruggini, *op. cit.*, p. 20.

7) Cfr. G. Guzzetta, *Appunti...cit.*, p. 126: di fronte a 32 monete di Giustiniano I stanno le monete di Giustinio II e le 8 di Tiberio II. Vedi, però, R. Spahr, *Le monete siciliane dai bizantini a Carlo d'Angiò*, Graz 1976, p. 5, che prospetta per questo periodo una crisi economica dovuta alle eccessive spese procurate dalle guerre giustiniane.

8) Da segnalare, a questo proposito, un inedito *dodecanummo* da me rinvenuto in una collezione privata a Reggio Calabria, battuto ad Alessandria durante il regno di Eraclio, che testimonia la non casualità della moneta di identico valore conservata ad Enna.

9) Cfr. L. Cracco Ruggini, *op. cit.*, p. 26; R. Spahr, *op. cit.*, p. 6.

10) Cfr. D. Ricotti Prina, *La monetazione aurea delle zecche minori bizantine dal V al IX secolo*, Roma 1972, n. 16; F. Pavini Rosati, *op. cit.*, pp. 656-665.

11) Che si tratti di riconiazione e non di contromarcatura lo dimostra il tentativo operato dalla zecca di Siracusa di obliterare

completamente i tipi precedenti. Probabilmente furono le necessità impellenti di circolante che obbligarono la zecca ad eseguire l'operazione di riconiazione con una certa celerità, e quindi anche approssimativamente.

12) Cfr. D. Ricotti Prina, *op. cit.*, p. 18.

13) Per la guerra sostenuta da Eraclio contro i persiani, vedi G. Ostrogorsky, *Storia dell'Impero bizantino*, Torino 1968, pp. 85-96.

14) Cfr. L. Cracco Ruggini, *op. cit.*, p. 35. per il viaggio di Costante II vedi A.N. Stratos, *Expédition de l'empereur Constantin III surnommé Constant en Italie* in *Bisanzio e l'Italia. Raccolta di studi in memoria di S. Pertusi*, Milano 1982, pp. 348-357; P. Corsi, *La spedizione italiana di Costante II*, Bologna 1983.

15) L. Cracco Ruggini, *op. cit.*, p. 34

16) Cfr. L. Cracco Ruggini, *op. cit.*, p. 36

17) Cfr. L. Cracco Ruggini, *op. cit.*, p. 42.

18) Per gli *stratiotai* e la *strateia*, vedi V. von Falkenhausen, *La dominazione bizantina nell'Italia meridionale dal IX all'XI secolo*, Bari 1978, pp. 129-135. Per la contrazione di emissioni in tutto l'impero tra il 685 ed il 717, vedi P.D. Whitting, *Byzantine Coins*, London 1973, p. 154; Ph. Grierson, *Byzantine Coins*, London 1982, pp. 115-130; R. Spahr, *op. cit.*, p. 43, che spiega la prolungata riduzione dell'attività della zecca di Siracusa con il saccheggio degli Arabi nel 705.

19) Cfr. R. Spahr, *op. cit.*, p. 68, da non dimenticare che nel 791/92 lo stratego Elpidio si ribellò all'autorità centrale, che si vide costretta ad inviare numerosi contingenti di truppe nel tentativo di normalizzare la situazione. Questo stato di confusione potrebbe spiegare il ridotto volume di emissioni in Sicilia.

20) Per la carica di *turmarca*, vedi V. von Falkenhausen, *La dominazione ... cit.*, pp. 117-120.

21) Cfr. L. Cracco Ruggini, *op. cit.*, p. 49.

22) Cfr. G. Guzzetta, *Appunti...cit.*, p. 126.

23) Per la circolazione di monete bizantine nei territori normanni, vedi R. Filangieri di Candida, *Notizie sulle monete in uso nella Puglia dal secolo X al XII tratte dalle carte pagensi del tempo*, suppl. a M. Cagiati, *Le monete del Reame delle due Sicilie da Carlo I d'Angiò a Vittorio Emanuele II*, fasc. 8-10, Napoli 1913, pp. 23-35; L. Travaini, *La riforma monetaria di Ruggero II e la circolazione minuta in Italia meridionale tra il X e XII secolo*, in «RIN», LXXXIII (1981), pp. 133-153.

LA STRADA DI MOZIA NELLO STAGNONE DI MARSALA

Diodoro di Agirio, nell'introdurre il racconto dell'assedio e della distruzione di Mozia, fa menzione di una strada di collegamento tra la città fenicia e la costa antistante: ... οδὸν στενὴν χειροποίητον φέρουσιν ἐπὶ τὸν τῇ Σικελίας αἰγιαλὸν ... e afferma che questa fu distrutta dagli abitanti di Mozia in prossimità dell'arrivo dell'esercito dionigiano: ... ὡς μὴ προσόδους ἔχοιεν κατ'αυτῶν οἱ πολέμοι ... (1). Nessuna precisa indicazione fornisce lo storico a proposito del sito cui la strada conduceva, limitandosi a definirlo τὸν τῆς Σικελίας αἰγιαλὸν, ed è difficile stabilire se la rottura operata dai moziesi corrisponde alla lacuna che oggi si riscontra a partire da 550 mt. dalla spiaggia di Birgi; sembra tuttavia verosimile che il tratto più vicino alla costa siciliana apparisse agli isolani come il più vulnerabile e pericoloso. In altri punti il percorso dell'antica carreggiata si presenta assai rovinato e ciò può indurre a pensare che l'opera di distruzione non sia stata completata per mancanza di tempo in prossimità dell'attacco di Dionigi di Siracusa.

Perduta la memoria storica della città fenicia, la prima menzione della strada si incontra in un documento del Collegio Massimo dei Gesuiti di Palermo, datato 1605. L'isola doveva versare in uno stato di totale abbandono, «tutta pietrosa, senza acqua», coltivata solo in parte ed utilizzata come pascolo: «... la bestia ci anda per un molo antico fatto di pietra alba et arena lungo da circa uno miglio e menzo e largo otto passi, l'inverno la detta bestia vi passa con periculo...» (2) (fig. 1).

Ritorna menzione della strada in alcuni autori dell'Ottocento come l'ammiraglio W.H. Smith, il quale cita «the famous causeway» a proposito di alcuni reperti rinvenuti nelle vicinanze (3). Quindi nel rappor-



Fig. 1 - Veduta aerea della strada nello Stagnone

to redatto dal geologo francese M. Gory per conto del De Luynes, dopo una breve descrizione dei bastioni di Porta Nord, si legge: «... tout juste en face, une espèce de chaussée recouverte seulement par quel-

ques centimetres d'eau et par la quelle, en temps calme, on communique avec la terre. Un homme à cheval y passait a u moment je mesurais ces ruines...»

(4). Lo stesso De Luynes, inoltre, riferisce di una misiva tra dotti amici siciliani che gli fornivano notizie dell'isola, in cui si legge: «... *on voit encore l'isthme couvert de deux palmes d'eau tout au plus, qui reunissait cette ville à la rive la plus voisine, entre Marsala et Trapani, ou devoit s'étendre son territoire ...*» (5).

Il topografo tedesco G. Schubring accenna alla strada in due passi del proprio saggio dedicato a Mozia e Lilibeo, sia nel contesto del racconto dell'assedio dionigiano, che nell'enumerare le rovine che a quel tempo erano visibili: «... *prima di tutto il vecchio molo che unisce l'isola alla terraferma e che non si eleva al di sopra dello specchio d'acqua; non si notano pietre o blocchi che sarebbero ancora visibili in alcuni punti, ma è un ponte di terra sottomarino, ma così pronunciato, dappertutto egualmente largo ed ininterrotto, che ancora oggi gli abitanti di S. Pantaleo, estate ed inverno, con i loro carri trainati da muli raggiungono la terraferma su questo terrapieno*» (6).

Dalle fonti enumerate si evince che l'aspetto della strada ebbe a subire notevoli variazioni nel corso dei secoli: se, infatti, ai primi del '600 il «molo» appare ben visibile nella sua struttura di pietre calcaree e sabbia, misurabile in ampiezza e lunghezza, e ricoperto d'acqua soltanto nella stagione invernale, nelle memorie degli scrittori dell' '800 viene descritto come un istmo o terrapieno ricoperto d'acqua - da qualche centimetro a due palmi - del quale non è più visibile l'originaria struttura di blocchi a causa della melma e della sabbia accumulate sul fondo della laguna.

La strada fu per la prima volta esaminata con una certa accuratezza da J. Whitaker in occasione degli scavi presso la Porta Nord. Non si trattò tuttavia di un rilevamento vero e proprio, ma di un semplice resoconto di ciò che Whitaker poteva osservare percorrendola a piedi o costeggiandola con una piccola imbarcazione a fondo piatto (7).

La missione britannica guidata dal prof. Isserlin e da J. Du Plat Taylor condusse a termine un rilevamento completo delle strutture sommerse ed eseguì

dei sondaggi del fondo marino in prossimità dell'argine fino a due metri di profondità (8). Fu anzitutto individuato il moderno sentiero segnato dai carri che solo in parte si sovrappone all'argine antico, e in prossimità sia della spiaggia di Mozia che di Birgi, diventa l'unico percorso praticabile (fig. 2). Esso è stato ininterrottamente utilizzato in epoca moderna fino a qualche anno addietro dai carri e dal bestiame che, durante il periodo della vendemmia, facevano la spola tra l'isola e la costa antistante, e ci è noto dalle fonti a partire dal documento gesuitico già citato.

L'argine antico corre direttamente da Porta Nord, proseguendo l'arteria che conduceva verso l'interno dell'isola, con un percorso pressoché rettilineo di circa 1700 mt. La sua struttura è costituita da una base di pietre sparse appuntite, larga fino a 12,5 mt., ricoperta da una pavimentazione a lastre piatte ed irregolari, ampia circa 7 mt. nei punti in cui la moderna carreggiata non ha depauperato il fondo stradale antico, correndo parallela ad esso. Un tratto più ampio e più solidamente costruito, individuato a circa 560 mt. a nord della spiaggia di Mozia, è stato interpretato come luogo di sosta o fondazione di una costruzione leggera. Presso la spiaggia mozieese, a ridosso del lato Ovest dell'argine, è stato inoltre messo in luce un porticciolo per piccole imbarcazioni costituito da due banchine, di cui una si addossava all'argine stesso, l'altra ad una scogliera naturale, come spesso accade nei porti fenici (9). Nel tratto di mare prospiciente il promontorio di Birgi, a circa 100 mt. dalla sua punta meridionale, poco distante dal punto in cui presumibilmente l'argine antico doveva congiungersi alla terraferma, sono state individuate strutture sommerse pertinenti ad un porticciolo per piccole imbarcazioni (10). La presenza di due approdi alle estremità della strada sembra indizio di un traffico continuo non solo di carri e di pedoni, ma anche di piccole imbarcazioni che facevano la spola tra l'una e l'altra sponda.

Nei punti in cui si conserva l'originaria pavimentazione della strada, si è potuto constatare che questa si trova a circa 30 cm. sotto il pelo dell'acqua, ma in condizioni meteorologiche particolari il livello si innalza fino a 60 cm. (11). Da questi dati e da altre osservazioni registrate durante gli scavi si è dedotto che

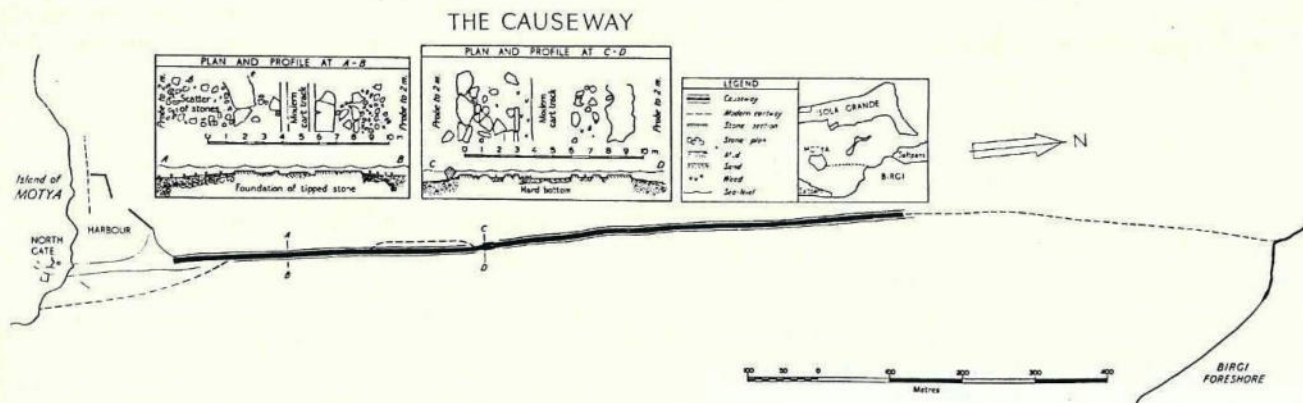


Fig. 2 - Rilievo da Isserlin 1974.

il livello del mare rispetto all'epoca antica si è innalzato di almeno 50 cm., probabilmente a causa dell'accumulo di detriti melmosi e sabbia sul fondo della laguna (12). D'altra parte mal si comprenderebbe la funzionalità di una strada sommersa, né Diodoro accenna a questo particolare che, se noto, sarebbe stato probabilmente menzionato perché insolito.

Secondo l'interpretazione corrente, per quanto riguarda funzione e cronologia, la strada era un transito costruito dagli abitanti di Mozia intorno alla metà del VI sec., quando in un'importante fase di sistemazione edilizia e di fortificazione urbana, fu abbandonata la necropoli arcaica ad incinerazione (13). Allora i moziesi si diressero verso i più ampi spazi della costa antistante, nell'odierna località di Birgi, sia per estendere l'area destinata alle sepolture, che per facilitare i contatti pacifici e militari con le popolazioni limitrofe (14). Da recenti studi e ricerche archeologiche, tuttavia, va emergendo l'ipotesi che il sito di Birgi sia da considerare non soltanto in rapporto ad una necropoli utilizzata dai moziesi, ma anche ad un abitato che, seppure nell'orbita della vicinissima Mozia, abbia goduto di una certa autonomia tant'è che fu frequentato dai primi VI fino al III sec. a.C., in una fase cronologica, cioè, non strettamente legata alle vicende storiche della colonia fenicia (15). Sull'isola, d'altra parte, sono state rinvenute diverse sepolture ad inumazione, databili tra la seconda metà del VI ed il IV sec., che fanno supporre l'esistenza di un'ampia area cimi-

teriale nella zona periferica intorno alle mura che potrebbe aver sostituito, in parte o del tutto, la necropoli ad incinerazione (16). Di conseguenza il collegamento di Mozia con la terraferma non può intendersi soltanto come un transito sorto per uso funerario, ma anzitutto come via di comunicazione dei Moziesi con le contrade più vaste e fertili della costa antistante. Inoltre la strada può avere svolto una funzione difensiva, dato che essa tagliava in due la parte N dello Stagnone, che era il porto di Mozia (17), e costituiva una sorta di argine che chiudeva ad O il braccio di mare tra l'isola e la terraferma. Essa potrebbe essere stata costruita entro la prima metà del VI sec., epoca alla quale risalgono i più antichi reperti dai corredi tombali e l'epigrafe in greco arcaico con caratteri alfabetici selinuntini dalla necropoli di Birgi (18). Parzialmente distrutta, come sembra, in occasione dell'assedio dionigiano del 397 a.C., essa non fu mai più costruita. Ciò non contrasta con il quadro storico generale che va emergendo dagli scavi di Mozia. Nel corso del VI sec., si colloca infatti l'erezione di importanti edifici pubblici presso il suo punto di avvio, intorno alla Porta Nord; una fase di costruzione della cinta muraria; la ristrutturazione del *tofet* (19). Sembra verosimile che in questo periodo, caratterizzato da riordinamento interno della città e da un notevole benessere economico, denunciato dalla quantità e dalla qualità delle importazioni, sia sorto anche un nuovo interesse verso l'«entroterra» (20).

La fase di vita post-dionigiana, invece, pur essendo presente a Mozia in tutte le zone indagate, sembra di spoliatura e di riutilizzo precario e parziale di strutture urbane preesistenti; muta il tenore di

vita, la destinazione di aree pubbliche importanti, come la zona industriale, alcune *insulae*, ed anche la strada dello Stagnone cessa di esistere (20).

Maria Grazia Griffo Alabiso

NOTE

* I miei più sentiti ringraziamenti vanno alla dott.ssa Maria Luisa Famà per i suoi affettuosi e utili suggerimenti.

1) DIODORO, XIV, 48.2.

2) *Case ex-gesuitiche, collegio Massimo e chiesa di Palermo*, vol. 7 dell'Archivio di Stato del collegio Massimo dei Gesuiti di Palermo, p.169. Sede di una comunità di monaci basiliani durante il periodo alto-medievale, l'isola aveva assunto il nome di San Pantaleo; quindi, nel corso del XVI sec., era passata all'ordine gesuitico.

3) W.H. SMITH, *Memoirs descriptive of the resources, inhabitants and hydrography of Sicily and its islands*, London 1824, p. 235.

4) A. DE LUYNES, «Recherches sur l'emplacement de l'ancienne ville de Motya», in *Monumenti Antichi e Bullettino dell'Istituto di Correspondenza Archeologica*, 1855, p. 96.

5) DE LUYNES, *cit.*, p. 97.

6) G. SCHUBRING, «Motye-Lilybaeum», in *Philologus* XXVI, 1866, pp. 61ss (trad. a cura del dott. G. Falsone).

7) J.H.S. WHITAKER, *Motya. A Phoenician Colony in Sicily*, London 1921, pp. 131-33.

8) B.S.J. ISSERLIN-J. DU PLAT TAYLOR, *Motya. A Phoenician and Carthaginian city in Sicily. I. Field work and excavation*, Leeds 1974, pp. 27-30.

9) *Ibidem*.

10) G. FALSONE-M.M. BOUND, «Archeologia subacquea a Marsala», in *Suppl. al BdA* n. 37/8, 1986, pp. 162-3, fig.3.

11) ISSERLIN-DU PLAT TAYLOR, *cit.*, pp. 29-30.

12) Durante saggi di scavo alla cinta muraria che attraversa la necropoli ad incinerazione si è rinvenuto un sarcofago pieno d'acqua: J. ISSERLIN, «Motya: 1955», in *PBSR* XXVI, 1958, p. 4. Riguardo alle cause del mutato livello delle acque cfr. G. SCHMIEDT, «Contributo della fotografia aerea alla ricostruzione della topografia antica di Lilybaeo», in *KOKALOS* IX, 1963, p.56; ISSERLIN-DU PLAT TAYLOR, *cit.*, p.29.

13) Il momento dell'abbandono della necropoli è segnato dalla cronologia della cinta muraria che l'attraversa: V.J. ISSERLIN in *PBSR* XXVI, 1958, pp.2, 4; V. TUSA in *Mozia VII*, pp. 79-81, A. CIASCA in *RSF* VIII, 2, 1980, pp. 241-250; EAD. in *BCA Sic.* VII-VIII, 2, 1985-87, pp. 42-45.

14) La tesi di B. Pace («Mozia. Prime note sugli scavi eseguiti negli anni 1906-14», in *NSc* 1915, p.443) fu accolta da J. Whitaker (*cit.*, p. 231) e, in tempi recenti, è stata ripresa da T.J. DUNBABIN (*The Western Greeks*, Oxford 1948, p. 332) da B.S. ISSERLIN («Motya, A Phoenician - Punic Site near Marsala, Sicily. Preliminary report», in *The Annual of Leeds University Oriental Society* IV, 1962-63, pp. 103-104) e da V. TUSA («I Fenici e i Cartaginesi», in *Sikanie. Storia e civiltà della Sicilia greca*, Milano 1985,

p. 595).

15) Per il problema, tuttora irrisolto, della necropoli di Birgi cfr.: A. CIASCA, «Scavi alle mura di Mozia (campagna 1975)», in *RSF* IV, 1, 1976, pp. 78-79; EADEM, «Sulle necropoli di Mozia», in *Sic. Arch.* 72, 1990, pp. 7-10; G. FALSONE, «Birgi, S. Teodoro e Salina Infersa rivisitati», in *Atti convegno Da Mozia a Marsala. Un crocevia della civiltà mediterranea*, Marsala 4-5 Aprile 1987, Roma s.d. [1990], pp. 50-51. Per quanto riguarda l'esistenza di un abitato, già segnalata da G. Falsone, e la cronologia della necropoli v. monografia in corso di pubblicazione della scrivente.

16) Per un riesame di tali sepolture e del loro significato v. CIASCA, *cit.* (1990).

17) G. SCHMIEDT 1963, *cit.*, p. 62.

18) Tra i reperti più antichi si citano: un *kantharos* in bucchero etrusco databile tra la fine del VII e la prima metà del VI sec.; un *alabastron* CA- CM di fine VII-inizi VI sec.; alcuni gioielli. Per la datazione dell'epigrafe cfr. E. MANNI, «Tra Mozia ed Imera», in *Mélanges d'archéologie et d'histoire offerts à A. Piganiol*, II, Paris 1966, pp. 700-701; M.T. MANNI-PIRAINO, *Iscrizioni greche lapidarie del Museo di Palermo*, Palermo 1973, pp. 26-7, tav. III.

19) Entro la prima metà del VI sec., lungo il lato occidentale della strada che da Porta Nord conduceva al litorale, fu eretto un tempio prōstilo o *in antis* (cfr. ISSERLIN-DU PLAT TAYLOR, *cit.*, pp. 69-74); anche il santuario di Cappiddazzu, ubicato entro il circuito delle mura, non lontano dalla porta, conobbe un'importante fase di vita durante il VI sec. (cfr. V. TUSA, in *Mozia VII*, Roma 1972, p. 30). Per la cronologia delle fasi costruttive della cinta muraria cfr. nota 13, e da ultimo A. CIASCA «Fortificazioni di Mozia. Dati tecnici e proposta preliminare di periodizzazione», in *La fortification dans l'histoire du monde grec*, Paris 1986, pp. 221-227. Per quanto riguarda la sistemazione del tofet, avvenuta intorno alla metà del VI sec., v. A. CIASCA in *Mozia VIII*, Roma 1973, p. 69; EAD. in «Note moziesi», in *Atti I Conv. Int. Studi Fenici*, Roma 1983, pp. 620-21.

20) Allo stato attuale degli studi, gli unici insediamenti arcaici noti, Palermo e Mozia, sembrano isolati tra di loro, «città senza territorio», per usare un'espressione coniata da E. Lepore per alcune *poleis* greche (cfr. S. MOSCATI, «Sicilia: le prime colonie», in *Tra Tiro e Cadice*, Roma 1989, pp. 123-130). Appare problematica la definizione della funzione del sito di Birgi in questo quadro.

21) Da recenti scavi in diversi punti dell'isola è attestata una fase di vita posteriore al 397 a.C.: v. V. TUSA in *Mozia III*, Roma 19 pp. 85-96; IDEM in *Mozia V* Roma 7-34; G. FALSONE et alii, in *Kokalos* XXVI-XXVII, 1980-81, II, 2, pp. 877-930, e inoltre notizie sulle ultime campagne di scavo all'abitato fornite dalla Prof. A. Ciasca e dalla Dott. M.L. Famà.

USTICA, LOCALITÀ FARAGLIONI

RINVENIMENTO DI UNA SCULTURA DELLA MEDIA ETÀ DEL BRONZO

Per quanto riguarda la rappresentazione della figura umana l'età del bronzo siciliano è notoriamente aniconica. Lo è di meno nelle sue prime fasi, cioè nell'ambito della cultura castellucciana ben nota per i chiusini di tomba lavorati a rilievo con figure apotropaiche molto stilizzate (1). I Castellucciani della Valle del Salso conoscevano figurine in terracotta, anatomicamente rudimentali ma divise fra tipi maschili e tipi femminili (2). Anche le così dette ossa globolari sono state interpretate come figure femminili di tipo molto astratto (3).

Gli idoletti sardi in marmo spesse volte riferiti a prototipi egeo-orientali sono pure del bronzo antico, come sono in origine le statue menhir della Sardegna e dell'Italia settentrionale (4).

In Sicilia e nelle sue isole la media età del bronzo (1400-1200 a.C. equivalente alla tarda età del bronzo dell'Egeo) sembra di aver dimenticato la pur modesta esperienza nel campo dell'arte figurativa della cultura castellucciana. A parte gli uccelli e i quadrupedi incisi sui vasi della cultura del Thapsos che derivano, secondo l'opinione del Voza, dal repertorio zoomorfico minoo-miceneo, in Sicilia non c'è traccia di invenzione rappresentativa durante la seconda metà del secondo millennio a.C. (5).

Nell'ambito della cultura milazzese, che interessa le isole Eolie e Ustica durante il periodo 1400-1200 a.C., l'assenza di una iconografia figurativa sembra assoluta, o così lo sembrava fino al maggio 1991 quando una scultura in pietra è stata scoperta negli scavi del villaggio dei Faraglioni (Ustica) (6) (fig.1).

Il villaggio è situato in prossimità del mare e le imponenti mura difensive che lo cingono si esten-

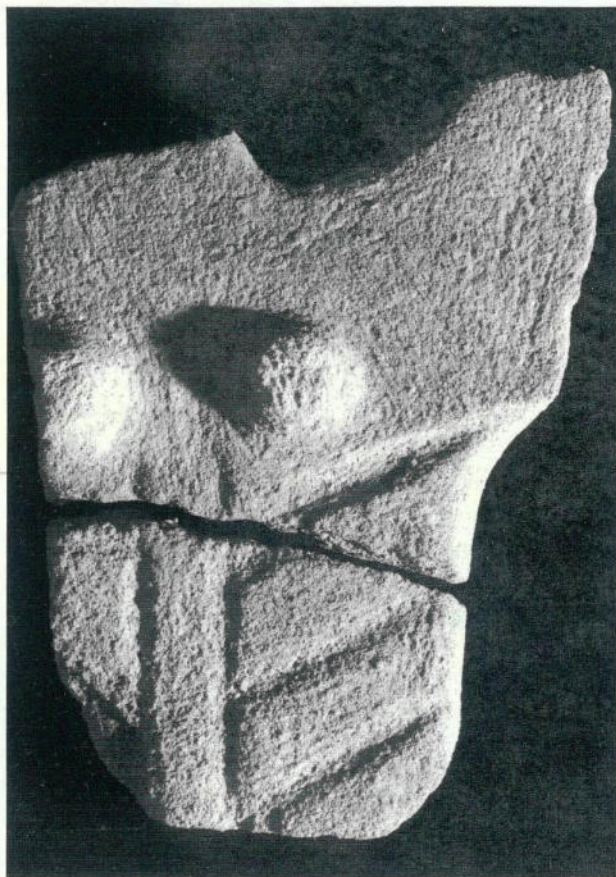


Fig. 1 - Faraglioni (Ustica), frammenti di statua femminile in tufo, altezza 0.19 m.

dono fino al ciglio dell'alto promontorio dei Faraglioni (fig.2). Quattro campagne di scavo durante gli anni '70 hanno permesso di inquadrare il villaggio nell'ambito della cultura milazzese (7) (fig.3). Gli scavi sono stati ripresi dalla Sezione Archeologica della Soprin-



Fig. 2 - Faraglioni (Ustica), panorama della zona archeologica vista dal mare.



Fig. 3 - Faraglioni (Ustica), panorama degli scavi, giugno 1990.

tendenza dei BB CC AA della Provincia di Palermo nel 1990 (8).

La scultura, che è oggetto di questa nota, è venuta alla luce durante lo scavo di un'area recintata, presumibilmente un cortile, annessa ad una casa del solito tipo ovale. I due frammenti superstiti, alti insieme 0.19 m., formano la parte superiore di una figura femminile. La pietra, una lastra del tufo locale a struttura laminare, è spessa 0.025 m.; di conseguenza la scultura ha un aspetto piatto, ma i tagli originali di contorno (in alto delimitando la spalla e a destra scendendo sotto il braccio) escludono che si può trattare di un rilievo. Da dietro la pietra non è lavorata e perciò è probabile che la figura è stata esposta appoggiata contro un muro o altro fondo. Sotto i seni un disegno a spina di pesce è stato eseguito con larghe solcature; il disegno potrebbe indicare le costole, ma sarebbe forse preferibile interpretare la statua come figura panneggiata e vedere nel disegno a spina di pesce la rappresentazione di una gonna. Se il petto deve vedersi coperto, la superficie della scultura sotto il braccio rappresenterebbe anche un vestimento largo e pesante. D'altra parte, se la scultura fosse concepita come figura a petto scoperto, il braccio diventerebbe ala, interpretazione questa che sembra a chi scrive meno probante dell'alternativa. La posa della figura non è simmetrica; la testa è spostata verso destra, forse perché resa di profilo o perché la figura si muoveva in quella direzione.

Il vocabolario artistico è piuttosto limitato e richiama nel disegno a solcatura e nei seni semisferici la decorazione di vasi dello stile di Thapsos (fig. 4). Nella statua di Ustica, però, il vocabolario decorativo del ceramista è stato impegnato per creare una figura umana.

La figura è stata rotta in antichità. I due pezzi superstiti sono stati poi incorporati nel muro del cortile dove, nel crollo dello steso, essi sono stati trovati (fig.5). Senza dubbio la scultura era oggetto di culto e il proseguimento dello scavo sotto il piano su cui giacevano i due frammenti ha portato alla scoperta di due strutture che forse in origine facevano parte del luogo sacro che ospitava la scultura. Una delle strutture è una base rotonda (diametro 1.2 m) (fig.6) e vicino ad essa è la seconda, un recinto che cingeva un

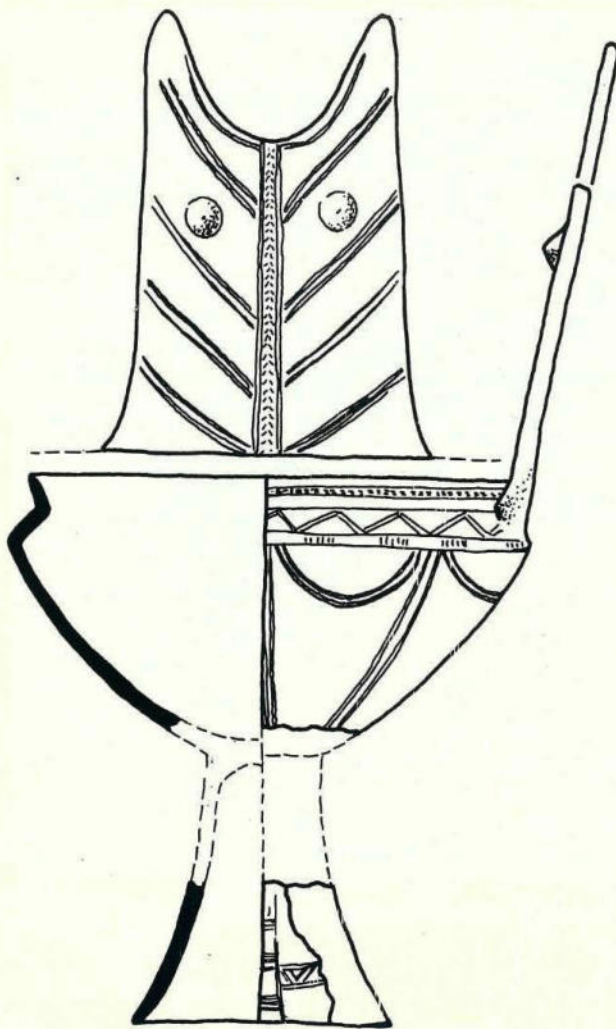
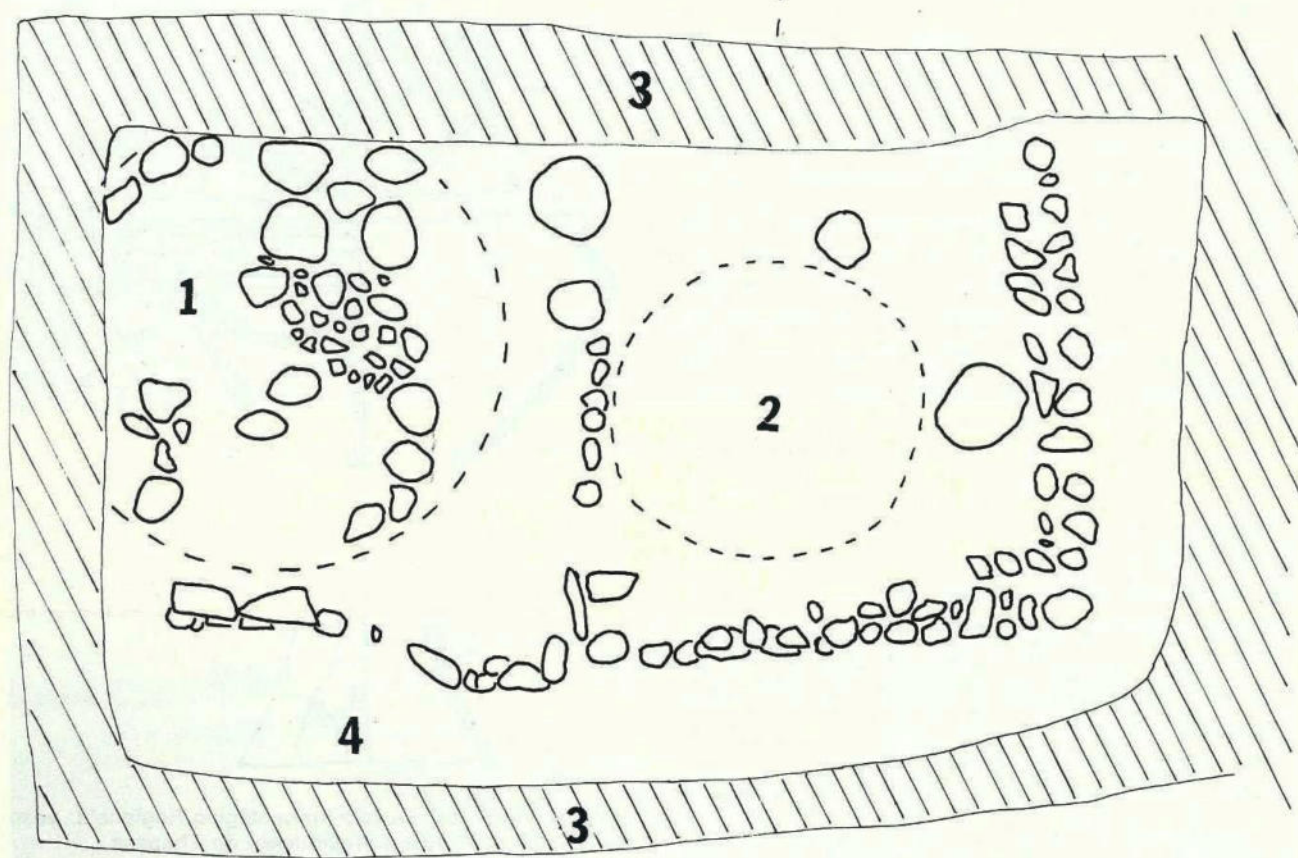


Fig. 4 - Siracusa, Museo Archeologico Regionale, vaso dello stile di Thapsos proveniente da Thapsos.

deposito di ceneri commisti con frammenti di ceramica e di ossa. Le strutture in questione sono facilmente interpretabili come altari. Sarebbe difficile interpretare il deposito cinerario come scarico di un solo altare perché sotto la casa al lato del cortile c'è una grande fossa (o *bothros*, irregolarmente ovale, diametro circa 5.0 e profonda 0.9 m. sotto il livello delle costruzioni sovrastanti) riempita con una quantità di pietrisco molto più fine del normale e misto con frammenti di ceramica e ossa di animali, fra cui anche bovini. La ceramica della fossa, come quella provenien-

BOTHROS



1m.

Fig. 5 - Faraglioni (Ustica), zona del ritrovamento dei frammenti della statua femminile: 1) base rotonda 2) deposito di ceneri 3) muro del cortile del periodo posteriore 4) punto del rinvenimento dei frammenti della statua.



Fig. 6 - Base rotonda (divisione della scale, 0.1 m.).

te dalla zona degli altari, è sempre del periodo milazzese.

Insomma, l'importanza della statua di Ustica non consiste soltanto nel fatto che fino ad oggi è un «unicum», ma anche nel fatto che il suo contesto archeologico serve, per la prima volta, ad identificare un luogo sacro della cultura milazzese. Questo luogo di culto, per di più, faceva parte di un centro protourbano della media età del bronzo notevole per la sua monumentalità e per lo straordinario stato di conservazione dei suoi resti.

R. Ross Holloway

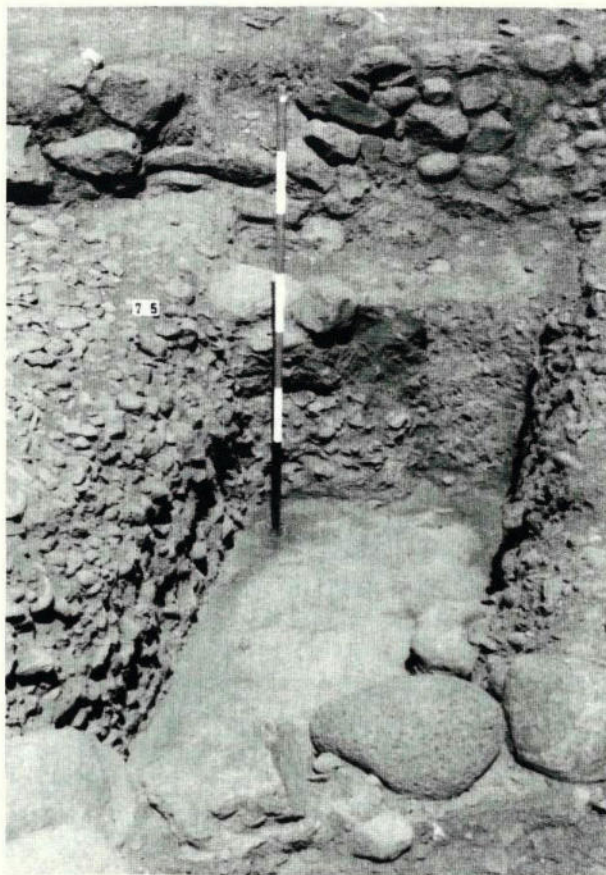


Fig. 7 - Grossa fossa (divisione della scala, 0.2 m.).

NOTE

1) L. Bernabò Brea, *La Sicilia prima dei Greci*, 1958, fig. 19 e tav. 23.

2) S. Giuliano (Caltanissetta) P. Orlandini, *Statuette della prima età del bronzo da Caltanissetta* in *BdA LIII*, 1968, pp.55-59, Monte Grande (Palma di Montechiaro) AAVV. *Un decennio di ricerche preistoriche e protostoriche nel territorio di Agrigento*, Assessorato Regionale BB CC AA, 1990, fig. 15,17, scavi G. Castellana.

3) J.D. Evans, *Bossed Bone Plaques of the Secondo Millennium* in *Antiquity XXX*, 1956, pp. 80-93, contra e con cronologia aggiornata, R.R. Holloway, *Italy and the Aegean, 3000-7000 B.C.*, 1981, pp. 1-3.

4) AAVV. *Sardegna Preistorica*, 1985, fig. 18-20, bibliografia pp. 43-44, per le statue menhir P. Graziosi, *L'arte preistorica in Italia*, 1973, fig. 132-145.

5) G. Voza, *Thapsos, primi risultati delle più recenti ricerche*

in *Atti della XIV riunione scientifica dell'Istituto Italiano di Preistoria e Protostoria*, 1972, pp. 182-183.

6) L. Bernabò Brea e M. Cavalier, *Meligunis-Lipara, III, Stazioni preistoriche delle Isole Eolie, Panarea, Salina, Stromboli*, 1968.

7) G. Mannino, *Il Villaggio dei Faraglioni di Ustica*, *Notizie preliminari* in *Studi in Onore di Ferrante Rittatore von Willer* (1982) 279-297 e in *Kokalos XXVI-XXVII* (1980-1981) 840-844.

8) Si deve la ripresa degli scavi all'iniziativa del Soprintendente Dott.ssa C.A. Di Stefano. Gli scavi sono stati coordinati dalla Dott.ssa C. Greco e sono stati condotti sotto una convenzione di collaborazione con la Brown University (USA). Il collaboratore esterno è R.R. Holloway. La direttrice aggiunta dello scavo è la Dott.ssa S.S. Lukesh, Hofstra University (USA). Per il resoconto della campagna di scavo del 1990 si veda *Archäologischer Anzeiger*, heft 3, 1991.

UN INSEDIAMENTO MEDIEVALE LUNGO IL FIUME MILICIA: PIZZO SAN NICOLA

Il fiume Milicia ha le sue scaturigini nei pressi del paese di Godrano ai margini del Bosco della Ficuzza (1) e lungo il suo corso con andamento SE-NE, si dirige serpeggiando verso il mar Tirreno, dove sfocia dopo un percorso di ca. 32 chilometri, attraversando il territorio di alcuni comuni della provincia di Palermo. Cefalà Diana è il primo ad essere bagnato: seguono Villafrati, Bolognetta e quindi Casteldaccia ed Altavil-

la Milicia dei cui territori, impiantati a vigneto, il fiume costituisce il confine naturale. Nella prima parte del suo percorso, dove si trovano semidiroccati alcuni mulini che stanno a documentare la vocazione cerealicola del territorio, il fiume viene denominato «Buffa». Questo tratto alto del Milicia lambisce diversi rilievi tra cui il Pizzo Chiarastella (m. 668), noto per essere un centro archeologico di notevole interesse (2). Lungo

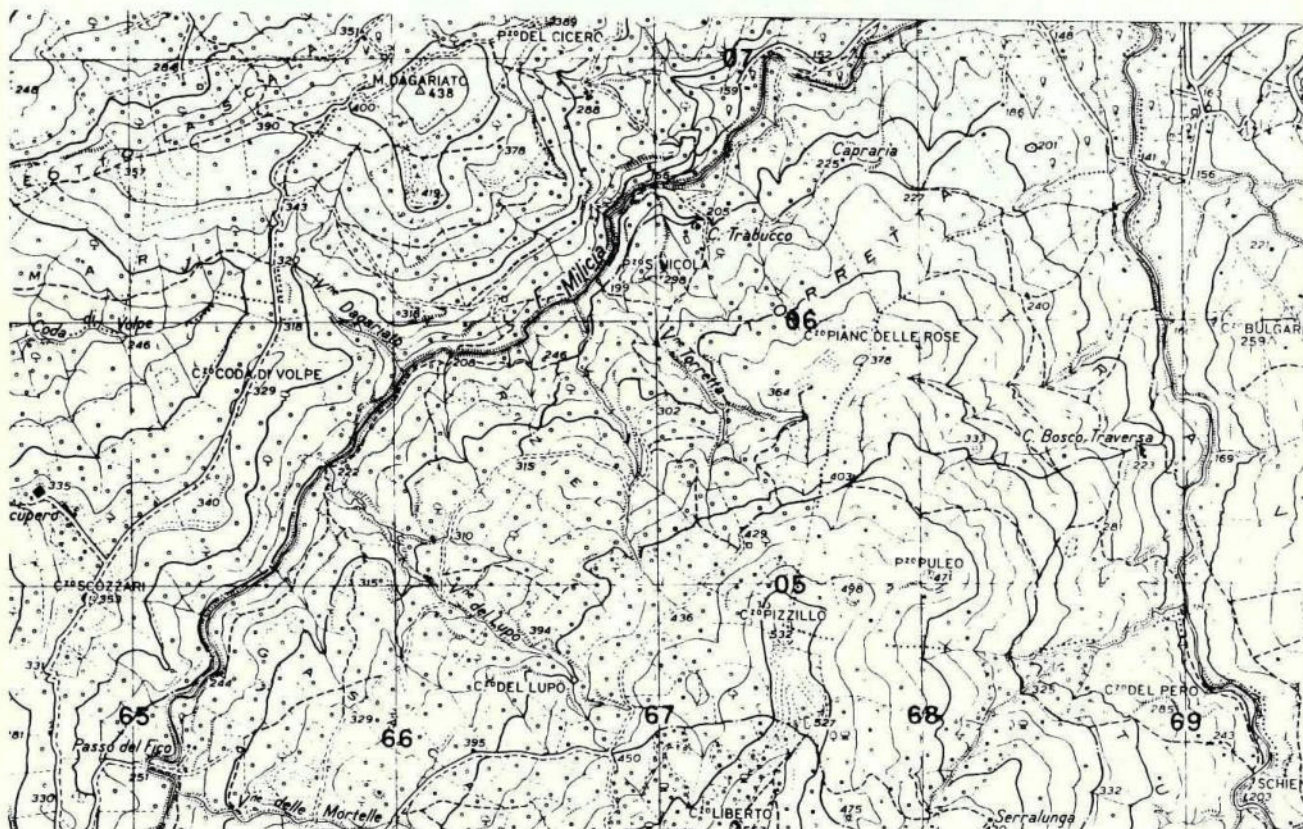


Fig. 1 - Topografia del Pizzo San Nicola.



Fig. 2 - Pizzo S. Nicola: la grotta della Cascata sul fiume Milicia ai piedi del centro antico.

il corso superiore del Milicia, inoltre si snoda un tratto dell'attuale strada Palermo-Agrigento, che probabilmente ricalca un itinerario molto più antico (3). Proprio nel tratto che fiancheggia la strada, non lontano dal comune di Bolognetta, il fiume riceve le acque dell'affluente Bagni, un torrente noto soprattutto perché scorre in prossimità dell'impianto termale denominato, appunto, «Bagni di Cefalà Diana» (4).

Nel suo medio corso, il fiume Milicia, superate le propaggini del Pizzo Mangiatoriello (m. 620), un bellissimo altopiano da cui si domina la vallata sino al fiume Eleuterio a NO (5) ed il Pizzo del Leone (m. 1.125) a SO, attraversa zone d'incomparabile bellezza tra oliveti ed agrumeti. Il Pizzo San Nicola, oggetto di questa nota, s'innalza lungo il tratto finale del fiume

(fig.1), a circa 10 chilometri dalla foce (6). Qui il fiume ha scavato tra il monte Dagariato ed il San Nicola un profondo canyon, erodendo la viva roccia e superando un piccolo dislivello con una cascatella a fianco della quale si apre una piccola cavità naturale (7); (fig. 2). Il sito archeologico si trova in territorio di Bolognetta ma è raggiungibile con una certa facilità dalla strada provinciale che da Bagheria porta a Ventimiglia di Sicilia. Imboccando una trazzera interpodereale, sulla destra, all'altezza circa del Km. 9, si arriva nel bel mezzo di un agrumeto che più avanti fiancheggerà e supererà il fiume. Proseguendo ancora per un tortuoso sentiero ed oltrepassando una radura ed un'ex porcilaia si perviene proprio ai piedi del Pizzo San Nicola.

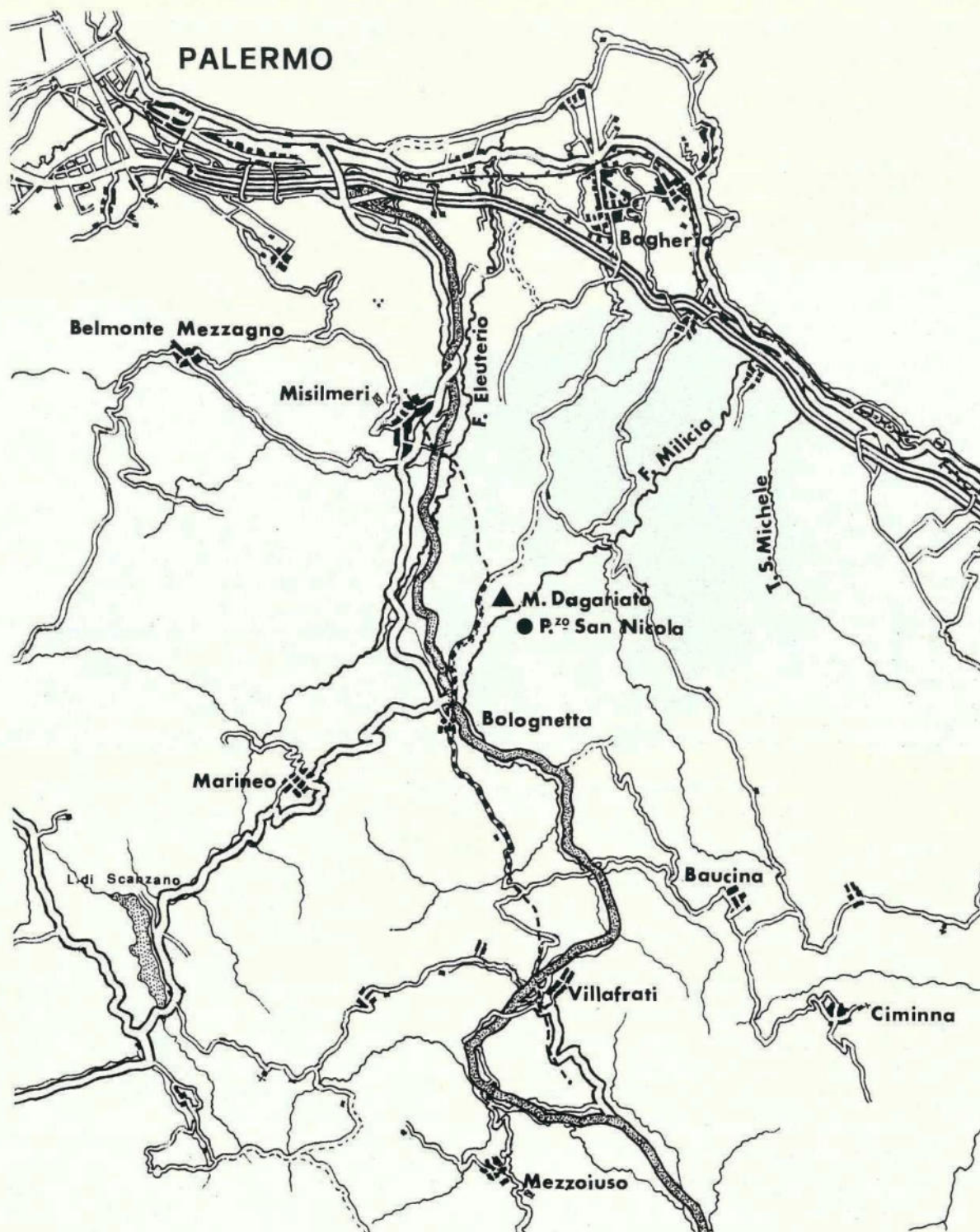


Fig. 3 - La viabilità moderna della zona ed in tratteggiato la trazzera regia tra Misilmeri e Villafrati



Fig. 4 - Pizzo San Nicola: la valle del Milicia vista dal pianoro

L'antico abitato

Il sito si trova al centro di un importante sistema viario ed è infatti prossimo ad una trazzera regia (8) proveniente da Bolognetta il cui tracciato è in buona parte ripreso dall'attuale strada che da questo paese conduce verso il bivio per Casteldaccia (fig. 3). Non secondaria, inoltre, si sarà rivelata l'utilità della valle fluviale (fig. 4) quale via naturale di comunicazione tra la costa (9) e l'entroterra per il controllo e lo sfruttamento del territorio. L'insediamento occupa una piccola spianata leggermente degradante verso il fiume in direzione SO e della superficie di qualche ettaro, tra il pianoro San Nicola a quota 200 e l'omonimo Pizzo che culmina a m. 298. Il sito è delimitato a N da una parete a picco sul fiume, ad E ed a S da due

versanti particolarmente difficoltosi e scoscesi, mentre ad O esiste quasi un accesso naturale costituito da un lieve declivio (figg. 5-6).

L'abitato è testimoniato unicamente dalla presenza di reperti fittili in superficie: assenti risultano ruderi di strutture murarie, anche se alcuni grandi mucchi di spietramento ne suggeriscono l'antica presenza. In particolare, in direzione N-NE, su un cocuzzo-letto a strapiombo sulla valle del Milicia si trova un cumulo di pietre frammiste a mattoni e tegole (fig. 7). Considerando le caratteristiche del luogo, non è da escludere che ivi potesse sorgere una torretta o una costruzione di avvistamento o di difesa, dato che da questo punto si gode un ampio panorama sulla vallata del fiume, fino ad intravedere anche l'abitato di Casteldaccia e quindi un tratto del mar Tirreno. Le ter-

razze* che si trovano a quote più elevate, compresa la cima culminante con uno sperone di roccia (fig. 8), sono risultate prive di qualsiasi reperto fittile o avanzi di strutture murarie.

I materiali

I frammenti più significativi (10) oltre che sul pianoro e lungo il viottolo d'accesso, sono stati individuati tra i massi squadrati ed il pietrame di alcuni muretti di contenimento a secco, impiantati in epoca relativamente recente per coltivazioni. La maggior parte dei reperti sono ascrivibili ad età medievale (XI-XII secolo). Si tratta in primo luogo di frammenti di ceramica ad invetriatura piombifera dipinti tanto esclusiva-

mente in verde che con tratti e motivi in verde e bruno. I reperti sono relativi a forme aperte e chiuse. Si rinvenivano altri frammenti di ceramica acroma e non invetriata ad impasto dal rosa carmino, all'arancio, al bruno ed ancora frammenti di ceramiche da fuoco, molto grossolani, contenenti numerosi inclusi sia nell'impasto che sulle superfici. Alcuni di questi frammenti presentano delle *cannelures* disposte orizzontalmente (11).

La povertà e l'estrema frammentazione dei reperti pur fornendo pochi dati, permette qualche confronto con ceramica medievale nota da altri centri dell'Isola. I frammenti più significativi s'inquadrano bene nell'ambito delle ceramiche in uso dell'XI e XII sec. (12). Le prospezioni di superficie effettuate sia sul pianoro che nei pressi della grotta, hanno restituito inoltre innumerevoli frammenti di tegole ottenute



Fig. 5 - Pizzo San Nicola: veduta del sito da N - O.



Fig. 6 - Pizzo San Nicola: veduta N - E.



Fig. 7 - Pizzo San Nicola: veduta parziale del sito con il cumulo di spetramento.



Fig. 8 - Pizzo San Nicola: la sommità del rilievo.

mescolando paglia triturrata all'impasto argilloso con il risultato quindi, a cottura avvenuta, di avere prodotto delle tegole molto leggere. Sono di forma leggermente coppata e con uno dei margini ingrossati e caratterizzate da numerosi vuoti lasciati dalla paglia bruciata (13). Materiali simili sono molto frequenti a monte Jato (14) ed in altri siti medievali siciliani. Sono stati rinvenuti anche dei frammenti di tegole sempre di colore rosso nelle parti esterne ma nere e spugnose nel corpo interno e particolarmente leggere: si tratta evidentemente di materiale sottoposto a cottura irregolare. Sul Pizzo San Nicola oltre ad alcuni frammenti di mattoni di diverso spessore, è stato rinvenuto anche un reperto fittile d'impasto molto grossolano che presenta parecchie intrusioni. E' di colore rossiccio all'esterno e nero all'interno. L'identificazione del manufatto fittile cui il frammento apparteneva non è chiara: si può solo supporre trattarsi di un fornello portatile. Presente anche un frammento invetriato di bordo di una forma chiusa del XVI- XVII sec. infine un pezzo di selce lavorata.

Alcuni frammenti fittili tra i più indicativi sono stati rinvenuti presso l'imboccatura della grotta della cascata, ai piedi del pianoro, perché scivolati dall'alto assieme ed una grande quantità di pietrame e terra.

Presentiamo dettagliatamente qui di seguito i frammenti più significativi (tavv. 1-4).

Ceramica ad invetriatura piombifera

1 - Frammento di orlo ispessito di forma chiusa, forse una pentola. Diam. ipotizzabile cm. 19.; h. 3; spess. cm. 0,5. Impasto ocrea (simile a Douglas-Scotti, 129, 20-40) con piccole intrusioni e vuoti. Invetriatura verde (Douglas-Scotti, 36, 50-30) esterna ed interna con sottile decorazione sinusoidale in bruno chiaro sulla parte superiore del bordo (15); (tav. 1 n. 1 e tav. 3 n. 1).

2 - Frammento di orlo di ciotola. Diam. della forma cm. 20,5.; h. cm. 2,1; spess. cm. 0,5. Impasto beige (D.-S., 36, 30-20); non si notano inclusioni. Invetriatura interna ed esterna verde tenue molto deteriorata (tav. 1 n. 2 e tav. 3 n. 2).

3 - Frammento di base piatta di ciotola. Diam. base cm. 3,5; spess. cm. 0,6. Impasto a *sandwich*, uno strato di arancio bruciato tra due strati di marrone dovuto a cattiva cottura. Invetriatura esterna verde-grigiognola (D.-S., 96, 20-10); bande verdi all'interno (D.-S., 37, 30-40) (16); (tav. 1 n. 3 a-b; tav. 3 n. 3).

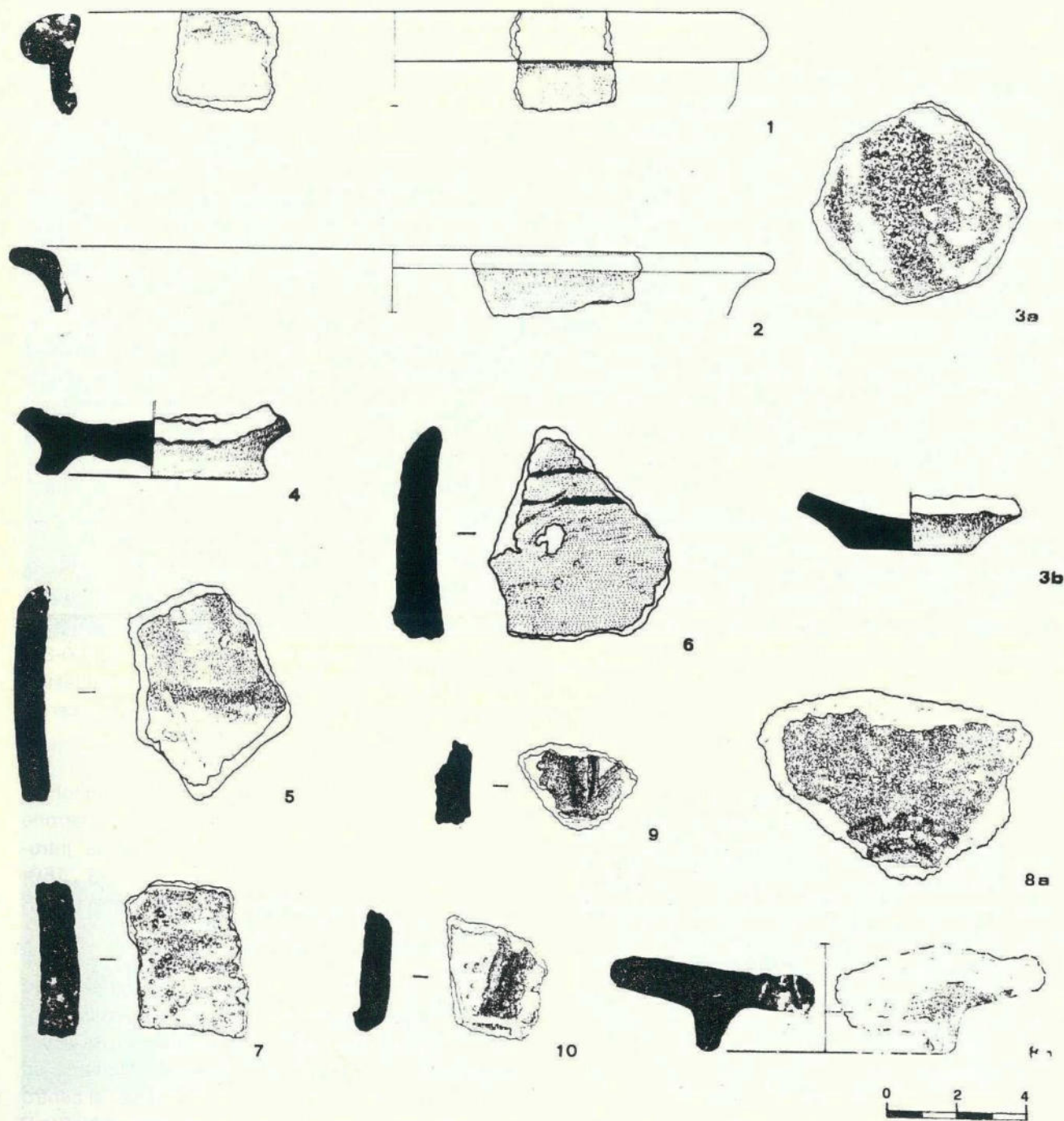
4 - Frammento di base ad anello a fondo umbonato di ciotola. Diam. base cm. 6,5; spess. cm. 0,7. Impasto ocrea (D.-S., 118, 20-50) con molti inclusi camoscio. Invetriatura esterna verde (D.-S., 157, 90-60) con tracce di bruciature (17); (tav. 1 n. 4 e tav. 3 n. 4).

5 - Frammento di parete di bacino. Lunghezza max. cm. 6; spess. cm. 0,8. Impasto beige-rosa (D.-S., 151, 60-20) con piccolissime intrusioni bianche. Invetriatura esterna totalmente degenerata; invetriatura interna trasparente con bande verdi e colore diffuso (D.-S., 111, 20-90); (tav. 1 n. 5 e tav. 3 n. 5).

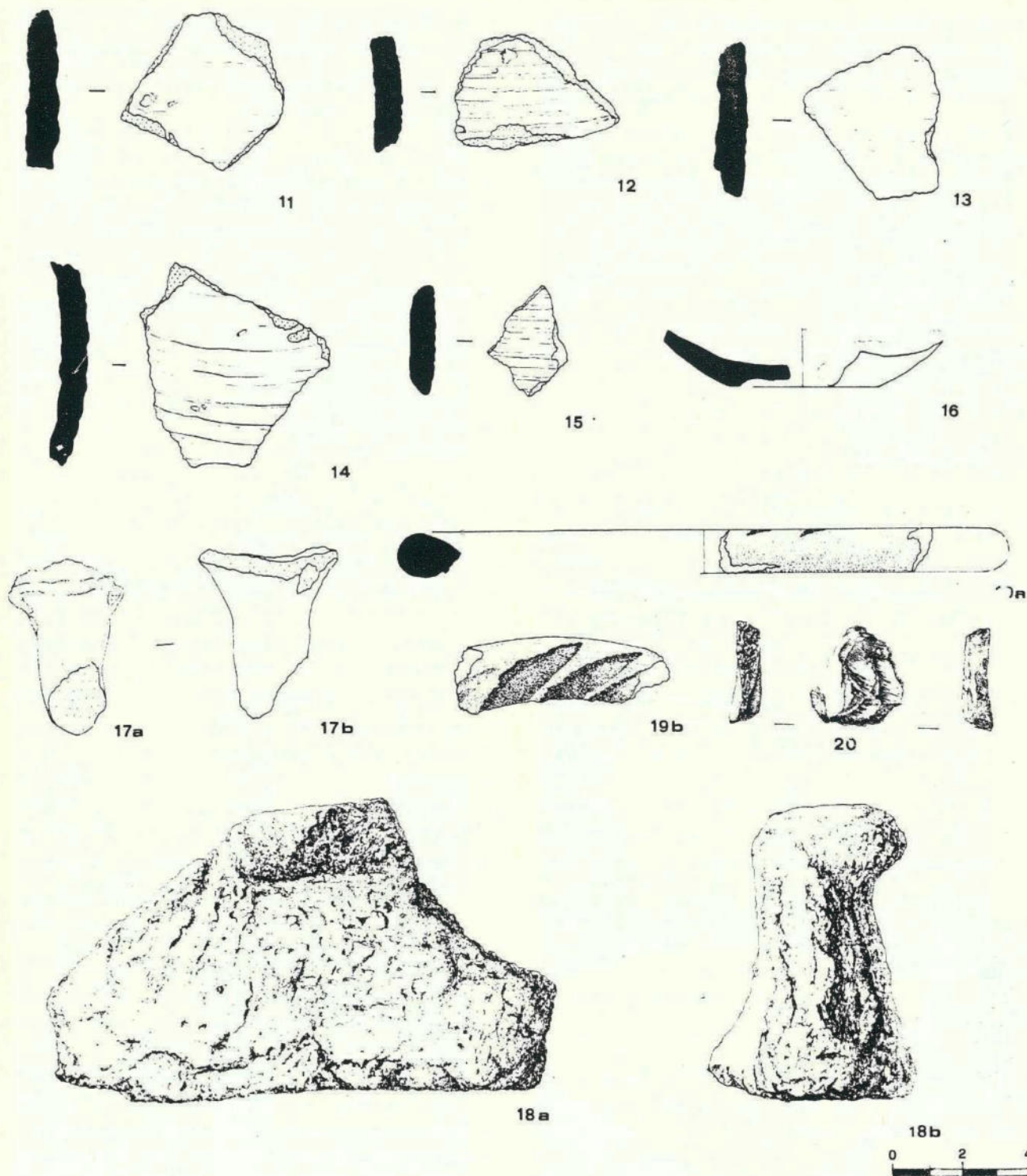
6 - Frammento di parete di bacino. Lunghezza max. cm. 6,1; spess. cm. 1,2-1. Impasto bruno (D.-S., 151, 60-30) con piccolissime intrusioni bianche e vuoti. Invetriatura verde intenso (D.-S., 150, 100-80) esterna ed interna; due sottili tratti marrone sull'esterno, probabilmente riferibili a decorazione a due cerchi concentrici (tav. 1 n. 6 e tav. 3 n. 6).

7 - Frammento di parete di bacino. Lunghezza max. cm. 4; spess. cm. 1; impasto marrone chiaro (D.-S., 151, 70-30) con minuscole intrusioni bianche. Invetriatura verde intenso (D.-S., 150, 60-80) esterna ed interna (tav. 1 n. 7 e tav. 3 n. 7).

8 - Frammento di fondo di bacino con piede ad anello. Lunghezza max. cm. 7; larghezza max. cm. 5; h. cm. 2,6; spessore cm. 1. Impasto rosa scuro (simile a D.-S., 68, 10-30). Invetriatura interna ed esterna verde (D.-S., 69, 40-20). In basso, al centro della forma, due piccoli cerchi ad arco di cerchio (tav. 1 n. 8 a-b e tav. 3 n. 8).



Tav. 1 - Pizzo San Nicola: frammenti di ceramica invetriata (scala 1:2).



Tav. 2 - Pizzo San Nicola: frammenti di ceramica acroma e selce (scale 1:2).

9 - Frammentino di forma aperta (presumibilmente una ciotola). Lunghezza max. cm. 3,5; larghezza max. cm. 2,4; spessore cm. 0,8. Impasto rosa (D.-S., 69, 10-40). Invetriatura verde (D.-S., 73, 100-40) esterna con accenno di decorazione in bruno; invetriatura esterna quasi completamente scomparsa (tav. 1 n. 9 e tav. 4 n. 9).

10 - Frammentino di parete di forma aperta con accenno di fondo piano. Lunghezza max. cm. 3,2; larghezza max. cm. 2,6; spessore cm. 0,7. Impasto rosa (D.-S., 128, 10-40). Invetriatura esterna verde (D.-S., 73, 80-20) molto deteriorata (tav. 1 n. 10 e tav. 4 n. 10).

Ceramica acroma

11 - Frammento di parete di forma chiusa, probabilmente di un'anfora. Lunghezza max. cm. 5,1; spess. cm. 0,8. Impasto arancio (D.-S., 150, 50-10). Superficie esterna a *cannelures* (tav. 2 n. 11 e tav. 4 n. 11).

12 - Frammento di piccola forma chiusa. Lunghezza max. cm. 5; spess. cm. 0,8. Impasto rosa (D.-S., 151, 70-10). Superficie esterna a piccole *cannelures* con ingobbio biancastro (tav. 2 n. 12 e tav. 4 n. 12).

13 - Frammento del tutto simile a 12. Lunghezza max. cm. 4,2; larghezza max. cm. 4; spessore cm. 0,8 (tav. 2 n. 13 e tav. 4 n. 13).

14 - parete a *cannelures* di forma chiusa (probabilmente spalla di una piccola anfora). Lunghezza max. cm. 6; larghezza max. 5,5; spessore cm. 0,8. Impasto rosa (D.-S., 56, 40-10) con schiarimento superficiale (tav. 2 n. 14 e tav. 4 n. 14).

15 - Frammentino di parete di piccola forma chiusa a *cannelures*. Lunghezza max. cm. 3,2; larghezza max. cm. 2,4 spessore cm. 0,7 (tav. 2 n. 15 e tav. 4 n. 15).

16 - Frammento di base umbonata. Diam. base

cm. 4. Impasto grigio scuro omogeneo (D.-S., 178, 30-10) privo d'inclusioni e vuoti (tav. 2 n. 16 e tav. 4 n. 16).

17 - Frammento di ansa a sezione ovoidale. Lunghezza cm. 5; spessori cm. 2,5 e cm. 1,8. Impasto rosa (D.-S., 45, 50-40) con inclusi camoscio. Ingobbio biancastro (tav. 2 n. 17 a-b e tav. 5 n. 17).

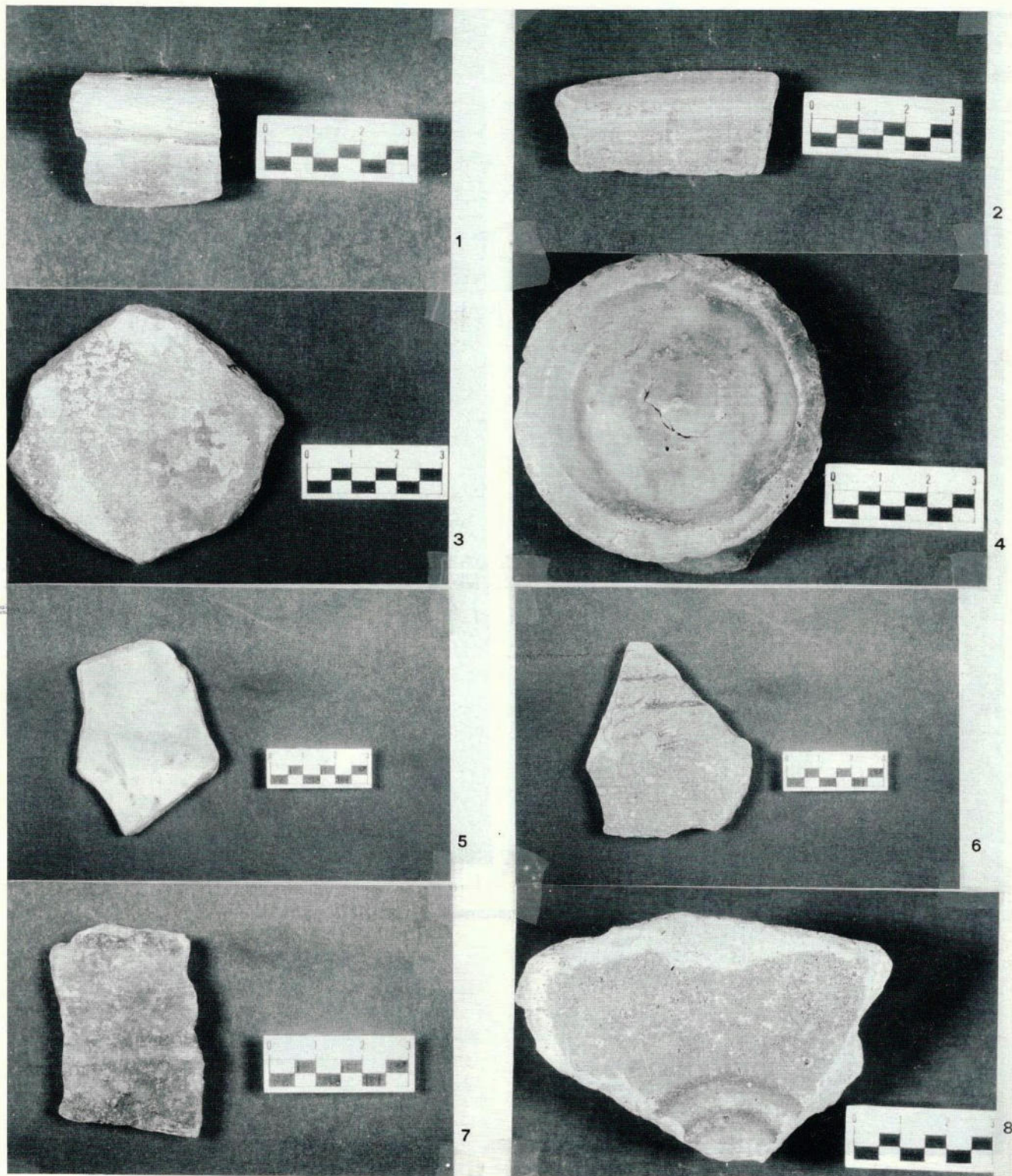
Altri reperti

18 - Frammento di terracotta di forma irregolarmente trapezoidale con base minore ispessita. Lunghezza max. cm. 14; lunghezza min. cm. 4; larghezza max. cm 6 e larghezza min. cm. 3,5; h. 8,5. Impasto grossolano di colore rossastro con tracce di briuciatura e grossi inclusi bruni e biancastri. Riteniamo trattarsi di un frammento di fornello portatile anche se il manufatto sembra di tipo piuttosto diverso rispetto ai bracieri portatili rinvenuti a monte Jato (18); (tav. 2 n. 18 a-b e tav. 5 n. 18).

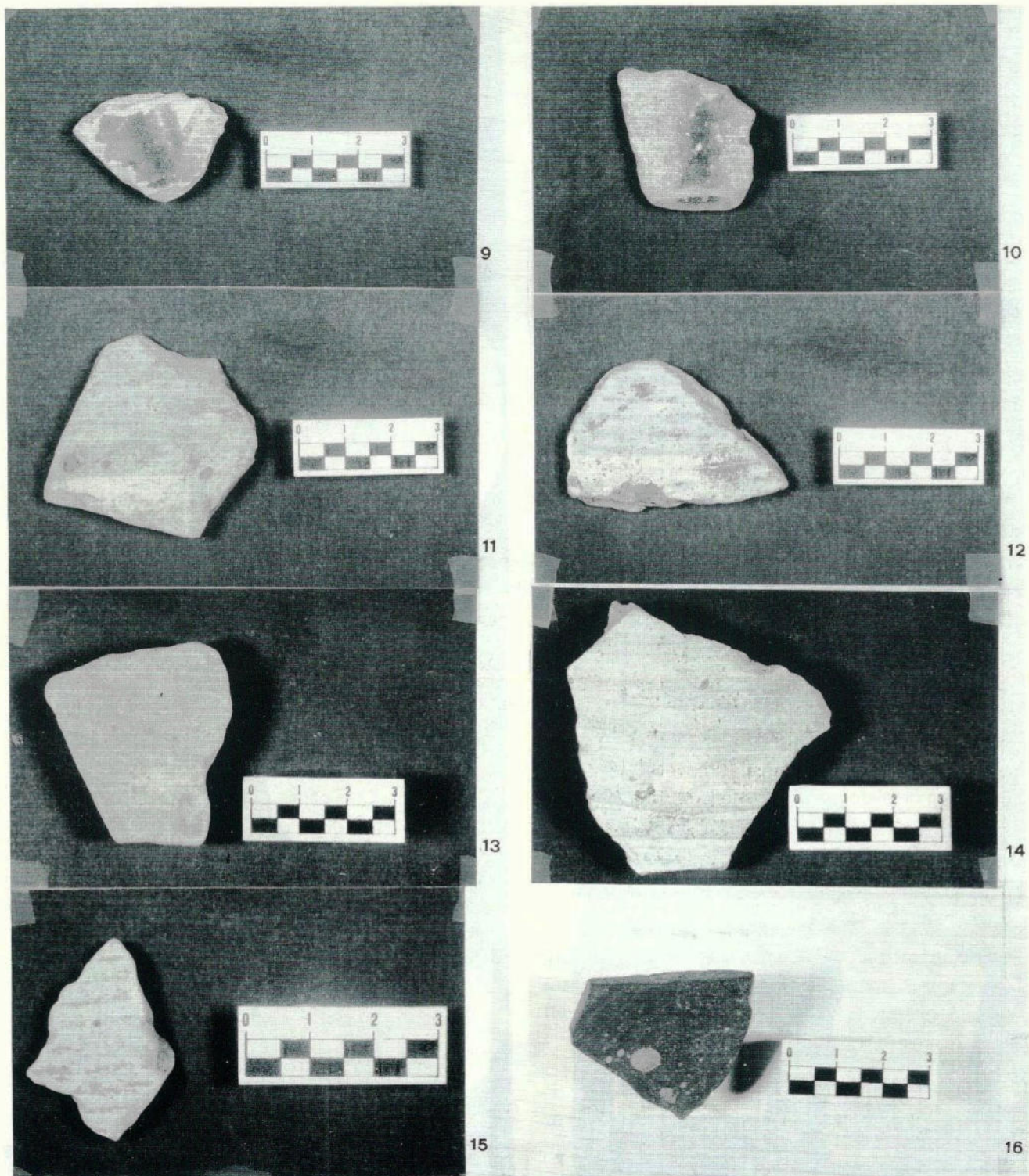
19 - Frammento di orlo ispessito di forma aperta, probabilmente una ciotola. Diametro cm. 17; lunghezza max. cm. 6; spessore cm. 1,5. Impasto di colore giallo scuro (simile a D.-S., 127, 20-20) e molto duro con intrusioni giallognole. Le superfici sono invetrate con decorazioni a forma di foglia d'oliva (probabilmente parte di un motivo vegetale) in colore verde oliva (D.-S., 159, 100-20) ed una sottile banda circolare azzurra (D.-S., 139, 10-10) parallela al bordo (tav. 2 n. 19 a-b e tav. 5 n. 19).

20 - Scheggia (sporadica) di selce bruna (D.-S., 152, 80-20) con lievissime venature e tracce di lavorazioni sul dorso. Lunghezza max. cm. 3; h. cm. 2,8 (tav. 2 n. 20 e tav. 5 n. 20).

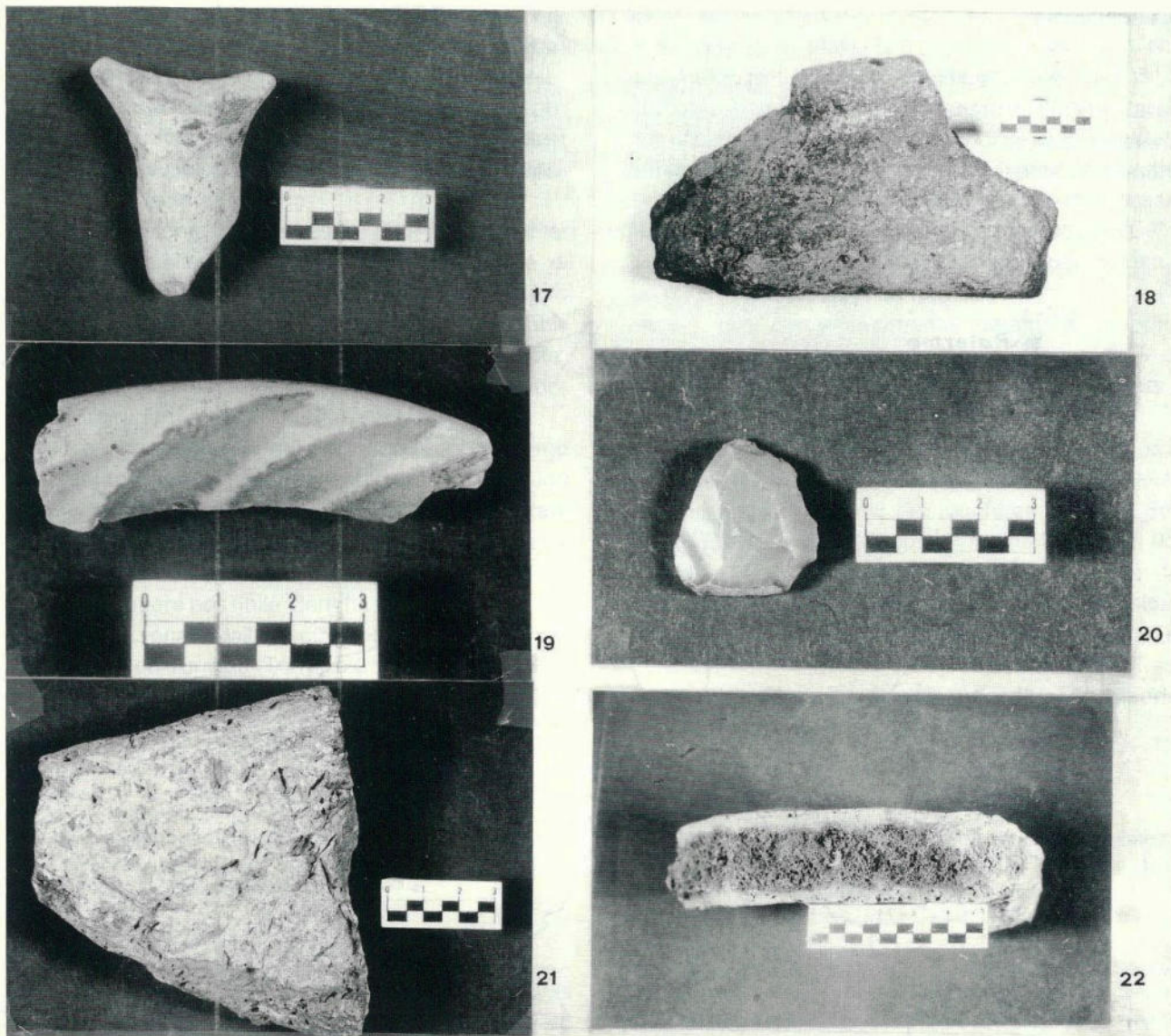
21 - Frammento di tegola leggermente coppata con orlo ispessito. Lunghezza max. cm. 10; larghezza max. cm. 9; spessore cm. 2,4. Impasto grigio con numerosi interstizi, di aspetto complessivamente spugnoso, con schiarimento superficiale (tav. 5 n. 21).



Tav. 3 - Pizzo San Nicola: frammenti di ceramica invetriata.



Tav. 4 - Pizzo San Nicola: frammenti di ceramica invetriata ed acroma.



Tav. 5 - Pizzo San Nicola frammenti di ceramica invetriata acroma e selce.

22 - Frammento di tegola leggermente coppata con orlo ispessito. Lunghezza max. cm. 12; larghezza max. cm. 9,5; spessore cm. 2,7. Superfici rossa-

stre ed interno grigio a consistenza spugnosa. Sono presenti numerosi interstizi (tav. 5 n. 22).

Conclusioni

Il sito archeologico identificato a Pizzo San Nicola ed i pochi dati archeologici in nostro possesso, permettono solo di formulare semplici ipotesi sulla funzione e la storia di questo minuscolo insediamento.

La sommaria prospezione effettuata non ha permesso di identificare fasi d'insediamento anteriori al Medio Evo e più precisamente ai secoli XI e forse XII. A questo periodo va infatti ascritta la quasi totalità dei frammenti fittili rinvenuti ed esaminati. Non sembra che la frequentazione del Pizzo possa andare oltre, al

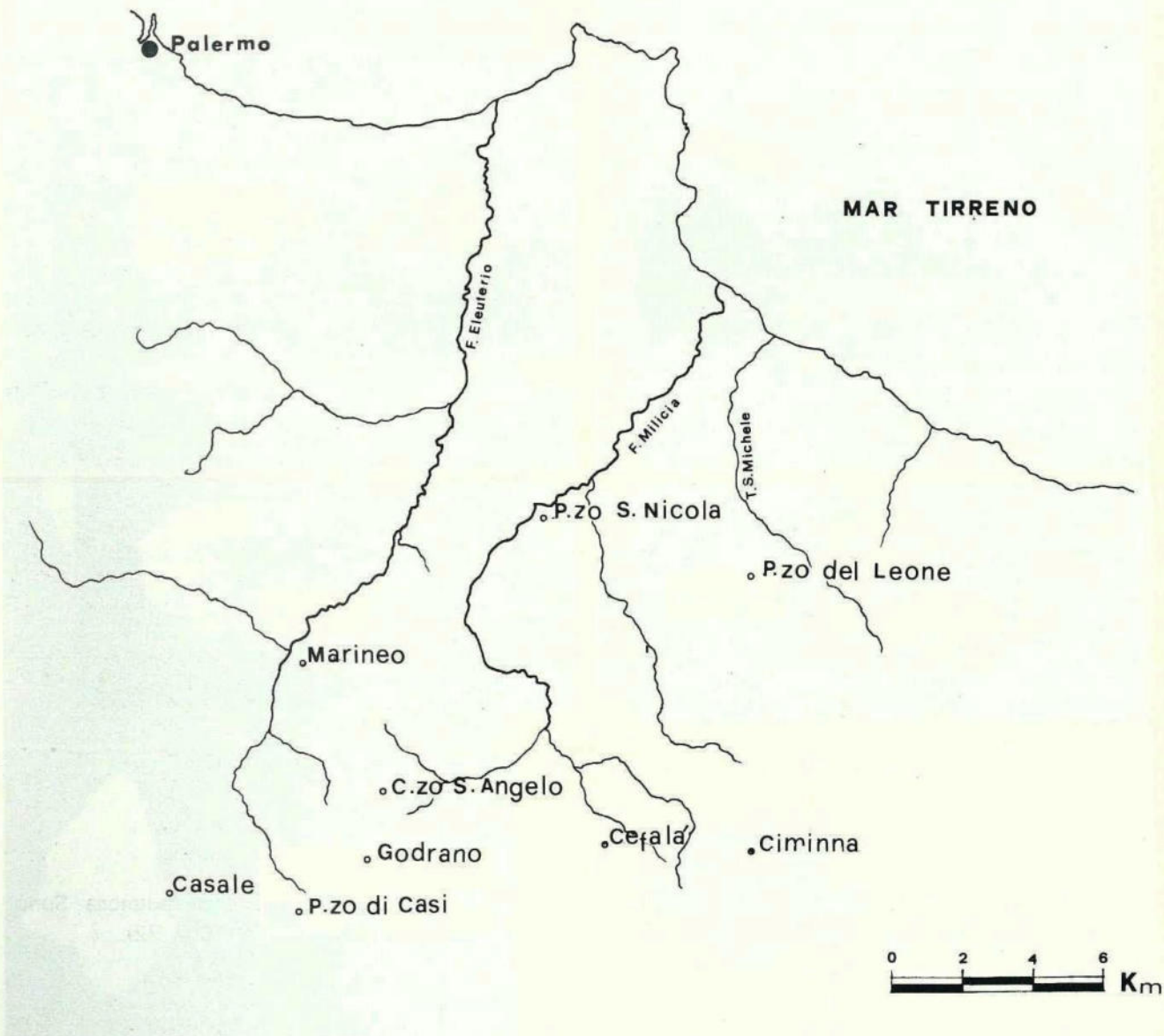


Fig. 9 - Le valli dei fiumi Eleuterio, Milicia e torrente S. Michele con i principali siti di età medievale.

massimo, al XII secolo, se si esclude ovviamente qualche presenza del tutto occasionale e momentanea.

L'insediamento si identificherebbe, quindi, con un piccolo casale posto nei pressi di un'importante via di comunicazione che collegava la costa settentrionale dell'Isola all'interno.

Il sito fu senza dubbio scelto, oltre perchè facilmente difendibile (pur se in assenza apparente di strutture fortificate), anche per la vicinanza del corso d'acqua e per la vastità dei terreni limitrofi sfruttabili per l'agricoltura e l'allevamento. Nella zona, inoltre, non mancava una certa estensione boschiva che poteva fornire legname, frutta selvatica e pascolo.

Il bosco medievale della Casacca (un toponimo mantenutosi fino ad oggi ed identificante un ex feudo poche centinaia di metri dal Pizzo S. Nicola), è infatti ricordato più volte dalla documentazione, a partire almeno dal 1306 (19).

Non appare possibile identificare il sito con alcun casale menzionato dalla documentazione. Il fatto però che il feudo Torretta (Torretta è ancora oggi il toponimo della zona dove si trova il Pizzo San Nicola) nel

tardo Medio Evo e nel secolo XVI fosse compreso nella baronia di Cefalà (20), permette d'ipotizzare che anche nell'XI e XII secolo questa contrada afferisse al distretto di Cefalà. Idrisi, d'altra parte, ricorda che la compagna prossima all'abitato di Cefalà era punteggiata da «*masserie e casali*» (21). Il piccolo insediamento di Pizzo San Nicola, potrebbe quindi essere stato uno di questi casali dell'*iglim* (distretto) di Cefalà, fra l'XI ed il XII secolo (fig. 9). Lo spopolamento e l'abbandono del sito, da ipotizzarsi forse sin dal XII secolo, può congetturalmente mettersi in rapporto con la crisi del villanaggio, le fughe dei contadini musulmani e le grandi rivolte islamiche divampate fra il 1189 ed il 1246 (22).

Da quel momento il sito resterà disabitato e la compagna circostante priva di popolamento stabile ed abbandonata al pascolo per lunghi secoli (23). Sol tanto la fondazione del nuovo comune feudale di Bolognetta (già S. Maria dell'Ogliastro), a partire dal 1619 (24), determinò l'avvio di una riconversione agricola del feudo della Torretta e di tutta quest'area.

Pippo Lo Cascio e Ferdinando Maurici

NOTE

Ringraziamo il sig. Enzo Sanfilippo per gli abilissimi disegni della ceramica. Le foto sono di Antonino Giordano e Pippo Lo Cascio.

1) Il bosco, il più ampio della provincia di Palermo fu costituito in parco nel 1803 dal re delle Due Sicilie Ferdinando IV di Borbone che l'ottenne dalla fusione dei feudi Ficuzza, Lupo e Caprellero. Fu la zona preferita per le sue cacce ed era popolato da caprioli, cervi, daini e da numerosi cinghiali introdotti in Sicilia proprio dallo stesso monarca. Oggi il bosco risulta fortemente degradato.

2) Questo monte è soprattutto noto per i ritrovamenti di reperti preistorici delle grotte Buffa I, Buffa II e Porcospina risalenti alla fine del III millennio ed all'inizio del II a.C., vasi dello stile di Capo Graziano, del bicchiere Campaniforme ed utensili di selce ed ossidiana. La vita in questo sito si protrasse sino al periodo arabo-normanno, attraverso un'importante frequentazione in età greca, come si evince da frammenti di ceramica rinvenuti in superficie. Cfr. per il periodo preistorico F. Von Andrian, *Praehistorische Studien aus Sizilien*, Berlin, 1878, p. 36; J. Bovio Marconi, *La Cultura tipo Conca d'Oro nella Sicilia Nord-Occidentale*, in MAL, Roma,

XL 1944 pp. 88-96; S. Tusa, *La Sicilia nella preistoria*, Palermo 1983, pp. 236-242 e per il periodo medievale F. D'Angelo - C. Filangeri - C. Trasselli, *Cefalà o Chiarastella?* in *SicArch.* 1969 N. 5, pp. 11-17 e F. Maurici, *Le due Cefalà*, in *SicArch.* 1983, n. 51, pp. 71-80.

3) Sulla situazione viaria esistente in periodo medievale a cavallo tra i fiumi Eleuterio e Milicia, si veda F. Maurici, *Chifala e Chasum. Approccio storico-topografico ad una campagna medievale siciliana*, in *AttiPalermo* 1982, pp. 13-14 e tav. I.

4) I bagni erano alimentati da una sorgente termale che scaturiva dal sottosuolo ad una temperatura di 38° C. con una portata di ca. 15 l/s. Il caseggiato, secondo D. Ryolo, fu costruito in periodo romano subendo diversi rimaneggiamenti, sino ad assumere quello attuale in età normanna. È costituito da un'ampia sala di m. 1,4 x m. 6 con una grande vasca centrale ed una più piccola presso il canale di sgorgo delle acque. Cfr. S. Boscarino, *I Bagni di Cefalà Diana*, nel II° Quad. Ist. di Disegno Univ. Catania, Catania 1964-65.; D. Ryolo, *I Bagni di Cefalà*, in *SicArch.* 1971, n. 15, pp. 19-32. È in atto un recupero del complesso.

5) Lungo il corso del fiume Eleuterio ebbero vita dei centri antichi di una certa importanza. I tre maggiormente famosi, anche se ancora poco indagati, sono quelli che sorsero a Pizzo Cannita-

nei pressi di Portella di Mare (Villabate), sul Monte Porcara (Bagheria) ed alla Montagnola di Marineo. Altri centri, sorsero sul Pizzo Parrino ed a Cozzo Carrubelle. Il Pizzo Cannita, dove nel 1695 si rinvennero i sarcofagi antropoidi, datati intorno al VI-V sec. a.C. ed oggi al Museo Regionale di Palermo, ha tra l'altro restituito reperti ceramici del V sec. nonché monete, grani di collana ed oggetti in pasta vitrea di chiaro influsso punico. Cfr. V. Tusa, *Aspetti storico-archeologici di alcuni centri della Sicilia Occidentale*, in *Kokalos* III, 1957, pp. 82-85; C. Citro, *Topografia, storia, archeologia di Pizzo Cannita, la Cronia di Poliano*, in *Atti Palermo 1952-53, parte II*, pp. 265 sgg.. Sul Monte Porcara è stato rinvenuto un centro abitato di età ascrivibile al VII sec. a.C.. Possiede ancora un tratto di cinta muraria ed una necropoli purtroppo già depredata da scavatori clandestini. Notevole è l'entità della ceramica vascolare e reperti vitrei, a cominciare da quella protocorinzia a finire a quella d'industria locale del III a.C.. Cfr. V. Giustolisi, *Cronia-Paropo-Solunto*, Palermo, 1972 e V. Tusa, *Aspetti storico...* in *Kokalos* IV, 1958, p. 159. La montagnola di Marineo ad Ovest dell'omonimo abitato, fu un centro attivo sin dal VIII sec. a. C. come si evince dal rinvenimento di ceramica indigena e dipinta arcaica. I reperti più interessanti, però, sono del V sec. (fra l'altro si rinvennero un'arula di terracotta con due grifi, lucerne, monete d'oro e vasi). Il sito ha conservato un tratto di un'ampia strada gradinata. Cfr. I. Tamburello, *La Montagnola di Marineo*, in *SicArch* 1970, n. 10, pp. 31-38. Il Pizzo Parrino si eleva a m. 977 s.l.m. e conserva ancora tracce di antiche costruzioni nonché una necropoli di vaste dimensioni.. Cfr. P. Bivona-F. Di Maria, *Ricerche archeologiche in località Pizzo Parrino* in *SicArch*. 1984, n. 54-55, pp. 143-146. Per Pizzo Carrubelle cfr. I. Tamburello, *Alcune considerazioni su Solunto arcaica* in *Kokalos* XVI, Palermo 1970, p. 186.

6) Il nome è stato imposto dagli scriventi, dato che essa ne era sprovvista e le carte topografiche addirittura non riportano neppure l'esistenza di quest'ampia caverna. A tale riguardo si vuole ringraziare il Sig. F. Tardiolo di Bagheria che ce ne ha rivelato l'esistenza ed ha partecipato ai sopralluoghi esplorativi. L'Associazione Speleologica Siciliana ha provveduto ad un rilievo topografico della cavità ai fini anche dell'inserimento della stessa nel catasto delle grotte d'Italia.

7) I.G.M. F. 259 IV N.O.. Ventimiglia di Sicilia Long. 1° 01'55''; Lat. 37° 59' 39''.

8) Cfr. supra nt. 3. Una strada regia proveniente da Villafrati

(altro non è che un tratto dell'attuale Palermo-Agrigento) scavando ad Ovest il Pizzo Chiarastella e superato l'abitato di Bolognetta, fiancheggiava il fiume Milicia sino al monte Dagariato, cioè a poche centinaia di metri dal nostro Pizzo San Nicola.

9) Per uno degli approdi sulla costa prossimi alla foce del fiume Milicia: cfr. P. Lo Cascio, *Sòlanto: nuove scoperte archeologiche*, in *SicArch*. 1980 n. 73, pp. 33-39.

10) Tutti i reperti sono stati consegnati al Museo Archeologico Regionale di Palermo.

11) Cfr. F. D'Angelo, *Ceramica d'uso domestico della Sicilia Medievale proveniente dalla Zisa (Palermo XII secolo)*, in *Atti del IX Conv. Internaz. della ceramica*, Albissola, 1976, p. 53 sgg.

12) Oltre ai riferimenti dettagliatamente suggeriti, cfr. anche i materiali di Guastanella editi da J. Johns, *Monte Guastanella un insediamento musulmano nell'agrigentino*, in *SicArch*. 1983, n. 51, pp. 41-50.

13) F. D'Angelo, *Malta per tegole*, in *SicArch*. n. 69-70, 1989, pp. 55-59.

14) H. Bloesch-H. P. Isler, *Monte Iato: la sesta campagna di scavo* in *SicArch*. 1976 n. 32, pp. 10-11.

15) Cfr. S. Fiorilla in V. Scuto, *Fornaci, Castelli e Pozzi dell'età di mezzo. Primi contributi di archeologia medievale nella Sicilia centro-meridionale*, Agrigento 1990, p. 39 nn. 70-72.

16) Il tipo di invetriatura e decorazione ricorda i nn. 184 e 185 da Bitalemi, datati all'XI secolo. Cfr. S. Fiorilla, *Fornaci ...* op. cit., pp. 214-216.

17) Confronti possibili con il frammento 99b da Agrigento S. Fiorilla, *Fornaci...* op. cit., p. 44.

18) Cfr. H. Bloesch-H. P. Isler, *Monte Iato: la sesta campagna...* op. cit., p. 11.

19) Cfr. F. Maurici, *Chifala...* op. cit., p. 15.

20) cfr. F. Maurici, *«Illi de Domo et familia Abatellis» I baroni di Cefalà: una famiglia dell'aristocrazia siciliana fra '400 e '500*, Palermo 1985, p. 40.

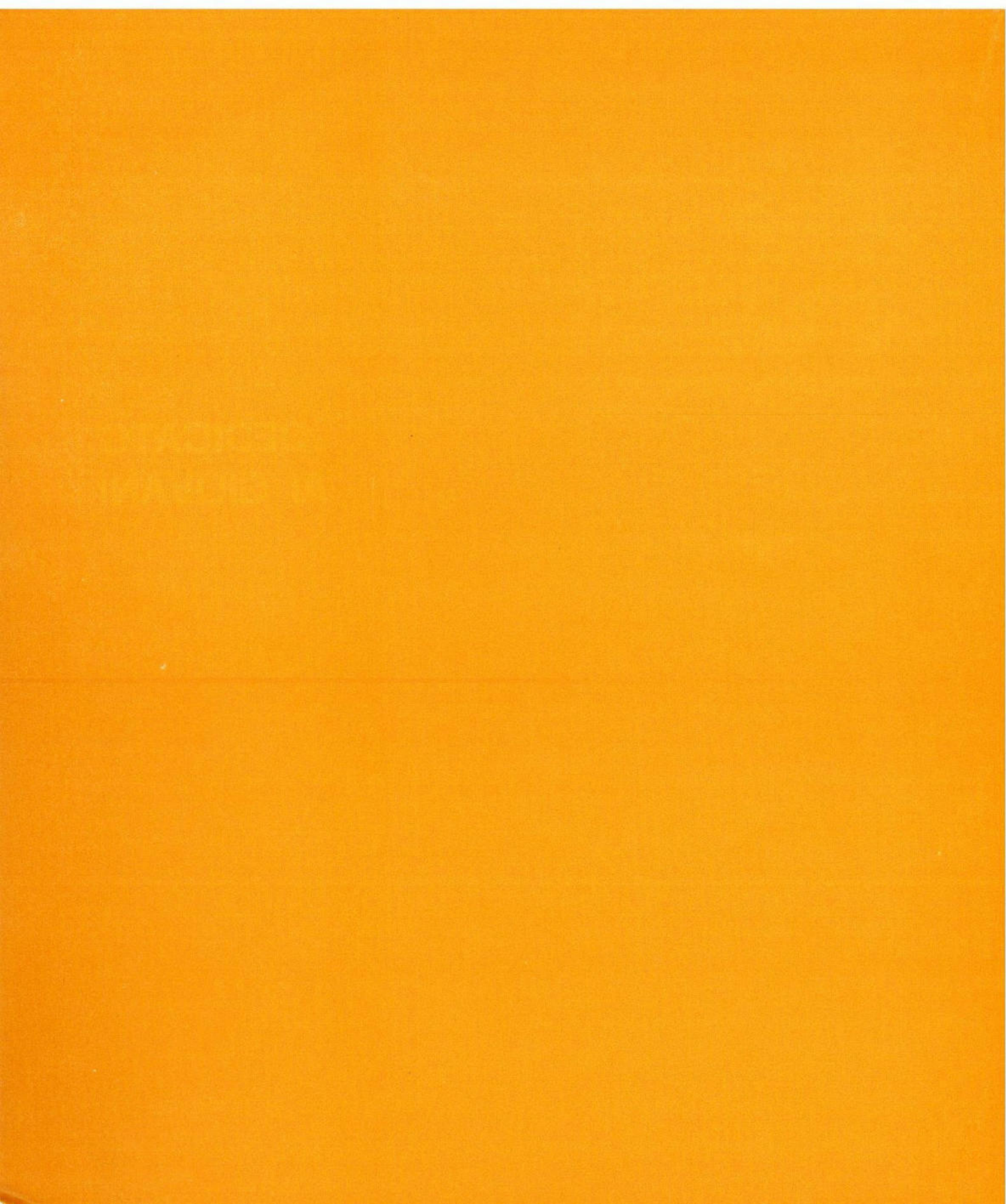
21) Idrisi in *Biblioteca Arabo Sicula*, a c. Di M. Amari, Torino Roma 1880, vol. I, p. 85.

22) Cfr. F. Maurici, *Chifala...* op. cit., pp. 24-25.

23) Il feudo Torretta ancora nel 1519 era concesso in affitto per pascolo per un canone annuo di onze 13. Cfr. F. Maurici, *«Illi de domo...»* op. cit., p. 41.

24) Cfr. R.L. Rinella, *Bolognetta in Città nuove di Sicilia XV-XIX secolo*, vol. 2, Palermo 1981, p. 72.

**DEDICATO
AI GIOVANI**



GOETHE A CATANIA (II)

In una nota sul viaggio di Goethe in Sicilia abbiamo riferito in particolare sulla sua visita a Segesta: c'è qualche altro accenno archeologico nel suo «Italienische Reise» ma in realtà Goethe non aveva allora grande interesse per l'Archeologia. Del resto lo dimostra la sua stessa descrizione del tempio di Segesta dove fu interessato maggiormente dall'ambiente e da certi particolari naturalistici che notò intorno.

Quasi alla fine del viaggio Goethe si ferma dal 2 al 5 Maggio 1787 a Catania e, accompagnato da un abate, visita la dimora dei Biscari, una delle famiglie più antiche e più note di Catania, dimora che era sede del Museo fondato da Ignazio Paternò Castello, V^o Principe di Biscari, di cui diremo in seguito; ora accenniamo alla visita al Museo che vi compì il Goethe. Questi però, come afferma G. Libertini che al «Museo Biscari» dedicò un ampio e ben documentato catalogo pubblicato nel 1930, *«dedicò soltanto poche righe alla raccolta biscariana rilevando l'importanza di qualche pezzo e ponendo forse più attenzione al ricco medagliere»*.

Ecco le righe che il grande poeta tedesco dedica al Museo Biscari: *«... sono raccolte statue di marmo e bronzo, vasi e ogni specie di simili oggetti antichi. Così abbiamo avuto un'altra volta occasione di allargare le nostre conoscenze in materia; ma ciò che maggiormente ci ha attratto è stato il torso di un Giove, di cui io già conoscevo la copia nel gesso per averla vista in bottega del Tuschbein, e che possiede qualità troppo belle perché noi fossimo in grado di giudicarla»*. Si sente in questa espressione l'eco delle teorie sull'arte antica greca del Winckelmann; questo dice espressamente Goethe quando afferma, dopo aver visitato il medagliere di Biscari, *«... mi è stato di-*

scretamente d'aiuto quello stabile filo del Winckelmann che ci guida attraverso le varie epoche dell'Arte».

In realtà questo torso, che Libertini pubblica al n° 93 del catalogo e riproduce alla tav. XXIX, è un normale torso di una figura virile della prima età imperiale romana, ben lavorato, rinvenuto a Catania nel 1737, che il Biscari ebbe in custodia, al momento del rinvenimento, dal Senato catanese. Esso fu ammirato non solo da Goethe ma anche da altri illustri visitatori del Museo Biscari; dall'Houel, che ritiene superiore allo stesso torso del Belvedere, dal Bartels, dal Riedesel, dal Wünter: è sempre la teoria Winckelmaniana che guida questi personaggi. Altri studiosi, in seguito, diedero il giusto valore a questo pur interessante pezzo di scultura fino al giudizio del Libertini che abbiamo riportato sopra.

A guidare Goethe nella visita al Museo fu Vincenzo, VI^o Principe di Biscari, figlio di Ignazio V, il mecenate cui l'Archeologia siciliana deve molto, e che era morto l'anno precedente la visita di Goethe.

Un altro accenno archeologico alla fine del viaggio, il 5 Maggio 1787, ci conferma ancora il tiepido interesse del Goethe per i monumenti archeologici: *«Il solito prete che ci fa da guida non si è fatto aspettare. Per prima cosa egli ci ha portati a visitare certi avanzi d'antiche costruzioni, per ammirare i quali, dico il vero, l'osservatore dovrebbe possedere uno spiccato talento restaurativo. Ci mostrarono i resti di alcuni serbatoi d'acqua, di un'arena dove si tenevano le naumachie, ed altre somiglianti rovine, le quali tutte però sono talmente coperte di terra e sprofondate in conseguenza delle ripetute distruzioni cui fu soggetta la città per opera della lava, dei terremoti e delle guer-*

re, che solo il più provetto conoscitore d'architettura antica potrebbe ricavarne istruzione e diletto.

Il prete ci dispensò da una nuova visita al Principe e così ci siamo separati con le più vive espressioni di gratitudine e di benevolenza da ambedue le parti».

Di Ignazio Paternò - Castello e del suo apporto all'archeologia siciliana diremo in una prossima nota.

Vincenzo Tusa

TAΦI DI COSTANTINO KAVAFIS

Devo alla cortesia di Vincenzo Tusa aver potuto conoscere, leggere e apprezzare la splendida edizione della breve antologia del poeta Costantino Kavafis intitolata «Tombe»; l'opera è così pregevole per la preziosa veste tipografica, e così poco conosciuta, che ritengo di poter prescindere dalla regola della Rivista, nella quale non si recensiscono lavori editi in data anteriore ai due anni del numero in cui viene pubblicata la recensione, tranne se non si tratta di riedizioni che suscitano un particolare interesse o sono state ampiamente rielaborate.

L'opera oggi oggetto della nostra attenzione è del 1986 ma così come è S.I.P. (senza indicazione di prezzo) è senza tempo; essa è edita dalle «Edizioni dell'Elefante» di Roma e ci presenta cinque epitaffi di Kavafis, tradotti da Guido Ceronetti e illustrati da Fabrizio Clerici; l'introduzione è di Giorgio P. Savadis. Ne sono stati tirati al torchio, su carta di Amalfi, duecento esemplari numerati e dieci segnati con le lettere dalla A alla L riservati ai collaboratori. Fabrizio Clerici ha firmato le variazioni sulla statua di Mozia che illustrano il testo. Sì, perché in questo splendido esemplare dell'editoria italiana uno dei nostri più sensibili artisti, per sua fortuna giunto tardi ai grandi riconoscimenti, si è cimentato in un confronto incantato e incantevole con il famoso capolavoro dell'arte greca del V secolo a.C., ritrovato negli scavi della zona K di Mozia nel 1979.

Il c.d. Giovane di Mozia, che io ritengo rappresenti Gelone di Siracusa, è ripreso senza volto in sei scorci; dopo il primo disegno della testa e del busto, lo ammiriamo a figura intera, di fianco, di tergo, di fronte e a tre quarti sul fianco sinistro.

Il personaggio della statua diventa così il simbolo

dell'ambiguità e come espressione d'arte può essere Lisia Erudito del primo epitaffio (1911), Eurione del secondo (1912), Iasis del terzo (1917), Ignazio del quarto (1916) e Lanis del quinto (1916).

L'esercizio retorico della *sequenza senza ripetizione* che fu di Kavafis è qui ripresa in termini figurativi da Clerici; così ancor meglio si fondano i versi e le immagini per la creazione di un immaginario alessandrino giovane, bello, nobile e voluttuoso, di una voluttà sottile e struggente come solo i poeti omosessuali del primo novecento seppero rappresentare.

I versi del poeta alessandrino di lingua greca sono offerti con traduzione a fronte; in essi si avverte l'eco di Alessandria tra i due secoli, nella quale il passato e il presente si confondevano per una società cosmopolita, raffinata e affarista che sentiva l'eco delle morti memorie e l'ansia vitale del commercio. Tra i mercati della città girovagavano avventurieri, donne fatali, spie e intellettuali; in essa furono ambientati i romanzi della quadrilogia di Laurence Duwell *The Alexandria Quartet*.

In città vissero per brevi o lunghi periodi Ford Modox, André Gide, Filippo Tommaso Marinetti, Giuseppe Ungaretti e Margherita Yourcenar; quest'ultima ha dedicato proprio a Kavafis, nato ad Alessandria nel 1863, un lungo saggio dal quale viene ulteriormente confermato il valore artistico del poeta che si è ha voluto riproporre alla nostra attenzione.

L'elegante volume, splendido e raffinato prodotto dell'arte grafica, rappresenta l'incontro felice tra l'ispirazione di uno scultore del passato e un pittore del presente e due poeti Kavafis e Ceronetti, in quell'ideale eterno presente in cui vivono i capolavori.

Annamaria Precopi Lombardo

Annalisa Frezzi Lombardo

È presente in cui vivano i capolavori.

Ma è un secolo del passato e un pittore

che rappresenta l'incontro felice tra

due mondi, esotico e raffinato, prodotti

per un'alta società.

La vita è una situazione

che si presenta al nostro sguardo

come un fatto, una realtà.

Ma non è solo una realtà.

È una realtà che si presenta

come un fatto, una realtà.

Ma non è solo una realtà.

È una realtà che si presenta

come un fatto, una realtà.

Ma non è solo una realtà.

È una realtà che si presenta

come un fatto, una realtà.

Ma non è solo una realtà.

È una realtà che si presenta

come un fatto, una realtà.

Ma non è solo una realtà.

È una realtà che si presenta

come un fatto, una realtà.

Ma non è solo una realtà.

È una realtà che si presenta

come un fatto, una realtà.

Ma non è solo una realtà.

È una realtà che si presenta

come un fatto, una realtà.

Ma non è solo una realtà.

È una realtà che si presenta

come un fatto, una realtà.

Ma non è solo una realtà.

È una realtà che si presenta

come un fatto, una realtà.

Ma non è solo una realtà.

È una realtà che si presenta

come un fatto, una realtà.

Ma non è solo una realtà.

È una realtà che si presenta

come un fatto, una realtà.

Ma non è solo una realtà.

È una realtà che si presenta

come un fatto, una realtà.

Ma non è solo una realtà.

È una realtà che si presenta

come un fatto, una realtà.

Ma non è solo una realtà.

«SICILIA GRECA» DI GEORGES VALLET

L'autore in questo secondo volume della stessa collana ci propone un viaggio tra le colonie greche di Sicilia; dopo una prima parte: *I Greci e la Sicilia*, suddivisa in quattordici paragrafi nei quali viene affrontata con elegante disinvoltura tutta la vasta problematica della colonizzazione greca, l'autore si sofferma su *I luoghi*; vengono così illustrati *Lipari e le isole Eolie*, *L'itinerario calcidese*, *La cuspide sud-orientale della Sicilia*, *La Costa meridionale*, e in ultimo *I Greci nella Sicilia Occidentale e nell'interno dell'isola*.

Tra la prima e la seconda parte una nota di Attilio Stazio ci offre uno spaccato di storia della Sicilia attraverso le monete; è stata altresì inserita una troppo breve cronologia dalla preistoria alla conquista romana.

Il volume, edito dalla Arnaldo Lombardo Editore, è illustrato con belle fotografie a colori e in bianco e nero e riproduzioni fotografiche di antiche stampe di cui purtroppo non vengono citati gli autori.

Gli studiosi stranieri, e fra questi G. Vallet, hanno sempre dimostrato grande capacità nel narrare la storia della Sicilia con estrema semplicità, anche se al loro attivo hanno opere di notevole interesse scientifico che li rende inattaccabili ad una certa critica paluda-

ta; questa vorrebbe che non si rinunciassero mai allo stile accademico; ma questo è fuori luogo nelle opere di divulgazione scientifica e non è più intellegibile alle nuove generazioni abituate al linguaggio matematico del computer e all'agile periodo inglese.

È ormai in pieno svolgimento la politica aziendale, per altro apprezzabilissima, degli editori che per le loro opere divulgative si rivolgono a specialisti della materia in quanto l'utenza più vasta opera nel terziario avanzato; queste nuove categorie di lettori, superati i livelli culturali medio-inferiori tendono a conoscenze medio-superiori. Ecco allora la necessità di una trasformazione formale degli stili, per la quale si chiede ai dotti di essere meno ricchi e sovrabbondanti e ai giornalisti di essere meno superficiali.

Tutto questo non significa omologazione né verso il basso né verso l'alto, ma ricordarsi che chi scrive e pubblica lo fa per farsi capire dagli altri ed esplica un servizio, pertanto deve offrire un materiale scientificamente corretto, in una forma comprensibile al maggior numero di lettori; cosa che riesce superbamente al francese Georges Vallet.

Annamaria Precopi Lombardo

THE HISTORY OF THE CITY OF BOSTON

The city of Boston, situated on a neck of land between the harbor and the bay, has a history of more than three centuries. It was first settled by a few Englishmen in 1630, and has since grown into one of the largest and most important cities in the United States. The city is bounded by the harbor to the south, the bay to the east, and the city of Cambridge to the north. It is divided into several wards, and is governed by a mayor and a city council. The city is famous for its many historical landmarks, including the Old State House, the Faneuil Hall, and the Boston Common. It is also known for its many universities, including Harvard University and Boston University. The city has a rich cultural life, with many museums, theaters, and concert halls. It is a city of many firsts, and it is proud of its long and illustrious history.

Copyright 1900 by the City of Boston

IL MUSEO CIVICO ARCHEOLOGICO DI CALTANISSETTA

Possiamo definire il Museo Civico di Caltanissetta come il Museo-documento dell'incontro tra la cultura indigena, espressione dell'elemento antropico della Sicilia centro-meridionale e la cultura greca che dalla costa risale verso l'interno dell'isola. Si tratta di un impatto dalle connotazioni economiche, sociali e culturali che la esplorazione archeologica di questi ultimi decenni ha messo in piena evidenza.

In questi centri indigeni collocati lungo vallate fluviali che hanno costituito vere e proprie vie di penetrazione dal mare verso l'interno, l'indagine archeologica ha permesso di seguire le successive tappe di ellenizzazione di questa vasta area centrale dell'isola, a cominciare dalla metà del VII sec.: Gibil Gabib, Vassallaggi (San Cataldo), Sabucina, Capodarso, Caltanissetta stessa, situati a breve distanza l'uno dall'altro e tra di loro collegati, ne costituiscono i caposaldi.

Il Museo di Caltanissetta con la visualizzazione dei materiali rinvenuti ed in esso conservati, costituisce l'immagine vivente dei processi connessi con questo fenomeno. Esso è ospitato in un edificio di via Colajanni, nei pressi della stazione ferroviaria.

Nella prima grande sala di esposizione troviamo dieci vetrine nelle quali è esposto il materiale proveniente dagli scavi di Gibil Gabib, Caltanissetta e dintorni. Tra gli oggetti più significativi sono alcuni idoletti femminili dipinti provenienti da una capanna sulla collina di S. Giuliano (stazione della prima età del bronzo). Per quanto riguarda Caltanissetta si conservano anche materiali provenienti da altri punti della città, quali S. Anna, Redentore e Palmintelli: si tratta di una documentazione che va dalle culture di Serrafferlicchio (III millennio) e Castelluccio (II millennio) fino alla integrazione greca. Per Gibil Gabib invece è

documentata una successione in continuum dalle culture di Stentinello (IV millennio), Serrafferlicchio e Castelluccio, fino a materiali provenienti dall'acropoli e dalle necropoli che dal periodo greco arcaico (VII sec.) si spingono fino al periodo ellenistico, con testimonianze anche di età bizantina ed araba (monete in vasetto).

Tra i materiali provenienti da Gibil Gabib spiccano frammenti di «aes rude» ed astragali naturali facenti parte della stipe n. 3 del sacello B (VI sec. a.C.) ed alcune delle monete rinvenute negli scavi tra cui un bronzo pesante (serie della stella marina tra due delfini) ed un ippocampo siracusani di età dionigiana, un es. della serie KAINON, ess. di Agrigento della serie con aquila che tiene un pesce tra gli artigli, della fine del V sec., oltre qualche es. collegabile ad emissioni puniche. La sala che segue è riservata ai materiali provenienti da Sabucina e comprende corredi di tombe greche del VI e V sec. a.C., con significative presenze di ceramiche attiche (v. tra l'altro un cratere a f.r. con la rappresentazione della fucina di Efesto); si conserva inoltre una ricca serie di antefisse in terracotta ed una placca di bronzo con la rappresentazione schematizzata di un volto umano stilizzato risalente al VII sec. a. C.. In una vetrina isolata campeggia quello che potrebbe considerarsi l'oggetto più interessante della collezione: un modellino di tempio in terracotta, detto il «sacello di Sabucina» risalente al VI sec.. Segue una galleria destinata anch'essa ai materiali di Sabucina, in particolare alle necropoli databili dal VII al VI sec. a.C..

La documentazione relativa a Sabucina è certamente una delle più ricche e significative sia per quantità di materiali sia per varietà e qualità: dalle

matrici in pietra per arnesi di bronzo provenienti dalla capanna n. 2 di un villaggio della tarda età del Bronzo (scavi 1969), alle monete di Agrigento della serie con aquila su capitello, ancora di V secolo, ai tetradrammi ed ai bronzi dionigiani pesanti (stella tra delfini) di Siracusa, si può seguire agevolmente lo sviluppo delle prime comunità capannicole indigene e la loro lenta e successiva acculturazione che nei corredi tombali, ad es., è documentata dalla compresenza di vasi di produzione ancora locale associati a vasi corinzi di importazione (VII-VI sec. a.C.).

Per Sabucina romana, impiantata nel fondo valle, sono presenti testimonianze con attestazioni che vanno dalla ceramica presigillata e sigillata, ai denari repubblicani, ad un asse di Sesto Pompeo ed un sesterzio di Gordiano Pio, ad un ritratto di Geta, a monete e lucerne imperiali tarde.

Una seconda galleria ospita sette vetrine nelle quali sono esposti materiali della zona di Caltanissetta e materiali già in collezioni locali di provenienza varia (Capodarso, Polizzello? v. l'interessante gruppo di «aes rude» e di pani di bronzo, oltre due spade sezionate intenzionalmente onde potere assolvere la funzione di mezzo di scambio in una fase già matura dell'economia che precede l'introduzione della moneta vera e propria). Notevoli inoltre un elmo corinzio con relativi schinieri che dovevano far parte di una armatura greca del VI sec. a.C.. L'ultima vetrina contiene materiale di epoca bizantina tra cui spicca un elegan-

te paio di orecchini d'oro traforati, con figure di uccelli.

Attualmente il Museo, in un'ala recentemente ristrutturata, ospita la mostra «*Da Nissa a Maktorion (nuovi contributi per l'archeologia della provincia di Caltanissetta)*» che presenta ed illustra al pubblico i risultati delle ricerche sistematiche e degli studi anche di un altro sito, cioè Monte Bubbonia (Maktòrion). Infatti i processi di formazione e trasformazione sociale oltre il Nisseno hanno investito anche la media Valle del Salso e l'alto corso del Gela. I risultati illustrati evidenziano il contributo che ne è venuto alla storia economica, sociale, religiosa ed alla conoscenza dell'architettura sacra di centri greco-indigeni come Sabucina.

Sia che si considerino gli scavi nell'abitato, nelle fortificazioni e nelle necropoli di Vassallaggi e le ricerche nel centro indigeno fortificato ed ellenizzato di Gibil Gabib, o che si guardi alla acquisizione di dati riguardanti la topografia di Monte Bubbonia con le sue emergenze monumentali ed alla documentazione dell'alto livello artistico dei manufatti rinvenuti, denotanti il gusto raffinato della popolazione indigena che hanno voluto agganciare la propria fiorente cultura a quella greca, tutto si configura come un eccezionale palinsesto che custodisce i segni di un'età unica ed irripetibile per questa parte della Sicilia.

Aldina Cutroni Tusa

DI TERRA IN TERRA

Dal 18 Aprile 1991 è in corso presso il Museo Archeologico Regionale di Palermo, la Mostra «Di Terra in Terra. Nuove scoperte archeologiche nella provincia di Palermo», organizzata dalla soprintendenza per i Beni Culturali e Ambientali di Palermo e promossa dall'Assessorato Regionale dei Beni Culturali e Ambientali e della P.I. nell'ambito delle manifestazioni e rassegne affiancate dalla 1ª Conferenza regionale dei Beni Culturali. La Mostra risponde principalmente a due ordini di esigenze ritenute primarie nell'ambito degli studi storico - archeologici: la prima, di carattere scientifico, tende alla tempestiva diffusione di notizie e dati inediti sulle più recenti ricerche, ancor prima che tali dati trovino una organizzazione organica e coerente in edizioni definitive di scavo, La seconda, che assolve ad una funzione sociale, è quella di creare un sistema di comunicazione quanto più possibile accessibile ad un vasto pubblico instaurando un rapporto diretto con la città. E a quest'ultima esigenza si ispira il tipo di allestimento che attraverso i numerosi pannelli didattici, le ricostruzioni, i plastici, i grafici e l'originale e curata esposizione dei materiali, collocati tuttavia secondo rigorosi criteri tipologici e scientifici, cerca di raggiungere fasce di fruitori quanto più possibili ampie ed eterogenee.

La mostra è una rassegna delle ricerche archeologiche svolte negli ultimi quattro anni nella provincia di Palermo.

Nel 1987 venne infatti istituita, in attuazione delle leggi Regionali n. 80/77 e 116/80, la soprintendenza per i Beni Culturali e Ambientali di Palermo. La giurisdizione esclusivamente provinciale della nuova istituzione favorì l'incremento dell'attività nel settore archeologico: furono infatti avviate le indagini di

molti siti ancora inesplorati o sconosciuti e proseguite nel contempo le ricerche precedentemente iniziate avvalendosi tra l'altro di numerose collaborazioni, alcune già attive da decenni come quella con l'Istituto di Archeologia dell'Università di Palermo e con l'Istituto di Archeologia dell'Università di Zurigo, altre avviate negli ultimi anni come quella con il Laboratorio di topografia Antica della Scuola Normale Superiore di Pisa, col il Center for World Archaeology and Art delle Brown University of Providence, con l'Ecole Française di Roma.

L'esposizione si compone di due settori: uno didattico-espositivo l'altro esclusivamente didattico-illustrativo. In entrambi i casi ampio spazio è stato riservato all'apparato grafico e fotografico.

Di particolare interesse gli scavi nel centro urbano di Palermo che hanno consentito di raccogliere informazioni preziose sull'assetto urbano della città in età classica e medievale. Illustrati esclusivamente tramite pannelli didattici, sono le ricerche nelle Sale Duca Montalto del Palazzo Reale, nel Palazzo del Seminario Arcivescovile, a Palazzo Mirto, nel complesso monastico della Magione, nel rione Castello S. Pietro.

Documentato invece attraverso l'esposizione di numerosi corredi, di cui uno contenuto ancora all'interno del suo sarcofago litico assieme allo scheletro di una bambina, nonché attraverso la ricostruzione di una tomba ipogeica, è lo scavo nella necropoli punica scoperta all'interno della Caserma Tukory di Corso Calatafimi.

Le culture indigene della Sicilia occidentale sono illustrate attraverso le ceramiche a decorazione geometrica dipinta e impressa di Monte Maranfusa (Roccamena) e Montagna dei Cavalli (Prizzi), da cui pro-

vengono tra l'altro degli splendidi diademi e una placchetta d'oro riferibili però alla fase ellenistica della città, nonché da alcuni cinturoni di bronzo decorati a sbalzo con motivi lineari e antropomorfi rinvenuti a Terravecchia di Cuti. Le ricerche a Rocca d'Entella, descritte in un ampio pannello, sono simbolicamente rappresentate da uno dei ben noti decreti entellini, su tavoletta di bronzo, l'unico sfuggito al mercato clandestino e donato in anni recenti al Museo Archeologico di Palermo.

Il mondo greco-coloniale è rappresentato dagli splenditi corredi rinvenuti nella necropoli orientale di Himera e dai alcuni materiali provenienti dal *Temenos* di Athena, fondamentali per il chiarimento dei problemi cronologici relativi allo sviluppo del grande santuario di Himera.

Per l'età romana e tardo-romana si è privilegiata l'esposizione di parte dello splendido ripostiglio di denari d'argento di età repubblicana rinvenuto in fortunose

circostanze in località Pagliuzza nei pressi di Caltavuturo e di alcuni degli eccezionali corredi tombali recuperati nel corso dello scavo condotto in Contrada S. Agata (Piana degli Albanesi), tra questi fanno spicco una serie di vetri, unici nella Sicilia occidentale per stato di conservazione e gamma tipologica.

Attraverso una serie di pannelli didattici sono infine illustrati gli scavi nel tessuto urbano di Termini Imerese e Cefalù, nell'antica città sita su Monte Jato, nella necropoli di Monte D'Oro (Montelepre), nel sito di Monte Riparato (Caltavuturo), nel villaggio preistorico in località Faraglioni di Ustica.

La Mostra, accompagnata finora soltanto da un'opuscolo a carattere esclusivamente informativo, attende una più ampia illustrazione a carattere scientifico in un Catalogo di prossima pubblicazione.

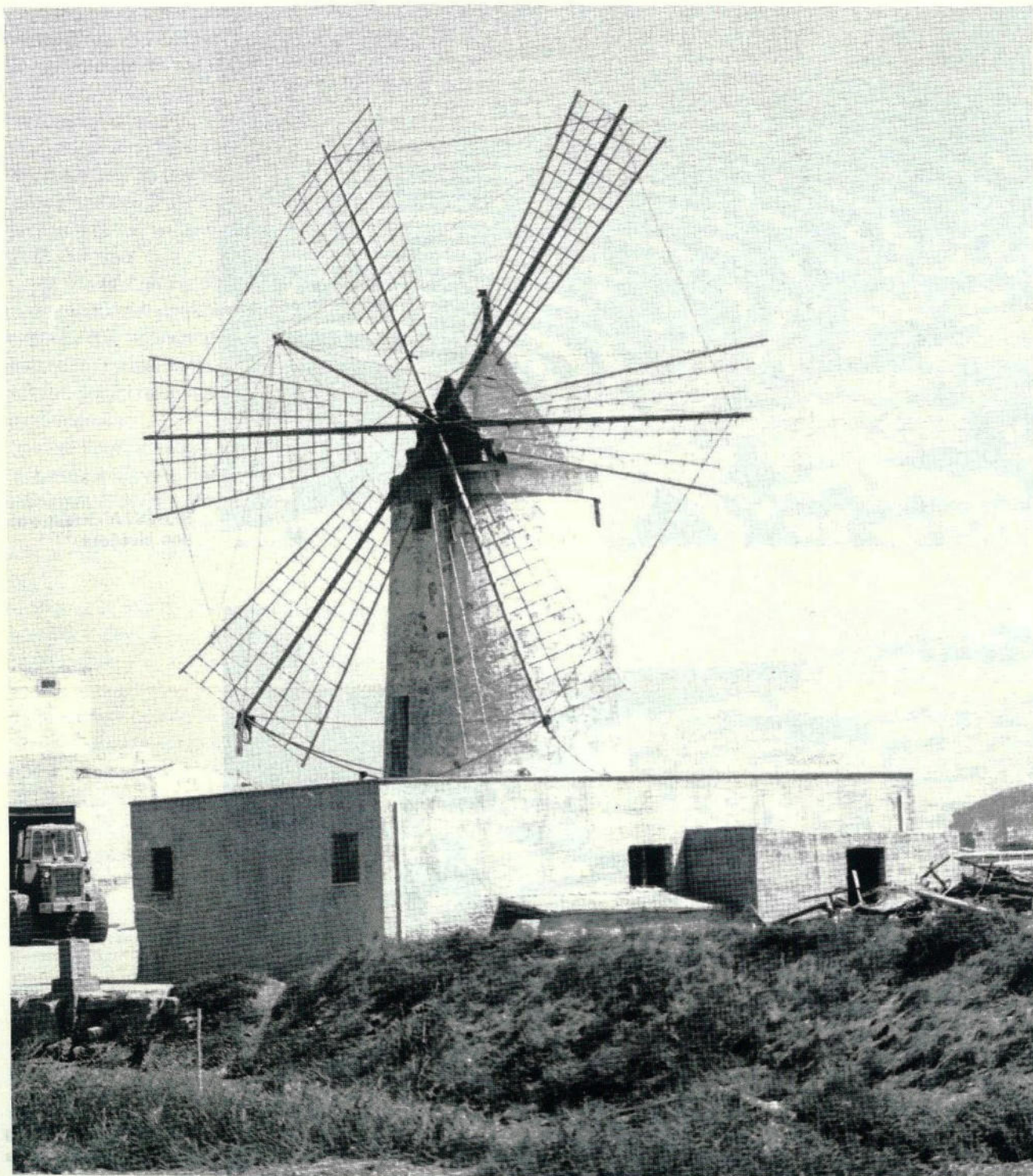
Francesca Spatafora



SEGESTA - Il teatro at-
tico siceliota.



TRAPANI - Isola di
Motya - «Resti della
città fenicia».



Archeologia industriale: un mulino a vento delle saline trapanesi.

